



**Crossing boundaries : – tome 1 : itinéraire scientifique ;
tome 2 : publications ; tome 3 : Vivre ensemble dans
l’Afrique du Sud post-apartheid**

Myriam Houssay-Holzschuch

► **To cite this version:**

Myriam Houssay-Holzschuch. Crossing boundaries : – tome 1 : itinéraire scientifique ; tome 2 : publications ; tome 3 : Vivre ensemble dans l’Afrique du Sud post-apartheid. Géographie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2010. tel-00542013v1

HAL Id: tel-00542013

<https://theses.hal.science/tel-00542013v1>

Submitted on 1 Dec 2010 (v1), last revised 2 Jan 2011 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH

Mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches
Université de Paris I

Crossing boundaries

t. 1 : Itinéraire scientifique

Jury :

Jean-Louis CHALÉARD, professeur à l'Université de Paris I, garant

Kevin COX, professeur à Ohio State University (USA)

Philippe GERVAIS-LAMBONY, professeur à l'Université de Paris X, président

Frédéric GIRAUT, professeur à l'Université de Genève, rapporteur

Michel LUSSAULT, professeur à l'École Normale Supérieure de Lyon

John WESTERN, professeur à Syracuse University (USA)

Soutenue le 29 novembre 2010

Aux ancêtres et aux lieux,

*À Nicolas,
Henry, Erik et Lena*

Itinéraires

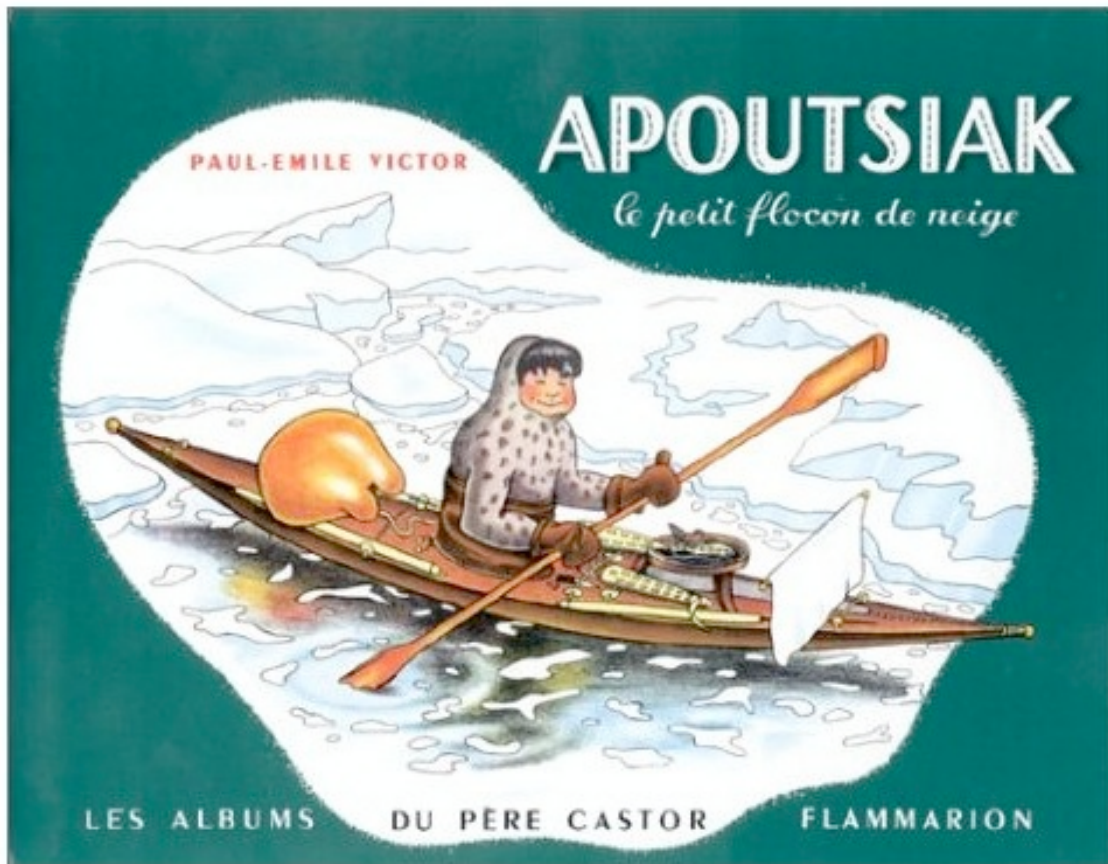


Figure 1 : *Apoutsiak le petit flocon de neige.*

Source : Victor, P. É. 1948. *Apoutsiak, le petit flocon de neige; histoire esquimau racontée et illustrée.* Paris: Flammarion.

Le premier tome d'une habilitation à diriger les recherches se propose traditionnellement de retracer un « itinéraire scientifique ». Une démarche certes exposée à la tentation nombriliste mais que j'ai tenté de prendre au sérieux pour adopter une posture réflexive, ébaucher à travers une esquisse d'éagogéographie (Claval 1996 ; Lévy 1995) quelques pistes de réflexion. Après tout, ces premiers tomes peuvent constituer une fascinante mine de données pour un sociologue des sciences ou un épistémologue, à condition que leurs auteurs acceptent de s'y exposer.

Tout a peut-être commencé par *Apoutsiak le petit flocon de neige* (Victor 1948) : cette histoire pour enfants, rédigée par Paul-Émile Victor pour son fils Jean-Christophe, a fait partie de mes lectures d'enfance – toute petite enfance – me donnant non hélas le don de dessiner de pareilles illustrations et croquis de

terrain (Figure 1), mais l'envie d'aller voir ailleurs. Des années plus tard, lisant Madeleine Griselin (1988), j'ai compris que je n'étais pas la seule à ainsi être tombée sous le charme du voyage... Plus encore, l'enquête biographique, l'approche ethnographique, la connivence avec le sujet – Henri-Irénée Marrou parlait de « sympathie » – voire l'affection qu'on ressent pour lui et qui fait verser une larme quand il meurt sont des éléments d'*Apoutsiak* que je retrouve dans le parcours scientifique que je vais retracer ici. J'y créerai une cohérence qui est probablement avant tout reconstruction, illusion rétrospective du récit de vie voire « après-coup », entre réflexivité et jeu de mémoire, oubli et reconstruction : disons d'emblée que, au cours de ces années d'enseignements et de recherche, j'ai plus eu le sentiment de monter des « coups » tout en bénéficiant d'une fortune indulgente, que de poursuivre un itinéraire réfléchi.

Ce premier tome, s'il tente de retracer un parcours et de le mettre en cohérence thématique, reflètera surtout les interrogations qui me poursuivent dans ma pratique d'enseignant-chercheur. Il s'agit donc plutôt d'un retour réflexif sur cette pratique même, sur ses angles morts et ses *no-go areas*. Il témoigne de mes difficultés, que je retrouve au fil même de l'écriture. Ce parcours de fortune s'est dessiné au fil des opportunités, soit largement au fil des rencontres, réelles, virtuelles, textuelles. Le restituer fidèlement, c'est aussi marquer ses heurts et ses coupures, faire apparaître ces rencontres dans le texte même – ce que j'ai choisi de faire en citant, parfois longuement, quand cela était possible. Ce parcours s'est fait, depuis 1993, en privilégiant un terrain, l'Afrique du Sud. Ce terrain a ses spécificités et je les aborderai. Mais il m'a aussi confrontée à d'autres langues et traditions scientifiques, principalement à l'univers des sciences sociales anglophones. Je glisse donc dans ma pratique d'une langue à l'autre, d'un monde scientifique à un autre, et cela aboutit bien sûr à un produit hybride, si ce n'est inidentifiable. Produit de langage, mais en quelle langue ? Déjà, de l'anglais s'est glissé dans mon texte – ce ne sera pas la dernière fois.

Je suis entrée en sciences sociales par les mythes et l'attente du voyage qu'ils font lever. C'est par la lecture d'abord, les lectures des classiques de l'anthropologie, que je me suis tournée vers les sciences sociales, en parallèle d'un cursus lycéen scientifique. À la suite des contes et légendes du folklore enfantin, je me suis plongée un peu par hasard dans les ouvrages de Vernant et Vidal-Naquet (Vernant 1981 ; Vernant & Vidal-Naquet 1981), puis dans la série des « Terres humaines ». *Les Derniers Rois de Thulé* (Maurie 1989), *Tristes Tropiques* (Lévi-Strauss 1955) ou la trilogie indienne (Talaya 1959 ; Tahca Ushte & Erdoes 1977 ; Kroeber 1968), *Les Iks* de Turnbull (Turnbull 1987), les souvenirs de Thesiger (2005, 1993), les récits de Pierre Jakez Helias (1975) ou la narration circonstanciée de sa déchéance corporelle (Murphy 1990) m'ont introduite, comme Monsieur Jourdain, à une anthropologie réflexive ou « par le bas », humaniste, à ambition libertaire.

Cela, et l'indécision quant à ce que je voudrai faire « quand je serai grande », m'ont conduite à m'inscrire en classes préparatoires Lettres et Sciences sociales, à lire Mauss et Durkheim, au programme du concours d'entrée. Errant

d'une inscription en philosophie (*horresco referens* !) à une inscription en histoire pour mes équivalences, menant une vie plus proche de celle de l'étudiant traditionnel que du studieux khâgneux, je lisais. Et, de manière improbable et par la grâce de deux places supplémentaires au concours cette année-là, j'intégrais bonne dernière (et fière de l'être) l'École normale supérieure, section S (aujourd'hui B/L). J'ai retiré de mes quatre années de scolarité des amitiés durables, des discussions entre tenants de disciplines différentes, et... un mariage.

Je prenais aussi conscience de manière croissante, existentielle et vécue de la multiplicité des mondes, simultanés, parallèles, entre lesquels je naviguais en changeant d'accent voire de langue : un côté à Paris, intello et moins germanopratin qu'ulmien. Pourquoi sortir et aller voir ailleurs, quand la bibliothèque contient ce qu'il faut, que le ciné-club passe *Young Mister Lincoln*, que la BDthèque est mieux achalandée que les rayons de la FNAC et que les soirées se succèdent ?

L'autre que les Malgaches diraient « en brousse », à Menthonnex-sous-Clermont, Haute-Savoie, village des racines familiales où j'ai grandi. J'y avais profité d'une sorte de trou dans l'espace-temps : cette zone de collines, à vocation agricole était encore par bien des aspects traditionnelle socialement et économiquement au milieu des années 1970. Je peux ainsi me targuer d'avoir fait l'expérience directe de la vie rurale traditionnelle, des fermes sans eau courante ou presque, de la cantine scolaire approvisionnée par les productions des parents d'élèves, l'école sortie du *Grand Meaulnes* – retrouvé à Lakanal - ou de la *Guerre des boutons* (nos Velrans étaient les Clermonts, haro !). Et d'en avoir vu la fin, avec l'irruption d'une certaine modernité : le poêle chauffant l'école est passé du bois au fioul ; le téléphone n'était pas uniquement accessible dans les deux cabines publiques du village, commodément situées dans les bistrot, puisque des particuliers ont été raccordés. Ma famille a d'ailleurs amorcé ce processus puisque, au collège encore, je pouvais marquer sur ma fiche de renseignement, à la ligne « téléphone des parents », « le n°3 à Menthonnex », avec lequel une opératrice vous mettait obligeamment en rapport. Aujourd'hui, le bistrot a été racheté par un Russe travaillant à Genève : la post-modernité est venue bien vite après une modernité bien courte !

Les thèmes que je travaillerai par la suite et retrouverai dans une certaine géographie postmoderne, de la distance, de soi à l'a/ Autre, du sujet aux mondes, ont peut-être germé de ces expériences simultanées. Comme j'y vois rétrospectivement l'amorce d'un positionnement d'un côté très classique voire central institutionnellement – classe préparatoire parisienne, rue d'Ulm, agrégation, puis thèse et recrutement dans une autre ENS – et de l'autre peu ancré voire marginal disciplinairement, plus intéressé par ce qui se passe ailleurs que par le « cœur de cible » d'une discipline aux frontières strictement dessinées depuis Vidal et la coupe géologique. Me vient aussi de ces années-là la conviction croissante que la géographie était ce qui convenait le mieux à mon lancinant désir de voyager - déplacement et rencontres, à mes envies vagues de « faire des sciences sociales » sans plus de précision. Cette conviction doit beaucoup à ma professeure de géographie de khâgne à Lakanal, Maryse Fabriès-

Verfaillie. Enseignant une question sur les villes du Sud et une autre sur la géographie de la France – sur laquelle j’avais déjà peu de dispositions –, elle illustrait son cours de ses voyages au long cours, de ses souvenirs de vacances analysés par l’œil de la géographe. Il était donc possible d’illustrer ses cours en disant « C’est bien ce que j’ai vu la semaine dernière à Mexico » ou « Il y a deux mois en Laponie... ». Voilà qui promettait.

La promesse d’ailleurs géographique annoncée par Mme Verfaillie, c’est Joël Bonnemaïson qui l’a tenue pour moi. Jeune normalienne, égarée pour un temps (bref) dans un magistère d’urbanisme, je cherchais un stage de trois mois pour en faire ma maîtrise. Mafia maternelle aidant, me voilà dans son bureau à l’ORSTOM, pendant l’hiver 1990. Avec l’immense gentillesse qui le caractérisait, et comme le « grand homme » mélanésien qu’il était (Herrenschmidt 1998), il m’a proposé un accueil de trois mois sur la base ORSTOM de Tuléar (Madagascar), dirigée par l’anthropologue Emmanuel Fauroux. Un vrai voyage, accentué par la crise politique malgache de l’été 1991 : par une grève générale, le pays poussait – provisoirement – son président Didier Ratsiraka vers la sortie. Cette grève générale, vue de la petite ville de Tuléar, avait pour conséquence la coupure des relations avec le reste du monde : presque plus de liaisons aériennes ou routières avec la capitale et donc au-delà, pas de téléphone en état de marche, pas de journaux et fort peu de nouvelles fiables – nous écoutions RFI tous ensemble le soir dans une atmosphère parodiant Radio Londres –, des marchés de moins en moins approvisionnés. De quoi être saisie, ensuite, par la sonnerie d’un téléphone ou la voix qu’on y entend. De cette première expérience de recherche, j’ai tiré un mémoire, mon premier article de recherche¹, un intérêt pour l’Afrique et le sentiment que les périodes de troubles et de transitions sont, sinon agréables à vivre, du moins fécondes sur le plan scientifique.

Joël Bonnemaïson s’est alors soucié de mon orientation, et, au vu des thèses qui avaient été soutenues ou publiées sur Madagascar dans les années précédentes (Hoerner 1987 ; et surtout Raison 1984), m’a suggéré de diriger mes pas vers l’Afrique australe. Sa première proposition a été le Mozambique. Nous étions au printemps 1992 : les accords de paix marquant la fin de la guerre civile semblaient encore loin – même s’ils ont été signés au mois d’octobre de la même année, le pays était connu pour ses mines et ses réfugiés. Mon expérience malgache semblait bien pacifique en regard des catastrophes qui s’étaient abattues sur ce pays depuis des décennies. Aussi, lorsqu’il me conseilla de passer l’agrégation d’abord, ce concours que je voyais comme une corvée à laquelle j’essayais d’échapper par tous les moyens en dépit des obligations statutaires des normaliens, me sembla tout à coup bien bénin.

Un an plus tard, ayant beaucoup appris d’une année de bachotage intense, je suis revenue voir Bonnemaïson. Et entre temps, probablement lorsque j’étais plongée dans la biogéographie comparée de la toundra et de la taïga, à moins que ce ne soit lorsqu’on tentait de m’expliquer la géologie des Alpes, les schistes

¹ Houssay, M. 1992. Crise urbaine et ruralité : le cas de Tuléar, sud-ouest de Madagascar. Mémoire de maîtrise, Université Paris I – Sorbonne; Houssay-Holzschuch, M. 1994. La Cité sans la ville : Tuléar, sud-ouest de Madagascar. *Géographie et Cultures* (11):63-84.

lustrés et les nappes de l'Embrunnais, mon parcours scientifique avait bifurqué. Bonnemaïson avait reçu, comme responsable du département SUD à l'ORSTOM, les représentants du Human Sciences Research Council sud-africain – l'équivalent, pour les sciences sociales, du CNRS. L'Afrique du Sud, après des années de sanctions internationales, s'ouvrait à nouveau. Il m'offrait d'y aller. C'est à lui que je dois d'avoir été au bon endroit, au bon moment.

Ce cadeau formidable, il le dissimulait un peu sous la narration par le menu des horreurs des townships. C'est lui qui, le premier, m'a raconté le drame d'Amy Biehl (Encadré 1), emblématique de la transition, et qui me serait cité par tous les habitants des townships que je questionnerai pour ma thèse : une étudiante blanche américaine, participant à des programmes d'éducation civique, lapidée à mort à Gugulethu, l'un des townships du Cap, en 1993. Mais il m'offrait aussi un terrain en plein changement, où l'apartheid laissait la place presque pacifiquement à la démocratie (Adam & Moopley 1993), sous la houlette de Nelson Mandela (cf. « Afrique du Sud », p. 23) ; un terrain laboratoire pour des interrogations sociales majeures (cf Thématiques, p. 5 ; et le tome 3 de cette habilitation) ; un terrain enfin presque oublié des chercheurs francophones à l'époque (cf. « Braconnages et décalages », p. 59). Enfin, il m'orientait, pour me co-diriger à Paris IV, vers Paul Claval. J'ai donc eu l'honneur d'être dirigée par deux des fondateurs de l'école française de géographie culturelle (Bonnemaïson 1986).

Encadré 1 : Amy Biehl.

Amy Biehl (...) was an American Citizen. She was on a Fulbright Scholarship and was affiliated to the Community Law Centre at the University of the Western Cape where she was pursuing her studies for a Ph.D in Political Science. On that fateful afternoon, she was conveying three colleagues in her car. She was on her way to drop some of them off in Gugulethu, when her vehicle came under attack by people who were running towards it and throwing stones at it. The stones smashed the windscreen and windows of the car.

One of the stones hit Amy Biehl on her head, causing her to bleed profusely. She could not continue driving. She got out of her car and ran towards a garage across the road. Her attackers did not relent. They pursued her and continued throwing stones at her. Manqina tripped her, causing her to fall. She was surrounded by between 7 and 10 people and while she was being stoned, one of her attackers stabbed her. She died as a result of the injuries they inflicted on her.

According to the evidence of the applicants they were among those who were involved in the attack on Amy Biehl. Peni admitted throwing stones at his victim when he was three to four metres from her. Manqina stabbed her with a knife in addition to throwing stones at her. Nofemela threw stones at her and stabbed at her 3 or 4 times. Ntamo threw many stones at her head when he was only a metre away. They stopped attacking her when the police arrived on the scene.

The attack on the car driven by Amy Biehl was one of many incidents of general lawlessness in NY1 that afternoon. Bands of toyi-toying youths threw stones at delivery vehicles and cars driven by white people. One delivery vehicle was toppled over and set alight and only the arrival of the police prevented more damage. There was evidence that some of the possessions of Amy Biehl and the passengers in her car were stolen by some of the youths.

The applicants explained their behavior by saying that earlier that day they had attended a meeting at the Langa High School where a Pan African Student organisation (PASO) unit was relaunched. (...)

The speeches were militant and punctuated by shouting the slogan "ONE SETTLER ONE BULLET". Applicants said that they were all inspired by the speakers to such an extent that they left the meeting with many others in a militant mood. They marched through the township toyi-toying and shouting ONE SETTLER ONE BULLET, determined to put into effect what they had been urged to do. This is how they got involved in the activities briefly described above which led to the killing of Amy Biehl.

Source : Extrait du jugement amnistiant les quatre meurtriers d'Amy Biehl, Truth and Reconciliation Commission, 28 juillet 1998 (<http://www.doj.gov.za/trc/pr/1998/p980728a.htm>).

Cette recherche sud-africaine entamée fin 1993 juste à temps pour être témoin des élections « miraculeuses » de 1994, est celle dont j'explorerai plus avant le cheminement et les résultats dans les chapitres et tomes suivants. Mais le parcours scientifique que je retrace ici serait très incomplet si je ne mentionnai deux autres pans de ma vie, obstacles tout autant que sources de ma recherche : l'enseignement et ma double (au moins) vie d'universitaire-femme-mère de famille (nombreuse).

Fille de prof, je ne voulais pas enseigner : fi ! Et puis, forcée par l'allocation de recherche dont je bénéficiai à l'Université Lyon II pour les débuts de ma thèse, puis par les différents postes d'ATER que j'ai occupés (cf. CV, p. 75), je suis « tombée dedans ». J'ai aujourd'hui le privilège d'enseigner à des étudiants brillants, motivés, et en faible nombre à l'École normale supérieure de Lyon. En retour, jusqu'à il y a peu, j'ai fort rarement eu l'occasion d'enseigner les champs dont je suis spécialiste : la préparation à l'agrégation, qui forme l'essentiel de l'enseignement que j'ai dispensé à l'ENS, ne tombe que bien épisodiquement sur l'Afrique : quel plaisir lorsque cela a été le cas entre 2003 et 2005... Pourtant, cette charge d'enseignement, dont l'intitulé change tous les deux ans et qui force à travailler des questions de géographie thématique ou régionale fort éloignées de nos compétences, n'est pas que frustrante ou très exigeante en termes de travail à fournir : elle permet d'acquérir une culture disciplinaire étendue comme de maintenir une ouverture intellectuelle importante, antidote à un possible enfermement dans un terrain et/ou des thématiques données. À l'ENSL, nous voyons aussi nos élèves partir faire leur thèse ailleurs ; plus, nous les y poussons : nous ne cherchons pas seulement à les mettre dans les meilleurs mains possibles, mais nous avons aussi le devoir de leur faire quitter le nid douillet de l'ENSL, pour qu'ils prennent leur essor scientifique. Mais les relations enseignants-élèves qui s'y nouent sont suffisamment fortes pour que ce texte ait pu bénéficier des relectures éclairées d'anciens élèves.

Les 5 ans passés à enseigner à l'Université (comme Allocataire Moniteur Noralien à l'Université Lyon II, puis comme ATER successivement à La Rochelle, Reims Champagne-Ardenne et Paris IV Sorbonne) puis les 10 ans depuis ma prise de poste comme maître de conférences à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines m'ont permis de balayer bien des sujets (cf. « Activités pédagogiques », p. 76). J'espère avoir acquis une culture générale de la

discipline, telle au moins qu'on la pratique dans l'Université française. J'ai tenté à l'ENSL d'aider au mieux les candidats à l'agrégation non seulement à acquérir les connaissances nécessaires sur les questions au programme, mais surtout à connaître et assimiler les critères et les normes selon lesquels ils sont évalués et classés. Plus fondamentalement, j'ai tenté d'aider les candidats à obtenir leur concours – et avec lui, un métier et un salaire –, à comprendre les mécanismes de fonctionnement de la discipline – dans les évaluations qu'ils subissent mais aussi dans une perspective de sociologie des sciences voire d'épistémologie². Enfin, j'essaie de les convaincre de profiter des ressources financières et institutionnelles dont ils bénéficient à l'ENSL pour « aller voir ailleurs », découvrir des pays étrangers et d'autres manières de faire de la géographie. Une manière de leur ouvrir des possibles et de les aider à faire un choix informé pour le cursus qu'ils choisiront ou la recherche vers laquelle ils s'orienteront. Soit le même balancement entre la voie disciplinaire la plus classique (ENS, agrégation, thèse) et l'ouverture à l'ailleurs géographique et disciplinaire, tout cela cette fois vécu comme enseignante.

On a par ailleurs beaucoup parlé de ce qu'est le statut de l'enseignant-chercheur, de ses contraintes et de ses richesses. La charge de cours dans les universités françaises est en effet plutôt lourde en comparaison de celle qu'ont les enseignants-chercheurs d'autres pays développés. La charge administrative également, d'autant que les enseignants-chercheurs s'ingénient à pallier le manque de personnel administratif, alors qu'ailleurs un personnel administratif nombreux et compétent se conçoit comme *support staff* au service de l'enseignement et de la recherche. L'une de mes surprises lors d'une année sabbatique aux USA n'a pas été l'argent, ou les bibliothèques – je m'y attendais. Mais le ratio étudiants/enseignants/administratifs : UCLA accueille chaque année 38 000 étudiants, avec 10 000 professeurs et... 27 000 *supporting staff*³. Deux fois et demi le nombre de professeurs. Cette situation n'est en rien exceptionnelle dans les universités de recherche : Cornell University emploie 7450 *non-academic staff* pour 1450 *faculty* (professeurs et assistant-professeurs), soit un rapport de 4,6 pour 1.

Le statut d'enseignant-chercheur français comprend sans nul doute trop d'heures de cours, trop de charges administratives non reconnues : rapport d'expert après rapport d'expert le soulignent. Cependant, dans son principe, il permet des satisfactions profondes : payer à ses élèves ce que l'on doit à ses maîtres et ainsi reporter de manière très maussienne les obligations lignagères (d'un lignage scientifique) à la génération suivante ; voir éclore des vocations sur des champs novateurs ; faire la courte échelle à quelqu'un pour qu'il vous dépasse et aille au-delà ; en bref, ouvrir des portes.

La famille est une force mais aussi une difficulté pour tout concilier, notamment avec un terrain lointain (Landy 2004). Une question de genre aussi :

² Lors d'enseignement d'histoire et épistémologie de la géographie.

³ <http://www.ucop.edu/ucophome/uwnews/stat/statsum/fall2007/statsumm2007.pdf>, accédé le 27 octobre 2008.

les attentes de la société, comme les perspectives offertes, sont différentes entre une chercheuse (et enseignante) et un chercheur (Figure 2).

Au quotidien, cela se traduit souvent par la schizophrénie de penser à acheter des courgettes, à prendre un rendez-vous chez le pédiatre, tout en préparant un cours ou rédigeant un article. Et les bienfaits thérapeutiques de réaliser, au détour d'une conversation ou d'un article (Hyndman 2009), que je ne suis pas seule à me battre avec ces difficultés : ce partage est un vrai soulagement, qui révèle à la fois l'importance de la pression à laquelle nous sommes soumises et la nécessité d'en parler. Même si j'ai le bonheur et le rare privilège de partager ces charges avec mon mari, je l'atteste, *every woman in search of success needs a wife* (Encadré 2). Être femme et mener une carrière scientifique reste un défi quotidien, un parcours de la combattante parfois comique, souvent épuisant. Il est parfaitement résumé ainsi par Aviva Brecher, qui évoque ses premières années de *working mother* ainsi :

« a heady and perennial mixture of bone-deep fatigue and steely discipline and determination, leavened with exhilaration and wonder, joy and anger. » (citée dans Monosson 2008, 30)

Le développement de la réflexion à ce sujet, sous diverses figures, est encourageant, ne serait-ce que parce qu'il permet de se rendre compte de l'ampleur du phénomène : discussions et témoignages en sont les principales formes, notamment en blogs. *Female Science Professor* évoque ainsi des situations auxquelles nous avons toutes été confrontées⁴ : être prises pour des étudiantes malgré notre âge (et donc se voir refuser l'accès à des services administratifs), être prises pour des secrétaires (qui ne font pas même le café !), ou voir notre statut (professeur, docteur) mis en doute : « Non, vous ne pouvez pas retirer cette réservation pour le Dr. Houssay-Holzschuch, il doit venir la chercher lui-même. » Jennifer Hyndman (2009, 3) évoque les sessions de la Conférence de l'Association des Géographes Américains de 2007 (San Francisco) qui vont encore plus loin dans l'examen de cette question, puisque consacrées aux défis simultanés du « parenting, work-family balance, and renegotiating both professional goals and academic masculinity [!], especially in dual-academic couples with children ».

Encadré 2 : « What a Working Woman Needs : A Wife » - Lisa Belkin

What a Working Woman Needs: A Wife

By LISA BELKIN

DR. CHRISTIANE NÜSSLEIN-VOLHARD, director of the Max Planck Institute for Developmental Biology in Tübingen, Germany, has been described as "one of the most important developmental biologists of all time." In 1995 she and two collaborators won the Nobel Prize in Physiology or Medicine for identifying the genes that guide the transformation of a single cell into an embryo.

⁴ <http://science-professor.blogspot.com/>. Une liste de ces blogs est disponible sur <http://sciencewomen.blogspot.com/>.

With that prize comes fame and some fortune, and Dr. Nüsslein-Volhard is using hers to promote a fledgling project that working women everywhere may think worthy of a second Nobel - maybe the Peace Prize this time. She is not financing science, she is financing scientists - women scientists who can use her money to pay for help with the children, the cooking and the cleaning.

It's not just here in the United States that academics are arguing over why there is a dearth of women in the sciences. True, the stateside debate has been louder lately, ignited by the suggestion by Harvard's president, Lawrence H. Summers, that women may have less "intrinsic aptitude" in science and engineering than men. During the height of the shouting, the thought that kept nagging at me was this: The only relevant thing male scientists have that female scientists lack is a wife. And everybody needs a wife.

Let me take a moment to define my terms. I use this word to mean the person who keeps the family functioning, who holds the mental lists of who needs new shoes and where the extra laundry detergent is stored, and the timing of the middle school dance (meaning if it hasn't come up at the dinner table yet, odds are someone is suffering quietly because she wasn't invited). Wife means the person who raises the scaffolding and secures the ladder rungs, so that everyone in the family can climb.

The early feminists knew all about wives. On my office wall I've taped a reprint of an essay by Judy Syfers that ran in the first issue of *Ms.*, titled "I Want a Wife." ("My God," she concludes, "who wouldn't want a wife?") Today's most successful businesswomen know this, too. Women who have reached the top rungs of corporate life are increasingly likely to be married to men who have either quit work to stay home or have stepped back their own careers to clear the path for them.

But these couples are the exceptions. In most families the role of wife is still played by, well, the wife. (Or, more accurately, the mother, since couples without children don't report nearly the same level of work-life conflict as those with children.) Women with money can buy their way out of the labor-intensive part (though not the emotionally intensive part) by hiring nannies and housekeepers, and many certainly do. At the crux of the Nüsslein-Volhard plan, however, is the realization that until you reach a certain level of professional success you don't have the money to hire help, and you will have more trouble reaching that level of success unless you are free to work with the undistracted intensity of, say, a man.

The grant idea - essentially a new twist on the familiar child care financing debate - was born when Dr. Nüsslein-Volhard discovered that a woman working in her lab was struggling. A very talented graduate student with a child said she had to give up science because she did not have enough money, Dr. Nüsslein-Volhard explained to me in an e-mail interview. "So I rescued her. She was worth it."

The situation for women in the sciences is even more disheartening in Germany than in the United States, she writes. "There are even fewer women in the higher levels," she explains. "The intellectual powers of women are as good as those of men," she continues, but they do not have housewives "who do the laundry, buy presents for the friends and decorate the home."

German women with children who want a career "are socially not well accepted," she

wrote. "It is expected (mostly by the women!!) that the mother herself takes care of everything personally or she is a bad mother. I want to send a signal telling the women that I think it is O.K. to have the child in a good day care and let other people do the laundry and clean the floor. It sounds trivial but it is not! The idea is to keep uniquely talented women in science who otherwise would end up working for their husbands."

Her foundation will award its first five grants this summer - 400 euros a month, about \$500 at current exchange rates, for each woman, for a period of one to three years. She is looking to raise additional money because the number of applicants exceeds the available funds.

It is an idea with the potential to spread. Dr. Summers, for one, announced last month that Harvard would spend \$50 million over the next decade to recruit, support and promote women (and other underrepresented minority groups). On Dr. Summers's long list of ways the money might be spent: giving financial aid to help pay for day care.

This column about the intersection of jobs and personal lives appears every other week. E-mail: Belkin@nytimes.com.

Source : Belkin Lisa, 2005, « What a Working Woman Needs : A Wife », *New York Times*, <http://www.nytimes.com/2005/06/05/jobs/05wcol.html>, accédé le 24 octobre 2008. Et sur la porte de mon bureau.

Ce n'est pas ici le lieu pour analyser l'impact du genre en géographie, et d'autres que moi ont ouvert ce champ depuis bien longtemps (Rose 1993), même si la géographie française peine à reconnaître sa dimension masculiniste (Hancock 2004). Il est encore plus difficile d'évaluer, à titre personnel, l'importance de mon genre dans mon itinéraire scientifique : comment mesurer des impacts qui, lorsqu'ils sont discriminatoires, restent souvent insaisissables ? Comment reconnaître ce qui, dans l'approche que j'ai développée, tient à ma discipline, à mon terrain, à ma personnalité, à mon genre – sachant qu'évidemment tout cela interagit ? J'évoquerai plus loin les avantages et restrictions que mon genre a produit dans mes pratiques de terrain (« Afrique du Sud »). Je livre simplement ici quelques points d'entrée de la question de genre à travers mon propre itinéraire, dans lequel la discrimination est avant tout un objet d'étude.

Le point principal semble être celui du retard relatif de carrière, pour lequel le genre se mêle à d'autres facteurs causaux. Une première constatation : au sein de ma promotion à l'ENS-Ulm (1990) et parmi les personnes ayant choisi une carrière dans l'enseignement supérieur, la plupart des hommes ont déjà soutenu leur habilitation à diriger les recherches et occupent des postes de professeurs ou de directeurs de recherche, tandis que les femmes « y pensent » ou « y travaillent ». Pourquoi cette différence de quelques années dans la carrière ? Une première explication est celle de la discipline choisie, elle-même, on le sait, liée au genre : les sciences « dures » sont plus masculines que les sciences sociales et les humanités (Figure 2). Or, les cursus de sciences « dures » sont plus rapides : licence et maîtrise en un an au master de mathématiques et d'informatique (MMFAI) de l'ENS pour la promotion 1990 ; agrégation non

obligatoire pour la suite de la carrière, voire passée en même temps que le DEA pour mes condisciples mathématiciens (« Tu comprends, on va pas perdre de temps avec ça ») ; thèses plus courtes de plusieurs années. À leur sortie de l'ENS, mes camarades scientifiques avaient déjà pris deux années d'avance sur nous autres tenant(e)s des sciences sociales.

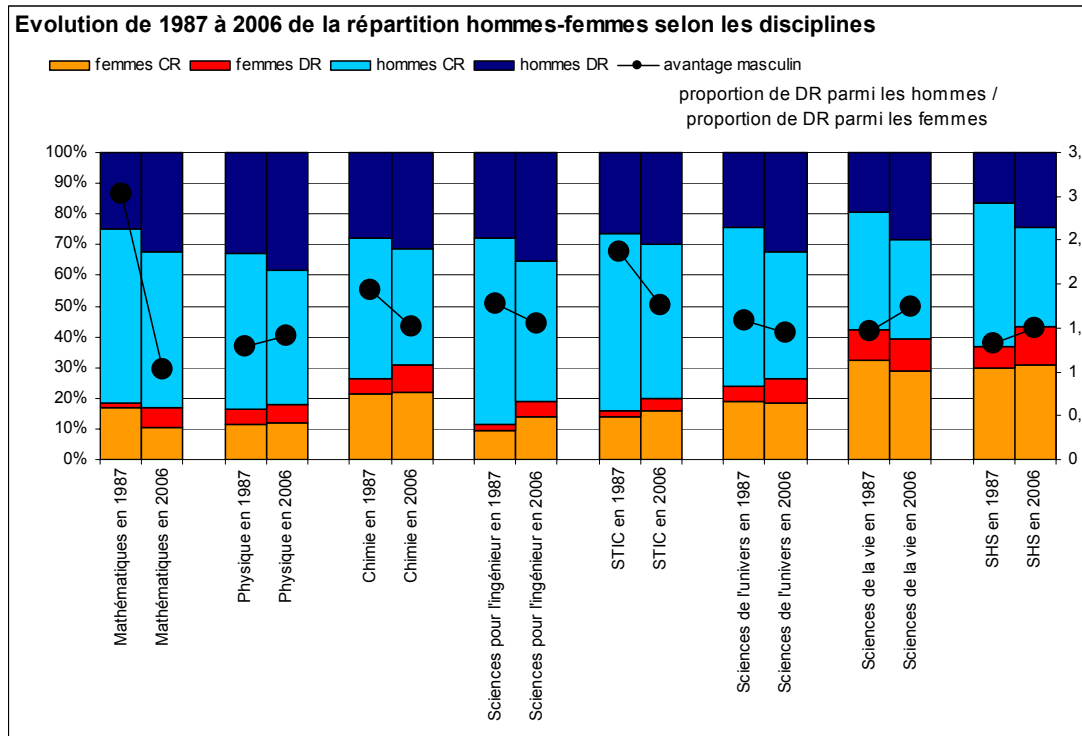


Figure 2 : Répartition hommes-femmes selon les disciplines au CNRS, 1987-2006.

Source : « La place des femmes au CNRS aujourd'hui : quelques chiffres », Mission pour la place des femmes au CNRS, <http://www.cnrs.fr/mpdf/spip.php?article201>, accédé le 27 octobre 2008.

Ce décalage précoce est ensuite accentué par les congés maternité dont les répercussions sur les travaux de recherche s'étendent bien au-delà des semaines légales : pour preuve les collègues qui se sont reconnues dans ma description de la liquéfaction progressive du cerveau au cours de la grossesse, sa lente recoagulation ensuite, le ralentissement de l'activité scientifique avant et après les naissances. Les appels à projets divers (Agence Nationale de la Recherche, Institut Universitaire de France, European Research Council, etc.) accordent des dispenses d'âges d'un an par enfant. Cela correspond à mon expérience personnelle de temps effectivement soustrait, par la reproduction, à la production scientifique.

Décalage encore au moment du recrutement : d'abord indirectement dans les couples d'universitaires dont l'homme a le plus souvent déjà été recruté –

c'était mon cas. Autour de la trentaine, on souhaite vivre ensemble pour... vivre ensemble, et non dans le TGV. Pour maintenir un équilibre décent entre vie professionnelle et vie familiale, on ne candidate que dans la région où l'autre est déjà implanté, avec donc moins d'opportunités, en nombre absolu comme en qualité.

Décalage enfin pour la rédaction de l'HDR proprement dite : combien de fois n'ai-je pas entendu des collègues bien intentionnés me suggérer de l'écrire rapidement, pendant l'été. Méconnaissant ainsi que les vacances scolaires sont, pour les parents de jeunes enfants, les périodes les moins propices à la recherche. Et ils ajoutaient ensuite « ah oui, *toi* tu ne peux pas, tu as les enfants. » J'ai le bonheur et le privilège, je l'ai dit, d'avoir un mari qui partage avec moi les tâches familiales. Ce n'est pas, et de loin, le cas de bien d'autres maîtresses de conférences. Et pourtant, non, il ne m'est pas possible de rédiger un article, encore moins un mémoire d'habilitation pendant les vacances !

Ces décalages dus au genre et le retard relatif de carrière qui en découle sont identifiables pour la cohorte à partir de laquelle j'ai entamé ces réflexions. Le reste l'est beaucoup moins. En ce qui me concerne personnellement, j'ai mis trois campagnes de recrutement à trouver un poste : pourquoi ? Parce que mon dossier et mes auditions ne satisfaisaient pas les commissions ou que je ne correspondais pas au profil recherché ? Parce qu'au début je cherchais dans la région où mon mari était recruté ? Parce que recruter quelqu'un qui travaille sur l'étranger lointain, en particulier dans une petite université, c'est courir le risque de recruter une « danseuse » qui voudra des crédits et refusera de faire les cours de licence sur la France ? Ou parce que je suis une femme ? Une seule fois, après une audition dans une université de province qui n'avait pas débouché sur un recrutement, une femme membre extérieure de la commission de spécialistes m'a dit : « Le premier élément mentionné dans les débats a été « Nous ne voulons pas de femmes » ». Tout cela est donc bien difficile à démêler. Quant à ce qui aurait trait au genre dans ma pratique scientifique⁵ elle-même ou ma pratique pédagogique, je suis bien en peine de l'identifier... : le soin que j'essaie de prendre des élèves n'est pas dû, ce me semble, à une posture maternelle que je prendrai, plus à l'intérêt réel que je leur porte, à la tradition pédagogique des ENS et à leur nature institutionnelle qui rend possible de les suivre de manière très individuelle.

*« Je sais que, contrairement aux êtres humains, les arbres ne guérissent pas de leurs plaies. Ils les contournent et vivent ainsi avec des trous ici et là. »
(Ito Naga, Je Sais, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2006, p. 13).*

⁵ J'exclue ici les pratiques de terrain, qui sont de fait contraintes par mon genre même si je tente aussi de l'instrumentaliser pour maximiser les accès à la société locale (cf. *infra*). Cette instrumentalisation est d'ailleurs de l'ordre de la performance.

Remerciements



Figure 3 : Chemin, quartier de Betaritarike, Tuléar (Madagascar).

Source : cliché Myriam Houssay-Holzschuch, août 1991.

Au final, ce tome revenant sur mon itinéraire scientifique pourrait quasiment se résumer à ce chapitre de remerciements. Je ne serai pas ici sans tous ceux qui ont orienté ou infléchi mon parcours, qui ont ouvert des portes ou créé des situations dont j'ai profité. Qu'ils en soient tous très chaudement remerciés – y compris ceux dont le nom n'apparaît pas ici.

Mes premiers remerciements vont à ceux dans le lignage intellectuel dans lequel je m'inscris, ceux qui ont été mes maîtres : Maryse Fabriès-Verfaillie, Joël Bonnemaïson, Paul Claval. La formule est consacrée, voire évoque une figure de chercheuse respectueuse des institutions, des préséances et de la hiérarchie dans laquelle je ne me reconnaitrais certainement pas. Néanmoins, je l'emploie à dessein voire la revendique. Parmi les rencontres qui m'ont fait progresser, celles-ci se sont inscrites dans un rapport de transmission de savoir mais aussi dans un certain rapport intergénérationnel marqué par le respect de ma liberté et de mes choix – un rapport qui m'est un modèle avec les étudiants que je dirige. Tous trois m'ont ouvert un champ de possibles dont je me suis saisi, m'ont offert des situations dont j'ai tenté de profiter.

Maryse Fabriès-Verfaillie m'a fermement poussée vers la géographie, montrant par l'exemple l'art de concilier le goût du voyage et celui de la transmission. Si je ne maîtrise pas encore cet exercice subtil, ce n'est en rien sa faute.

Joël Bonnemaïson m'a ouvert les portes du terrain et de sa signification profonde, scientifique et humaine : à Madagascar d'abord, partageant ainsi avec moi son premier terrain dont il gardait un souvenir initiatique, puis m'ouvrant le terrain sud-africain. Depuis sa mort prématurée l'été d'avant ma soutenance de thèse, je regrette presque quotidiennement de ne pouvoir confronter mes hypothèses à son regard, bienveillant et acéré. Le Yasür a un hôte de marque, mais nous avons tous beaucoup perdu lors de sa disparition.

« Le goût de l'aventure et des voyages, la quête d'un type nouveau de relations humaines nous (...) poussaient [vers des terrains lointains] tout autant et même certainement plus que la simple curiosité envers les « structures ». (...) »

Comprendre une société qui n'est pas la sienne est une gageure presque impossible. Le problème est de trouver la clé qui permette d'accrocher la partie du réel qui soit la plus signifiante. Les linguistes ont ainsi l'avantage de la connaissance de la langue et peuvent analyser le « discours ». Les ethnologues tentent, à travers l'analyse des systèmes de parenté, la littérature orale, la technologie, les types de pouvoir et d'organisation sociale, de reconstituer la culture. Pour moi, géographe, l'espace perçu comme une trame géosymbolique m'est apparu comme une sorte de langage, un outil de communication partagé par tous, et en définitive le lieu où s'inscrivait l'ensemble de la vision culturelle.

Au fond, je n'ai progressé que le jour où j'ai accepté ce que les gens ne cessaient de me dire. » (Bonnemaïson 1981, 259-260)

Paul Claval continue lui de suivre, d'encourager et de soutenir mon parcours. Ses leçons les plus précieuses pour moi ont été la rigueur du travail bibliographique et une double nécessité d'ouverture : celle d'écrire et ainsi de « faire-savoir » les résultats de sa recherche ; celle d'être à l'écouter de ce qui se passe ailleurs, dans d'autres disciplines et d'autres pays avec lesquels il faut penser. Son érudition, sa disponibilité, sa générosité me sont précieuses, et je suis honorée de retrouver ses traces en Afrique du Sud ou aux États-Unis. J'espère continuer à bénéficier longtemps de son aide et tente de mettre en pratique ce qu'il nous dit :

« La géographie culturelle moderne n'éclaire pas seulement les aspects obsolètes du paysage. Elle nous parle des grandes métropoles, des

diasporas qui refusent de s'y intégrer à la société dominante, et des groupes qu'elle exclut. Elle nous force à nous interroger sur les au-delà qui fondent les religions ou les idéologies qui surgissent autour de nous – les intégrismes aussi bien que les écologismes.

La géographie ainsi conçue prépare les hommes à être des citoyens du monde. » (Claval 1996, 136)

Jean-Louis Chaléard a bien voulu parrainer cette habilitation à diriger des recherches. Il a su, en me le proposant, me pousser à considérer qu'il était temps de l'écrire. Je le remercie de sa disponibilité et de ses conseils avisés.

Toute ma reconnaissance va à Philippe Gervais-Lambony, Michel Lussault, Frédéric Giraut, Kevin Cox et John Western pour leur présence qui m'honore dans ce jury d'habilitation. Leur influence sur mon travail est énorme, comme les pages et volumes qui suivent en témoignent.

Je n'aurai pas pu entamer le « passage à l'acte » de l'HDR si je n'avais pas bénéficié d'une délégation auprès du CNRS. Cette délégation, d'abord de six mois seulement, a pu être prolongée, me permettant ainsi d'avoir une année complète de recherches. Ma sincère gratitude va donc à Olivier Faron, directeur de l'ENS LSH ; Christian Pihet, alors président de la section 39 du Comité national de la Recherche Scientifique ; Michel Florenzano, alors directeur scientifique adjoint pour la section 39 au CNRS, qui ont tous trois bataillé ferme pour que cette prolongation me soit accordée. Cette année sabbatique m'a permis d'être accueillie pendant un an comme *Visiting Scholar* à Syracuse University (NY, USA). John Western tout d'abord, Don Mitchell et Tod Rutherford successivement responsables du département de géographie, Susan Millar et son bureau, Janet Brieady et Chris Chapman – qui m'ont appris ce que voulait vraiment dire l'expression *support staff* – m'ont permis de faire l'expérience inoubliable d'une année aux USA dans des conditions privilégiées. Ma reconnaissance leur est acquise.

L'Institut Français d'Afrique du Sud, le Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche qui m'a accordé une ACI Jeunes Chercheurs (n°JC2069), l'UMR 5600 « Environnement, Ville, Société », l'UMR 8586 PRODIG, qui m'a accueillie lors de ma délégation, et son programme PERISUDS (ANR n°Suds-07-046) et, depuis octobre 2009, l'Institut Universitaire de France, ont financièrement rendu possibles mes recherches de ces dernières années. Merci aussi à leurs responsables, aux responsables des projets qui m'on fait confiance ; aux équipes de recherches impliquées : Philippe Gervais-Lambony, Philippe Guillaume Aurélia Wa Kabwé-Segatti puis Sophie Didier à l'IFAS ; Philippe Gervais-Lambony et Frédéric Landy pour le programme « Territoires et identités en Inde et en Afrique du Sud, une perspective comparée » ; Philippe Guillaume, Elisabeth Peyroux, Claire Bénit-Gbaffou, Marianne Morange, Sophie Didier, Laurent Fourchard et le programme « Privatisation of security in sub-Saharan African cities » ; Antoine Fleury, Valérie Gelézeau, Claire Hancock, Bruno Sabatier, Thierry Sanjuan, Annika Teppo dans l'ACI « Espaces publics dans les pays intermédiaires » ; Jean-Louis Chaléard, Bernard Tallet, Martine Berger, Thierry Sanjuan, Nadia Belaidi, Olivier Ninot dans Pérésuds ; Frédéric Giraut et

Benoît Antheaume pour le programme CORUS ; Philippe-Joseph Salazar, Sophie Oldfield à University of Cape Town ; Marie Huchzermeyer à University of the Witwatersrand.

Mon institution de rattachement, l'École normale supérieure de Lyon, est un précieux lieu de rencontres. J'ai le privilège d'y avoir, dans la section de géographie (que Michel Lussault représente ici), dans l'équipe BioGéophile, dans les autres disciplines, des collègues et amis avec lesquels c'est un plaisir de suivre les élèves comme seule une ENS peut le faire, de refaire le monde au café, de monter des coups et des séminaires, d'écrire des articles. Éric Verdeil, avec qui je coordonne le module de master « Villes, territoires, sociétés », Pascale Barthélémy et Cécile van den Avenne, avec qui je partage la responsabilité du module « Études africaines » ont ouvert des lieux de discussion et m'ont honorée de leurs remarques et critiques. Igor Moullier, Cyril Courrier acceptent d'éclairer une géographe de leurs lumières historiennes. Luc Merchez et aujourd'hui Yves Le Lay, responsables de la section de géographie ; Violette Rey puis Lydia Coudroy de Lille, responsables de l'équipe BioGéophile, Paul Arnould, directeur de l'UMR 5600 « Environnement, Ville, Société », ont soutenu mes recherches, en sachant créer un cadre institutionnel convivial, collégial, et stimulant. Frédéric Abécassis reste une référence d'éthique du métier vers laquelle je me tourne régulièrement. Emmanuelle Boulineau me montre l'exemple d'un souci permanent de perfection dans l'exercice de notre métier. Enfin, Emmanuelle Bonerandi-Richard est entrée dans la carrière des maîtres de conférences en même temps que moi, mais connaissant déjà les ficelles de la maison. Je lui dois beaucoup: son souci des élèves, son sens de l'organisation, sa rigueur scientifique et ses coups de gueule salutaires me servent de boussole. À tous, merci.

L'ENS LSH est aussi un lieu privilégié par les élèves qu'on y croise pendant quatre ans. Merci à toutes les promotions depuis septembre 2000 d'avoir œuvré à essayer de faire de moi une enseignante digne de ce nom. Enseigner les questions d'agrégation, quelque soit leur rapport lointain à ma propre spécialité, m'a donné une culture générale de ma discipline. J'essaie d'en faire profiter les élèves mais je profite bien plus de leur exigence et de leur intelligence. Quand, après leur sortie de l'ENS, je continue à bénéficier de leurs remarques et que l'échange se poursuit, je réalise à quel point ils me sont précieux. En particulier, j'ai eu l'honneur d'avoir été l'une des enseignantes de – par ordre de promotion - Olivier Milhaud, Matthieu Giroud ; Samuel Rufat ; Jeanne Vivet, Julie Le Gall, Hélène Simon-Lorière, Emmanuelle Peyvel, Yann Calbérac ; Julie Hernandez, Camille Hochedez ; Marie Gibert, Pascale Nédélec ; Aurélie Delage et bien d'autres encore présents parvis Descartes ou déjà partis vers d'autres cieux ; d'être tirée vers le haut en dialoguant, voire en travaillant avec eux. May the Force be (remain!) with you.

J'ai aussi énormément reçu des personnes avec qui j'ai pu travailler au cours de ces dernières années. L'amitié de Jennifer Hyndman et Alison Mountz m'est très précieuse, comme celle d'Olivier Ninot – enfin quelqu'un avec qui se retourner sur une Jaguar. John Western, entre immense gentillesse et jeux de mots bilingues (*my goodness*, John, quels collègues que les Godons et les *Frenchies* !), m'aide à sauter les barrières entre géographie francophone et

géographie anglophone. Avant que je le connaisse et n'entame une collaboration, Don Mitchell m'avait déjà réconciliée avec la géographie culturelle, en une phrase lapidaire et nihiliste (« There is no such thing as culture ») et en démontrant la pertinence politique et radicale d'une telle approche. Philippe Guillaume, avant qu'il ne choisisse les motos, était un complice de recherche fabuleux. Il reste un ami très cher. Annika Teppo, *sharing that stoep on top of the mountain with me*, m'a ouvert des horizons pluridisciplinaires et internationaux. Travailler avec elle m'emmène bien plus loin que je pourrais aller seule. Thierry Sanjuan ne désespère pas, depuis le fameux coup de la panne il y bien longtemps, de faire quelque chose de moi. Je suis honorée de sa confiance et de son amitié. Valérie Gelézeau m'offre un modèle à suivre et m'apporte son soutien, ses conseils et ses encouragements chaque fois qu'elle le peut – et probablement plus souvent encore. J'espère poursuivre longtemps et approfondir encore cette conversation personnelle et scientifique avec elle. J'ai entamé avec Anne Volvey, rencontrée à l'occasion de la question Afrique à l'agrégation, une autre conversation scientifique et personnelle soutenue. Sa rigueur et son perfectionnisme tentent de corriger ma flemme et mes à-peu-près. Elle a accepté de relire ce premier tome, une preuve supplémentaire s'il en fallait encore, de ce qu'elle m'apporte. Frédéric Giraut et Sylvain Guyot sont avec moi les co-managers d'une petite PME de la recherche, où le plaisir de travailler ensemble, au service des thématiques de l'un ou de l'autre, aboutit à une véritable enrichissement personnel – je l'espère partagé. Merci enfin à Nicolas Holzschuch de me forcer depuis des années à comparer et remettre en question nos pratiques d'enseignants-chercheurs en sciences humaines et sociales au vu des pratiques de recherche de sciences dures, plus internationales, mieux outillées, tirant plus vers l'excellence.

Merci ensuite à mes relecteurs, partiels ou complets : Yann Calbérac, Anne Volvey, Julie Hernandez, Kevin Cox, Sylvain Guyot, Denys et Magdeleine Houssay. Merci aussi à ceux avec qui je travaille pour m'avoir aidé à formuler bien des analyses présentes dans le tome 3 de cette HDR.

Enfin, ma famille a toujours soutenu de bien des manières cet itinéraire, notamment, je m'en rends compte aujourd'hui, en me persuadant que je pouvais vraiment faire ce dont j'avais envie, sans autocensure ; en s'assurant de la bienveillance des ancêtres ; en m'ancrant dans les lieux et la ruralité ; en myriades de discussions ; en solidité tribale indéfectible. Merci donc à Denys et Magdeleine Houssay ; Mathias Houssay, Anne-Lise Lacorre et Lucie ; Jacques Houssay, Fanchon Bilbille – sans oublier Charlie ! Merci à mes beaux-parents, Chantal et Bertrand Holzschuch, pour leur soutien et la seconde famille dont ils m'ont pourvue. Et tout mon amour à Nicolas, Henry, Erik et Lena.

« Je sais qu'on pense en Orient que ce sont les évènements qui nous choissent et que cela nous laisse désemparés : agir sans agir tout en agissant. »
(Ito Naga, Je Sais, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2006, p. 56).

Afrique du Sud

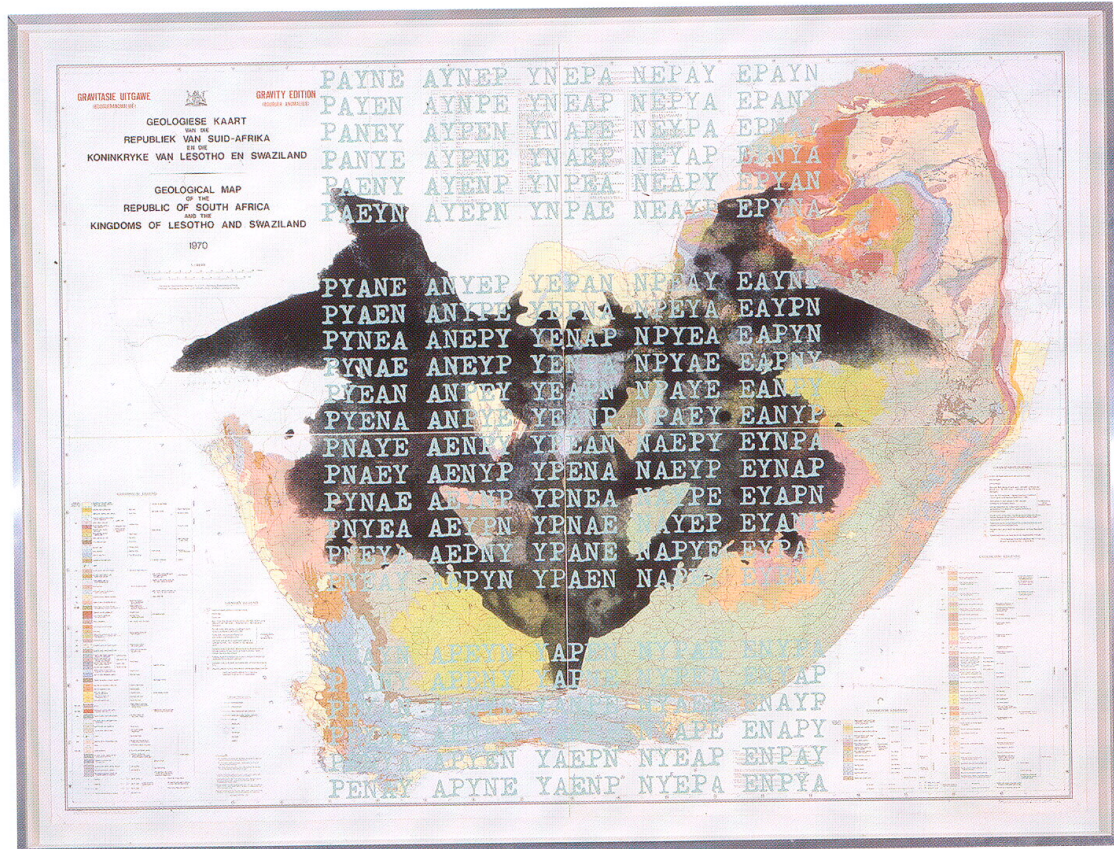


Figure 4 : Malcolm PAYNE, *Rorschach Test*, 1999.

Source : Exposition *A Decade of Democracy, South African Art 1994-2004*, Iziko : South African National Gallery (Iziko Museums of Cape Town., Bedford, & South African National Gallery. 2004).

L'œuvre de Malcolm Payne fait surgir par l'interrogation graphique ce à quoi le cas sud-africain confronte le chercheur. La première strate – et c'est bien le terme – est celle de la carte géologique : un pays vaste, s'étendant des climats méditerranéens de la péninsule du Cap au Tropique du Capricorne, opposant des paysages de montagnes sèches au Haut-Veld (Gervais-Lambony 1997).

« In the days when everybody started fair, Best Beloved, the Leopard lived in a place called the High Veldt. 'Member it wasn't the Low Veldt, or the Bush Veldt, or the Sour Veldt, but the 'sclusively bare, hot, shiny High Veldt, where there was sand and sandy-coloured rock and 'sclusively tufts of sandy- yellowish grass. » (Rudyard Kipling, 1903, « How the Leopard got his spots», *Just so Stories*, <http://boop.org/jan/justso/leopard.htm>).

Et loin de l'égalité édénique entre le chasseur et sa proie, le « scandale géologique » qui entasse en un même pays les diamants de Kimberley (découverts en 1860), l'or du Witwatersrand (découvert en 1886), les gisements charbonniers des terrains carbonifères du Karoo, les métaux rares, a fait de l'Afrique du Sud un exemple de « l'Afrique des mines » (Dubresson, Marchal, & Raison 1994). Et un lieu de convoitises impériales : c'est pour mettre la main sur ces richesses que, en première analyse, les Britanniques s'opposèrent aux Boers. Ajoutez à cela la position stratégique du pays, successivement indispensable halte de ravitaillement sur la route des Indes néerlandaises, point de contrôle de la Route des Indes que les Britanniques ne doivent pas laisser tomber aux mains françaises, lieu de surveillance du passage du pétrole du Moyen-Orient vers l'Europe et les USA – lorsque Suez est nationalisé, trop étroit ou dangereux. L'Afrique du Sud est un pays à forts enjeux pour le reste du monde – et cela se règlera bien souvent au détriment de sa population. Impérialisme, colonialisme, capitalisme : chacun cherche à s'approprier cet espace, à y inscrire son nom, le considérant comme vierge. Mais ce qui s'inscrit dans le territoire, c'est à la fois la diversité de ces discours d'appropriation qui s'y superposent et la douleur (*pain*) que Payne y relève. Et sur une légende qui classifie les couleurs et les nuances de manière très stricte s'étend la tache noire à laquelle nous donnons signification : marque originelle de l'avidité et de l'oppression ou révélation de la présence noire⁶, de l'Africain comme *Doppelgänger*, nié, opprimé et pourtant construisant de son travail – y compris dans les mines – ce pays qui est le sien et dans lequel il

⁶ La dénomination de groupes « raciaux » en Afrique du Sud, et plus particulièrement dans l'Afrique du Sud post-apartheid, est un problème ardu doublé d'un sujet politiquement sensible. La classification raciale en vigueur sous l'apartheid comprenait :

- Les « Blancs » (Sud-Africains ayant des origines européennes), parmi lesquels on distinguait :
 - Les Afrikaners, descendants des colons hollandais installés dans le pays depuis le XVII^e siècle et parlant l'afrikaans. Le terme *Afrikaner* signifie « Africain » en hollandais. Il a par conséquent une connotation politique, soulignant l'identité africaine de ce groupe de population.
 - Les Sud-Africains anglophones.
 - D'autres immigrants - souvent arrivés plus tardivement - d'origine européenne, tels que les Grecs, les Portugais...
- Les « Indiens », Sud-Africains d'origine indienne dont les ancêtres sont souvent venus comme travailleurs sous contrat ou comme passagers libres, notamment à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle ;
- Les « Africains » (dénommés auparavant « Natifs » ou « Bantous »), Sud-Africains d'origine africaine ;
- Les *Coloureds*, terme traduit en français de manière peu satisfaisante par « Métis » - qui induit un contresens - ou « Colorés » - qui sonne un peu étrange - (Gervais-Lambony 1997), groupe hétérogène incluant les personnes ayant des origines mélangées et celles qui ne rentrent pas dans les catégories mentionnées ci-dessus.

D'autres termes méritent d'être définis : les Indiens, les Africains et les Métis étaient collectivement désignés comme « non-Européens » - une expression peu flatteuse utilisée pendant le régime de l'apartheid - tandis qu'ils se dénommaient eux-mêmes « Noirs ». Cette classification a joué et joue toujours un rôle important dans la construction identitaire : cela sera abordé plus en détail dans le tome 3 de cette HDR. Tout en condamnant le système qui l'a conçue, les chercheurs l'emploient donc toujours abondamment. Je suivrai ici les conventions usuelles et emploierai les catégories ci-dessus telles qu'elles sont comprises dans le contexte sud-africain, tout en étant consciente des implications politiques de chaque terme.

est si majoritaire⁷. Le double est aussi évoqué subtilement par la technique même du pliage de l'œuvre autour de la tache de peinture, étalée symétriquement⁸. Payne nous montre une carte constituée de différentes strates : le blanc du fond, également « blanc de la carte » est inventé pour nommer et s'approprier ; il est ensuite recouvert et empli des couleurs des richesses minérales. Cette vision blanche de l'espace sud-africain nie la présence noire ou plus exactement la refoule – mais elle ressurgit pour recouvrir le territoire blanc, de manière inéluctable, presque écrasante. En même temps, le titre même de l'œuvre, *Rorschach Test*, ouvre à la libre interprétation du spectateur : résurgence libératrice ou intrusion oppressante de la présence noire, les possibles sont ouverts.

Cette image est aussi celle qui fonde l'appréhension commune de l'Afrique du Sud – ou, à tout le moins, qui la fondait jusqu'à la fin de la période de transition. C'est un pays que comme le grand public français, je connaissais par le biais des campagnes et des œuvres anti-apartheid : il fallait boycotter les oranges Outspan et les matchs des Springboks. La littérature traduite en français était largement écrite par des Blancs et par des hommes – je n'ai lu Nadine Gordimer que plus tard – mais qui prenaient position contre la discrimination raciale. Je ne percevais évidemment pas les ambiguïtés de la position de Paton (1955), humaniste mais dont les personnages noirs sont décrits avec des nuances de paternalisme : l'histoire était déjà bien assez triste pour me faire pleurer. Les gros romans de Brink mettaient en scène, à des époques différentes (un par siècle ?) l'impossibilité de l'amour entre Noirs et Blancs à travers un couple emblématique (voir par exemple Brink 1976, 1993). Celles de ses œuvres mettant en scène l'Afrique du Sud contemporaine retracent en outre la prise de conscience d'un Blanc : à travers un incident, une rencontre, se révèlent à la fois la réalité de la présence du *Doppelgänger* – Soweto (Guillaume 2001), la vie des Noirs comme individus – et l'injustice des lois d'apartheid. Corollaire de cette découverte, majeure pour un peuple calviniste attaché à la Loi et à son texte (Salazar 1989)⁹, ce qui est illégal peut pourtant être juste.

Démocratisation et transition : temporalités d'un terrain

Grâce à Joël Bonnemaïson (cf « Itinéraires »), j'ai découvert ce pays pour la première fois à l'occasion de mon terrain de DEA¹⁰. Pendant deux mois, en mars-avril 1994, j'ai parcouru les plus grandes villes du pays (Pretoria, Johannesburg, Durban, Port Elizabeth, Grahamstown, Cape Town) et rencontré des chercheurs de sciences sociales sur la ville mais aussi sur les thématiques culturelles. J'ai d'emblée constaté la déconnection existante entre les cadres conceptuels de la recherche française et les *theoretical frameworks* selon lesquels la recherche sud-

⁷ Houssay-Holzschuch, M. 1996. *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*. Paris: Presses du CNRS ; 1997. *Le Territoire volé, une géographie culturelle des quartiers noirs de Cape Town (Afrique du Sud)*. Thèse de géographie, Université de Paris IV-Sorbonne, Paris.

⁸ L'interprétation qui suit est d'Anne Volvey et je l'en remercie.

⁹ *Mythologies territoriales*, op. cit.

¹⁰ Houssay-Holzschuch, M. 1994. *Les Espaces sud-africains : représentations et affrontements*. DEA, Université Paris IV - Sorbonne.

africaine anglophone fonctionnait (cf. « Braconnages et décalages »). Il était non seulement difficile de traduire en un anglais hésitant des concepts comme celui de « territoire », central dans mon approche alors mais surtout d'entrer dans des cases herméneutiques apparemment aussi indispensables qu'étanches : étais-je « marxiste, féministe, ou post-structuraliste » ? Je n'en savais rien, et m'en tirais en appelant le bricolage lévi-straussien à ma rescousse – sans doute pour mes interlocuteurs l'indication de mon structuralisme latent et post-structuralisme potentiel. Cette année a donc été pour moi à la fois une initiation au terrain sud-africain et aux approches anglophones de la géographie, tantôt insérées dans les courants « post- » (post(-)colonialisme, postmodernisme), tantôt dans d'autres cadres théoriques, mais avec un empan disciplinaire et une imprégnation des autres sciences sociales comme de théorie critique bien différents de ceux de la géographie francophone du milieu des années 1990.

« Calvin: Art isn't about ideas. It's about style. The most crucial career decision is picking a good "ism" so everyone knows how to categorize you without understanding the work.

Hobbes: You do goofy drawings on the sidewalk.

Calvin: Right. I'm a suburban post-modernist.

Hobbes: Aren't we all.

Calvin: I was going to be a neo-deconstructivist, but Mom wouldn't let me »

Calvin & Hobbes, 13 juin 1995 (Watterson 2005, 405)

Surtout, accepter la proposition de Bonnemaïson et profiter des coïncidences temporelles entre le calendrier universitaire français, mon cursus personnel et le rythme de la transition sud-africaine m'a permis de vivre un moment privilégié : j'étais présente lors des premières élections démocratiques d'avril 1994. Les semaines précédentes voyaient une tension intense monter : affrontements sanglants (une douzaine de morts par jour dans le pays), interrogations sur la participation aux élections du parti traditionnaliste zoulou, l'Inkatha Freedom Party (voir Figure 5), attentats à la voiture piégée de l'extrême-droite blanche¹¹... Cette tension était aussi perceptible dans les discours des universitaires – presque tous blancs – que je rencontrais : très majoritairement (avec des exceptions d'autant plus brillantes), ils trahissaient à la fois leur soulagement d'être encore vivants, leur espoir, politiquement correct face à une étrangère, de voir la situation politique s'améliorer, leur anxiété devant le futur d'une Afrique du Sud gouvernée par des Noirs, forcément violents et donc leur racisme. Je ne pus, ni à Port Elizabeth où j'étais guidée par Franco Frescura, universitaire blanc membre de l'ANC, ni au Cap sous la houlette d'une chercheuse *coloured*, entrer dans les townships. Au Cap, l'entrée de Khayelitsha était gardée par des Casspirs, véhicules blindés de l'armée, qui nous ont fait faire demi-tour.

Ces élections étaient organisées sur plusieurs jours, de manière à la fois pragmatique et tactique : les expatriés – une résidente sud-africaine en Nouvelle-

¹¹ J'ai retracé cette chronologie en annexe de mon mémoire de DEA et de l'ouvrage qui en a été tiré (respectivement référencés en notes 10 et 7).

Zélande ayant ainsi été la première à voter, un geste ô combien symbolique pour une femme noire -, les personnes âgées, les handicapés et les femmes enceintes votaient le premier jour. Des cibles potentielles particulièrement atroces pour les terroristes de l'extrême-droite qui ont reculé devant une attaque que la population sud-africaine craignait et que les médias attendaient : mon mari et moi étions allés faire un tour des bureaux de vote, accompagnés par des Sud-Africains qui nous avaient bien recommandé de nous coucher au premier coup de feu. Il faut dire que nous étions à Pretoria et que nous avions entendu la veille, en contrebas de la crête au sommet de laquelle nous logions, l'explosion d'une voiture piégée. Et ce premier jour de vote sans violence (selon des normes sud-africaines) a créé un précédent pour les suivants où des millions de gens ont fait la queue pacifiquement pour pouvoir voter. Ces images splendides et émouvantes, diffusées dans le monde entier (Figure 6) et suivies de l'investiture de Nelson Mandela quelques jours plus tard, ont constitué ma première vision de l'Afrique du Sud. Il y avait de quoi ne pas s'en remettre.

J'ai donc assisté à l'accomplissement glorieux et provisoire de ce que Philippe-Joseph Salazar a si justement nommé « South Africa's struggle to shape itself into a civilized society » (Salazar 2002, xiii). L'intensité de cette expérience a été déterminante à plus d'un titre, je m'en rends compte au fil des années. Cela a amplement contribué à mon choix de continuer à travailler sur ce pays, même s'il est loin et difficile d'accès – en termes de temps, à dégager de mes obligations pédagogiques et familiales, comme en termes de financements nécessaires¹² -, même s'il est violent parfois au-delà du supportable¹³. J'ai exploré quelques possibles reconversions, en particulier quelques années après ma thèse, au moment où je venais d'être recrutée comme maître de conférences à l'ENS LSH, sans jamais trouver de sujet qui me passionne autant. Certes, on peut soupçonner de ma part une certaine addiction à l'exotisme, voire au sensationnalisme du terrain et à l'adrénaline qu'il peut faire monter. Mais plus profondément, il s'agit, suivant les termes de Thierry Sanjuan que je remercie d'avoir su mettre les mots sur mon ressenti, d'un terrain qui touche à l'essentiel : la guerre et la paix, l'injustice et la possibilité même de l'action pour y remédier, la vie et la mort.

La coïncidence chronologique entre mon arrivée en Afrique du Sud et la démocratisation a eu d'autres conséquences sur mon approche de ce pays. Selon les termes d'Achille Mbembe,

« [T]he present *as experience of a time* is precisely that moment when different forms of absence become mixed together : absence of those presences that are no longer so and that one remembers (the past), and absence of those others that are yet to come and are anticipated (the future). » (2001, 16)

¹² Une mission de 15 jours (ce qui est bien peu) en Afrique du Sud revient à 2500 euros environ, entre le billet d'avion, les frais de logement et l'indispensable location de voiture.

¹³ Houssay-Holzschuch, M., & C. Vacchiani-Marcuzzo. 2003. L'Afrique du Sud, une exploration du lointain. Séminaire interne de l'UMR Géographie-cités, "Le proche et le lointain : quelles distances à son objet de recherche?", Paris; Houssay-Holzschuch, M. 2002. La violence sud-africaine. Essai d'interprétation. *Études* 397 (7-8):43-52.

C'est ce *time of entanglement*, pour reprendre sa formule, qu'il était particulièrement passionnant de démêler dans l'Afrique du Sud de 1994. Bien sûr, il était hors de question pour moi d'aller travailler dans ce pays avant la fin de l'apartheid et des sanctions internationales imposées par les Nations-Unies à ce pays pour le crime contre l'humanité que l'apartheid constituait, moralement comme juridiquement (Asmal, Asmal, & Roberts 1996). Et, comme le signale Salazar (2002), 1994 en Afrique du Sud a pour un Français des résonnances particulières : on y vit 1789 et la fin des privilèges. Mais arriver à ce moment-là a orienté ma recherche sur la thématique du changement et de ses temporalités (Gervais-Lambony 2003a) ou, plus exactement, du post-apartheid, sa nature, ses modalités et les liens qui unissent le lourd héritage du passé, la complexité du présent et les incertitudes de l'avenir. Et la trajectoire sud-africaine, j'y reviendrai dans le tome 3, passe de l'exception mise au ban du monde à la démocratie célébrée, à la possible intégration dans le modèle des pays émergents, à l'incertitude d'un futur sous la présidence actuelle de Jacob Zuma.

Il est difficile, il m'est difficile d'analyser l'Afrique du Sud contemporaine en sortant de ce cadre chronologique, de l'opposition avant/après – quand bien même ce serait pour conclure à la proximité des processus sociaux et spatiaux entre période d'apartheid et période post-apartheid¹⁴. Plus encore, il m'est difficile de me détacher du paradigme de la transition pour comprendre l'Afrique du Sud actuelle, une quinzaine d'années après les élections de 1994. Le risque de développer des analyses passéistes est réel, moins finalement par l'empreinte de ce moment inaugural de ma recherche sud-africaine que par les difficultés d'accès au terrain : c'est en 1996 et 1997 que j'ai passé le plus de temps en Afrique du Sud, à l'occasion de mon terrain de thèse. Depuis, il m'est bien difficile de dégager du temps pour du travail de terrain prolongé. Des missions de 15 jours permettent juste, je le crains, de se « maintenir à flots » scientifiquement, et pas forcément d'innover et d'ouvrir des chantiers nouveaux. De plus, cette contrainte est particulièrement handicapante pour le genre de géographie que je souhaite pratiquer, proche de l'anthropologie et incarnée par Joël Bonnemaison, et qui demande donc un temps long de présence sur le terrain de recherches. Je tente de limiter l'impact de ces difficultés en me rendant sur le terrain aussi souvent que je le peux et surtout en ayant sélectionné dans la ville du Cap un certain nombre de « lieux témoins », dont je suis l'évolution depuis plus de quinze ans pour certains d'entre eux. La liste de ces lieux s'est établie progressivement, au fil des rencontres m'y donnant accès – par exemple à Harare, un quartier de Khayelitsha ou à Gugulethu -, par des retours volontaires dans un lieu dont je sentais l'importance (le District Six Museum, Gardens, Robben Island) ou à la naissance duquel j'avais assisté (Delft South), voire par une fréquentation systématique mais non volontaire sur laquelle j'ai fini par m'interroger pour y découvrir un enjeu de recherche (le V&A Waterfront). La profondeur temporelle et les retours créent une proximité plus grande, accélèrent l'accès et permettent de suivre des évolutions sur le moyen terme. Je travaille donc peut-être par patchwork, articulant des bouts de terrains et de savoirs de terrain sur un temps long.

¹⁴ Giraut, F., S. Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2005. La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud. *Annales. Histoire, Sciences sociales* juillet-août (4):695-717.



Figure 5 : le bulletin de vote de 1994.

Source : <http://www.littleafrica.com/ballots/>, accédé le 19 janvier 2009.



Figure 6 : Les élections de 1994 en images

Source :

http://news.bbc.co.uk/2/shared/spl/hi/africa/04/photo_journal/94election/html/1.stm, accédé le 19 janvier 2009

Que vais-je faire dans cette...

Temporalités de la découverte du terrain et de sa fréquentation ne constituent qu'une partie des contraintes, des cadres dans lequel mon terrain, comme pratique spatiale¹⁵, se déploie. Genre et phénotype, ainsi que la combinaison des deux, en sont des éléments centraux : je suis une femme blanche, française, qui travaille avant tout sur des quartiers noirs, dans un pays de ségrégation raciale, de violence sexuelle et de xénophobie exacerbées. Les rapports quotidiens peuvent y être d'une chaleur exceptionnelle mais sont souvent d'une violence extrême, loin du racisme latent que l'on peut trouver ailleurs.

Encadré 3 : Le terrain sud-africain

Source : Extrait de mon exposé de soutenance de thèse¹⁶, décembre 1997.

Le terrain en géographie, au moins tel que Bonnemaïson le concevait, est un mythe fondateur en même temps qu'une méthodologie. C'est aussi la rencontre avec l'Autre, la volonté d'écouter ce qu'il a à dire. Le terrain est en Afrique du Sud une entreprise révolutionnaire, au sens politique du terme. Les progrès de l'histoire orale, les écoles radicales, cherchent aujourd'hui à mettre fin à une vision d'en haut – de la tour d'ivoire du chercheur ou des bancs du pouvoir – de la réalité sociale et à la remplacer par une réalité nourrie du vécu et des perceptions, humanisée, où les opprimés parlent. Sans vouloir donner autant de signification à une démarche méthodologique consacrée dans la tradition géographique française, aller sur le terrain me semblait – me semble toujours – nécessaire pour comprendre la réalité des villes sud-africaines.

Pourtant, cela n'a rien de facile. J'ai évoqué, dans l'introduction de mon travail, les conditions de ma recherche. La phrase de Philippe Guillaume, selon laquelle les conditions de la recherche scientifique en Afrique du Sud sont elles-mêmes non-scientifiques me paraît riche d'enseignement. J'ai pu constater à quel point la situation peut évoluer rapidement dans les quartiers noirs. Lors de mon premier séjour en Afrique du Sud, de mars à mai 1994, les townships étaient inaccessibles. Je me souviens en particulier d'une expédition à Khayelitsha où, à la sortie de la N2, la femme qui me servait de guide avait demandé des renseignements aux militaires dont le véhicule blindé surveillait le quartier : qu'en était-il de la situation ce jour-là ? Quelles manifestations étaient prévues ? Quelle était « l'atmosphère » du township ? Bref, était-il prudent, ce jour-là et à cette heure-là, de s'y aventurer quelques minutes. Deux ans plus tard, si l'image des townships n'avait que peu changé aux yeux des Blancs, il était possible, voire raisonnable de s'y rendre seule.

Si les facteurs politiques jouent donc un rôle très important dans l'accessibilité des townships – entre mes deux séjours [1994 et 1996-97], des élections démocratiques avaient eu lieu, le township avait été électrifié –, des facteurs personnels, phénotypiques, sociaux influencent en permanence le recueil des données. Comme je l'ai souligné, il s'agit alors en jouant de son statut d'*outsider*, en diminuant la distance symbolique entre

¹⁵ Voir à ce sujet le colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, 18-20 juin 2008, que j'ai co-organisé avec Anne Volvey, Yann, Calbérac, Christian Giusti et Isabelle Surun (<http://terrain.ens-lsh.fr/>).

¹⁶ *Le Territoire volé*, op. cit.

enquêteur et enquêtés, en entrant dans des relations sociales ritualisées à l'extrême, d'instaurer une certaine confiance. C'est dans ces conditions seulement que l'on peut recueillir des données un tant soit peu fiables.

Mon phénotype était mon premier sujet d'inquiétude, en abordant le terrain de thèse. En effet, Philippe-Joseph Salazar narre ainsi sa découverte de l'Afrique du Sud (en 1978) comme jeune universitaire français :

« At that point, I realized racial perceptions conditioned every move, every glance, every word. I was not to be an individual, just a metaphor of my perceived and socially engineered race » (Salazar 2002, xiv)

De fait et encore aujourd'hui, chacune de mes démarches sur le terrain sud-africain a été interprétée selon un prisme racial, que ce soit côté noir ou côté blanc. La vie quotidienne sur le terrain en est imprégnée et aucun geste n'est innocent : prendre le train ou un taxi collectif reste exceptionnel pour les Blancs et le faire me place dans une situation d'interaction largement inédite pour mes voisins de siège. Plus subtilement encore, les *habitus corporis* sont racialisés : la façon de marcher dans la rue, de ne pas saluer le pompiste noir ou la caissière *coloured*, de ne pas regarder dans les yeux ni toucher les personnes d'un autre groupe racial sont une série d'attitudes fréquentes chez les Blancs – qui affirment ainsi par le corps leur singularité et leur supériorité. Ne pas s'habituer à ce jeu pervers et inacceptable demande une attention de tous les instants, une conscience de chaque geste, de chaque expression du visage (quand sourire et à qui), de chaque formule prononcée.

Lors de mes premières enquêtes, en 1996, je me suis demandée s'il fallait que je mette un T-shirt proclamant « Je suis peut-être blanche mais je suis française, je n'y suis pour rien ». En fait, j'ai été accueillie à bras ouverts dans les townships : dans le contexte de la réconciliation nationale mise en pratique par Nelson Mandela et Desmond Tutu, les gens me saluaient comme une de leurs compatriotes venant – enfin – voir de l'autre côté du miroir¹⁷. Ma présence incarnait le voyage initiatique des Blancs vers l'Autre noir, décrit tant de fois dans la littérature sud-africaine (Coetzee 1990 ; Brink 1978), sans les intermédiaires indispensables ni l'*Angst* provoquée par la prise de conscience de l'injustice de l'apartheid (pour une analyse géographique de ces textes, voir Guillaume 2001, 2004). Mon statut d'étrangère décevait donc, révélant en creux l'absence de Blancs sud-africains dans les townships. Inversement, l'énoncé dans les cercles blancs de mon sujet de recherche – une géographie culturelle des townships et camps de squatters - créait systématiquement un silence gêné. On finissait quand même par me demander si j'y allais et, devant ma réponse affirmative, je me faisais tancer de mon imprudence et interroger sur les violences que, forcément, je devais avoir subies. Une rhétorique contournée permettait de mettre en doute mon attachement à l'Afrique du Sud, puisqu'en prenant de tels risques, j'allais certes en payer sous peu les conséquences, mais surtout j'allais salir l'image de l'Afrique du Sud post-apartheid comme la tragédie d'Amy Biehl l'avait fait (cf. Encadré 1) : bref, bien qu'étrangère, on

¹⁷ Houssay-Holzschuch, M. 2006. Antimonde. Géographies sociales de l'invisible - introduction du numéro spécial. *Géographie et Cultures* (57):3-8.

parvenait à m'appliquer le discours classique de traître à la patrie (Malan 1990), puisque mon comportement était vu comme celui d'un agent provocateur. Avouer que je fréquentais aussi les townships pour aller à la plage de Monwabisi avec des amis plongeait mes interlocuteurs blancs dans la perplexité : qu'était cette plage de Monwabisi ? Où donc était-elle pour qu'eux, Capetoniens de longue date et plagistes expérimentés, n'en ait jamais entendu parler ? Ah, à Khayelitsha... Un chercheur blanc dans des quartiers noirs levait donc des ambivalences fondamentales par ses pratiques de terrain (cf. Encadré 4) – ambivalences vers lesquelles je me suis tournée comme autant de données à analyser pour comprendre les difficultés du vivre ensemble en Afrique du Sud (à ce sujet, voir aussi Besteman 2008).

Encadré 4 : Ambivalences de la recherche en Afrique du Sud.

Source : exposé de soutenance de thèse, décembre 1997.

Les premières lignes de l'autobiographie de Nelson Mandela, *Un long Chemin vers la liberté* évoquent non sans humour ses différents prénoms : le premier, Rolihlala, lui a été donné par son père. En xhosa, cela veut dire fauteur de trouble – d'aucuns pourraient parler ici de prédestination. Son second prénom, Nelson, lui a été attribué à l'âge de sept ans : lors de son premier jour d'école, l'institutrice du petit Rolihlala nageant fièrement dans les pantalons de son père, a distribué des prénoms anglais à toute sa classe : l'âge de raison était aussi l'âge où l'on accède à la civilisation européenne – à la civilisation tout court sans doute, pour cette enseignante. Par un nouveau nom, on était symboliquement dépouillé de son africanité pour entrer dans un autre monde.

Toutes proportions gardées, la recherche en Afrique du Sud est à l'image des noms de Mandela. Le chercheur est lui aussi Rolihlala, fauteur de troubles : il remet en question par son entreprise même, les certitudes et les modes de vie. Il traverse les frontières, remplit les blancs de la carte. En se rendant quotidiennement dans les quartiers noirs, il les révèle aux habitants blancs du Cap qui ne savent parfois pas même les situer dans l'espace. En prenant des coups de soleil sur la plage de Monwabisi, anciennement réservée aux Noirs, il révèle, certes par un rougeoiement inesthétique et douloureux, l'existence d'une ville cachée dont on connaît les travaux, mais non les jours.

Fauteur de trouble comme Rolihlala, le chercheur est aussi un rien schizophrène, comme Nelson. Dans une société encore extrêmement polarisée, ses rapports avec son sujet sont ambigus. Il cherche à être chercheur, à éviter trop de biais et d'a priori, à décrypter les discours idéologiques. Mais son action est elle-même une prise de position, un geste chargé de sens. Cela ajoute encore à la "sympathie" pour son sujet, au sens étymologique du terme, que Henri-Irénée Marrou recommandait au chercheur en sciences sociales. L'animal politique perce en permanence sous le chercheur comme l'Africain éclate sur la peau de Nelson. Certes, cela n'a rien de nouveau. Mais ce phénomène prend encore plus d'ampleur en Afrique du Sud, de par le poids d'une histoire extrêmement douloureuse rappelée chaque jour par les travaux de la Commission Vérité et Réconciliation¹⁸.

¹⁸ Ce texte a été réutilisé dans Houssay-Holzschuch, M. 2008. Géographies de la distance : terrains sud-africains. In *Carnets de terrain. Pratiques géographiques et aires culturelles*, ed. T. Sanjuan, 181-195. Paris: L'Harmattan.

Pour contrecarrer au mieux les biais introduits par mon phénotype lors des enquêtes de terrain, une série de gestes de bonne volonté sont nécessaires. Le premier est constitué par ma présence même : une Blanche dans un camp de squatters, ce n'est pas fréquent. Ensuite, par une série de démarches à forte portée symbolique, il faut montrer que l'on reconnaît la valeur de l'autre : de sa langue, dont il faut apprendre au moins des rudiments ; de sa culture dont il s'agit de respecter, mieux, de s'imposer les normes et les hiérarchies ; de son autorité et de son expérience, valorisées à travers la souvent indispensable « permission » de faire du terrain, délivrée par les *street committees*, comme à travers la présence d'un intermédiaire (traducteur pour les questions ouvertes), ou même dans l'entretien puisque l'on demande informations et avis. Ainsi, j'ai évoqué ailleurs¹⁹ à quel point les formules traditionnelles de salutations permettent de jouer sur les hiérarchies : valeurs gérontocratiques et patriarcales sont encore suffisamment fortes dans la société xhosa du Cap pour que s'adresser à quelqu'un en xhosa par le terme qui reconnaît sa séniorité (« père » ou « mère ») inverse la hiérarchie raciale. Et l'interlocuteur ainsi placé en position de supériorité peut, en répondant, choisir de maintenir ce statut ou d'établir volontairement un échange sur pied d'égalité (en répondant « sœur »).

Pourtant, ce n'est pas mon phénotype qui me contraint le plus dans mes pratiques de terrain, mais mon genre. L'Afrique du Sud est une société aux mentalités très sexistes, même si le cadre constitutionnel et la pratique politique en font un pays à la politique progressiste volontariste. Une femme ne doit pas travailler, mais s'occuper de sa maison – ce qui, dans le cas de la plupart des femmes blanches, signifie superviser la *maid*.²⁰ Avec mes prétentions à travailler et à obtenir le si convoité titre de Dr., ma possession d'une maîtrise dans un pays où son équivalent, le M.A., permettait alors d'enseigner à l'université, sans compter que Nicolas m'avait suivie en Afrique du Sud et non le contraire, je détonais. Les chemises de mon mari étaient-elles bien repassées, au moins ?

Outre ces pressions permanentes et insidieuses, mon genre a pesé sur mon terrain car la violence y atteint des niveaux exceptionnels. Cape Town a l'un des taux d'homicides les plus élevés au monde, qui, malgré une légère tendance à la baisse ces dernières années, atteint encore 1 797 meurtres en 2005/6, soit un taux de 55 pour 100 000 et une moyenne de cinq meurtres par jour (City of Cape Town 2007). À cela s'ajoute une violence sexuelle très importante : les viols (déclarés à la police) atteignent 123 pour 100 000 sur la période 2001-2006, soit environ 3 659 viols par an, et donc une dizaine par jour. Ces chiffres effrayants ne représentent cependant qu'une partie de la réalité, puisque les ONG impliquées comptent qu'au moins 50 % des cas de viol ne sont pas déclarés à la police (pour une étude du cas du township de Langa, voir Badstuebner 2008). Le taux de prévalence de VIH/SIDA, extrêmement élevé au Cap comme dans le reste de l'Afrique du Sud,

¹⁹ Le Territoire volé, *op. cit.* ; *Don't go there!* : faire du terrain dans les townships. Séminaire Jeunes Chercheurs, Institut Français d'Afrique du Sud, Johannesburg.

²⁰ Pour une vision humoristique de ces rôles féminins traditionnels autant que racialisés, voir la bande dessinée *Madam & Eve*, de Francis, Dugmore & Rico, accessible en ligne à <http://www.mg.co.za/madameve/all>.

ajoute un danger supplémentaire. En outre, si cette violence touche l'ensemble de l'agglomération, les quartiers noirs et *coloureds* en restent les principaux lieux. Conséquence : comme femme, à moins de prendre des risques cette fois franchement inconsidérés, je ne peux faire du terrain autant que je le souhaiterais, ni comme je le voudrais. Loger dans le township lui-même, comme des hommes blancs ont pu le faire (Otter 2007) ne me paraît pas envisageable – ce que confirment de nombreuses discussions avec d'autres chercheuses partageant mon phénotype. La pratique du terrain de nuit, qui le révèle sous d'autres jours (Bureau 1997 ; Chatterton & Hollands 2003) fort intéressants pour qui pratique la géographie culturelle, est également difficile. De manière générale, les jours et les heures d'enquête doivent être modulés en fonction d'exigences très basiques de sécurité, à réactualiser de manière permanente en fonction du contexte : les nuits, les jours de paye et les samedis soirs sont des *no-go areas* permanentes ; les guerres des taxis, des gangs, des factions politiques ou entre bistrotiers clandestins introduisent des temporalités plus courtes et aléatoires dans le planning du terrain. Pour l'instant, il ne m'est rien arrivé de grave sur le terrain – même si j'y ai souvent peur et si je crois être « passée près » un certain nombre de fois. Si ma présence blanche dans les townships est une exception statistique, mon genre féminin me met du mauvais côté de la violence subie.

Si le fait d'être femme dans les townships me pose des problèmes d'accès physique au terrain, il joue aussi de manière plus subtile et plus ambivalente. Il me faut débusquer des ambiguïtés dangereuses : une femme dans un township, qui parle aux gens y compris aux hommes, qui visite les maisons – y compris la chambre à coucher – pour en lever le plan, qui fréquente les *shebeens* – ces bars clandestins centraux dans la sociabilité du township et donc mines d'informations –, c'est chose peu compréhensible. Pour faire rentrer ce comportement aberrant dans des cases connues, mettre un peu d'intelligibilité dans tout cela, on cherche une raison. La recherche du savoir est bien abstraite dans de pareils contextes et l'explication qui a parfois été trouvée à ma présence rentre dans les cadres racialisés et genrés habituels à la société sud-africaine : une femme blanche dans un township, allons, c'est qu'elle veut se faire sauter ! De là à ce qu'on me propose des services sexuels avec plus ou moins de subtilité ou que le comité des femmes jalouses me fasse la peau, il n'y a pas loin. D'où la nécessité de ne pas faire de terrain seule, mais avec un accompagnateur (quelque soit son sexe ou âge), jouant à la fois le rôle de traducteur pour les questions ouvertes et de chaperon... Inversement, ce comportement aberrant pour une femme peut être interprété comme « digne » d'un homme et me voilà propulsée au confortable rang d'homme honoraire : une sinécure pour la recherche, puisqu'ayant accès à la fois au monde des hommes et à celui des femmes, pouvant faire ce que les femmes ne peuvent pas faire, mais toujours couvée et protégée puisqu'après tout je suis et un hôte et (seulement) une femme.

Dernier élément, je suis étrangère, occidentale, européenne et française, donc citoyenne d'un pays anciennement colonisateur – mais qui n'a jamais été la puissance coloniale dans le cas de l'Afrique du Sud, à moins de compter les liens de l'éphémère République batave (1795-1806) à la France révolutionnaire et napoléonienne, alors que l'Afrique du Sud était sous domination néerlandaise. Les Français bénéficiaient d'ailleurs plutôt d'un capital de sympathie dans la

communauté noire aux débuts de mes recherches sud-africaines, du fait de l'action de Danielle Mitterrand contre l'apartheid. Néanmoins, je suis européenne – je viens du continent des colonisateurs, des nantis, des protectionnistes. L'ombre du néocolonialisme pèse sur toute prise de parole venant de l'extérieur et le discours scientifique occidental est historiquement un discours dominateur. Le soupçon de néocolonialisme à l'encontre de recherches occidentales prend un tour particulier dans un pays comme l'Afrique du Sud où les universités sont nombreuses, les collègues très bien formés dans les universités américaines et britanniques, et présents sur leur terrain de recherche – alors que je peux rarement me targuer de lui rendre visite plus de 15 jours par an, entre enseignement, famille et difficultés de financement. Ils publient dans des revues anglophones infiniment plus prestigieuses que les nôtres et cela alimente leur fonds de recherche personnel – puisque le gouvernement sud-africain verse des financements en fonction des articles publiés. Ils ont de vrais réseaux internationaux, passent leurs congés sabbatiques à Berkeley ou à Londres et accèdent à des financements plus importants que ceux auxquels nous pouvons prétendre. On est toujours le Tiers Monde de quelqu'un, mais quand on se rend compte qu'on est le Tiers Monde de l'Université de Fort Hare – la seule université noire sous l'apartheid et donc la plus pauvre – on ne peut s'empêcher de se demander ce qu'on fait là...

Malgré ou à cause de ces difficultés réelles, de la géographie comme sport dangereux et probablement à déconseiller aux gonzesses, malgré le soulagement que j'éprouve régulièrement en reprenant l'avion (« ils ne m'ont pas eue »), mon désir de terrain reste intact, aiguisé même par la frustration de n'en faire pas assez – quasi un *drive*. Ce qui me fait persister dans le choix de l'Afrique du Sud, outre ce qu'on en rapporte et la fécondité scientifique, heuristique et politique de travailler en un tel lieu, c'est l'intensité et l'urgence d'une expérience parfois sur le fil du rasoir. Terrain grisant (*exhilarating*) et dangereux sans doute, mais aussi pour ce qui s'y joue de soi. La situation y porte des contraires ; elle pose de manière radicale, dramatique des questions essentielles en même temps que l'espoir de les dépasser. Le tout dans un cadre d'une beauté stupéfiante, invitant à la contemplation. L'essentiel est là d'emblée, à toucher, à mettre en vue même si on ne peut faire que l'effleurer.

Reste que dans le cas de la direction de recherches, ces questions se posent différemment : les risques que l'on accepte pour soi-même, doit-on les faire courir à d'autres ? Doit-on envoyer des étudiantes sur un pareil terrain²¹ ? Je l'ai déjà fait à plusieurs reprises (cf. p. 81) et ai fort souvent été consultée par des étudiants de master ou de thèse se rendant sur le terrain. Ma position s'inscrit finalement dans le lignage celle que Joël Bonnemaison a eu à mon égard avant de m'envoyer pour la première fois en Afrique du Sud : je commence par les informer au maximum des risques qu'ils et qu'elles encourent en leur décrivant une petite boutique des horreurs très sud-africaine de la manière la plus crue, tout en soulignant l'intérêt scientifique et les enjeux politiques d'une recherche dans ce pays. Il s'agit de donner aux étudiant-e-s les éléments d'information nécessaire pour faire un choix qui leur est personnel, de leur donner le temps d'y

²¹ Géographies de la distance, *op. cit.*

réfléchir, et de les laisser déterminer, en adultes, ce qu'ils veulent et peuvent faire. Certains préfèrent choisir un autre lieu de recherche ; il est temps ensuite de donner quelques conseils à ceux qui s'obstinent en connaissance de cause pour limiter les risques.

Tout spécialiste d'un espace se trouve confronté à ses limitations et à la portée de ce qu'il dit : suis-je « sud-africaniste » ou spécialiste de géographie urbaine ? Est-ce que je travaille sur un/des lieu/x ou sur un/des thème/s ? Question d'autant plus centrale que, si l'on suit Gibson-Graham,

“Area studies in geography has a long and problematic history. As the other of (sub)disciplinary or thematic studies, it participates in one of the founding dualisms that give geography its difficulties with identity. The claim that one is pursuing, say, South American or East Asian studies rather than economic or urban geography consigns one to the periphery of the discipline, while simultaneously invoking the authority, authenticity, and mystery of ‘the field’.” (Gibson-Graham 2004, 405)

Le balancement entre espace et thème se retrouve, je crois, dans mes travaux : si je me définis avant tout comme géographe des villes, le cas sud-africain m'offre en permanence des occasions et m'ancre dans l'empirique. Ma pratique de la discipline reste ouverte : oui, je suis géographe et mon entrée est celle de l'espace mais la défense des frontières disciplinaires ou du label « géographie » ne m'intéresse pas. Et je suis depuis mes premiers pas de géographe fortement influencée par d'autres sciences sociales, en particulier l'histoire et l'anthropologie, et par d'autres pratiques, anglophones, de la géographie. Il n'est donc pas fortuit que je me place finalement à la fois dans les études urbaines (*Urban Studies*) et dans les études africaines (*African Studies*), deux domaines au sein desquelles c'est l'objet étudié qui est central, non la méthode ni même la discipline²².

À quoi sert de travailler sur un pays si lointain, dangereux et exceptionnel à bien des égards ? Est-il réellement exceptionnel – et dès lors incomparable, de par l'ampleur de la ségrégation raciale qui s'y est inscrite dans l'espace ? En même temps, cette exception spatiale doit être limitée au sein de bornes temporelles – les plus évidentes et pourtant encore discutables étant celles du régime d'apartheid (1948-1994). Dès lors, depuis la chute de ce régime raciste, « l'exception » sud-africaine se rapproche-t-elle d'autres expériences urbaines, notamment américaines du Nord et Sud ? Se normalise-t-elle et selon quelles normes ? Plus encore, on peut voir le cas sud-africain comme non exceptionnel, mais idéal-typique, présentant *live* un véritable « cas de laboratoire » tant y a été complète la mise en pratiques et en espace de l'idéologie raciste. Ces questionnements seront explorés dans le troisième volume de cette habilitation.

²² Je réalise que cette pratique est parfaitement reflétée dans mes enseignements de master. Je co-anime trois séminaires : « Lectures en sciences sociales » avec Frédéric Abécassis, Igor Moullier et Pierre Mercklé, séminaire regroupant des sociologues, des historiens, des géographes et parfois des sociolinguistes et des philosophes autour d'auteurs, d'ouvrages ou de thèmes communs aux sciences sociales ; « Villes, territoires, mondialisations » avec Éric Verdeil, séminaire d'études urbaines introduisant les étudiants aux réflexions sur la ville de langue anglaise et aux cas non-occidentaux ; « Études africaines », avec Pascale Barthélémy (historienne) et Cécile Van den Avenne (sociolinguiste)...

Qu'il suffise de dire pour l'instant que l'Afrique du Sud me sert et d'ancrage dans le réel et d' « instrument d'optique » (Appadurai 1996) pour comprendre les réalités contemporaines. En d'autres termes, je suis convaincue qu'on peut, via Le Cap et pour reprendre le projet de Mbembe, analyser « Africa from the world » et « the world from an African metropolis » (Mbembe 2001, 9 ; Mbembe & Nuttall 2004).

*« Le kilo de chair de Shylock – je le sais maintenant –
pas de pays qui ne l'exige. »*
Nicolas Bouvier, L'Usage du monde, Paris, Payot, 1992, p. 341.

Thématiques

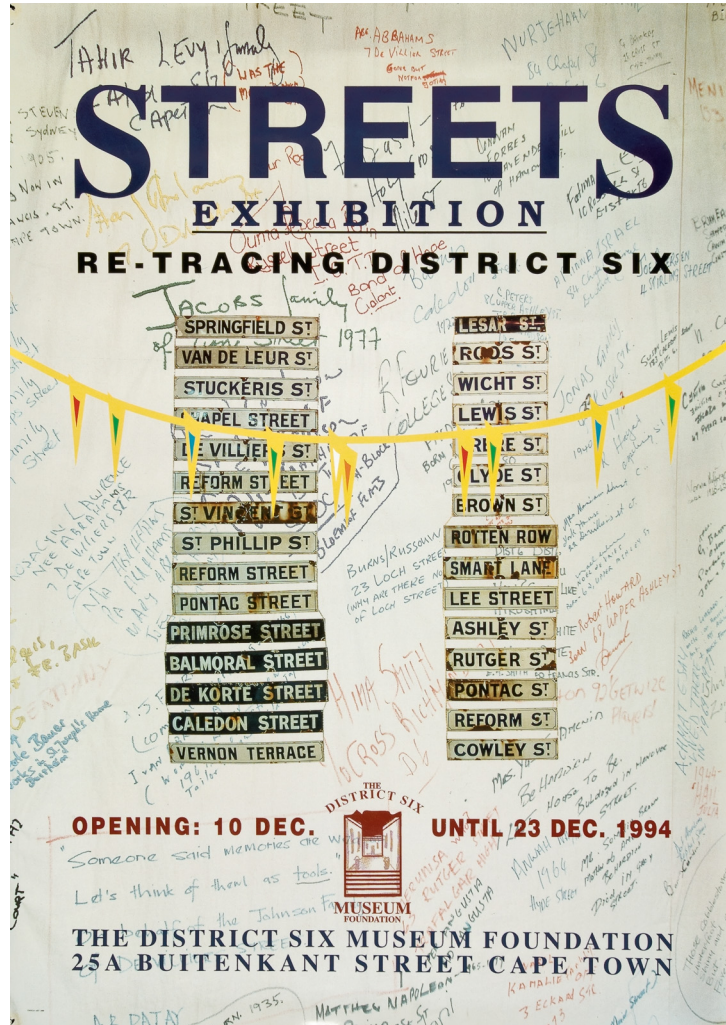


Figure 7 : Affiche de l'exposition « Streets »

Source : District Six Museum, 1994.

Je travaille donc sur l'Afrique du Sud, et principalement sur la ville de Cape Town, depuis 1993. Je n'ai pourtant pas le sentiment de me répéter, ni d'avoir épuisé la question, bien au contraire. Outre les allers-retours permanents entre la situation sud-africaine comme modèle idéaltypique et le monde que je viens d'évoquer, le renouvellement de mes thématiques de recherche est assuré par la rapidité des changements sociaux. En effet, les temporalités du changement évoquées par Philippe Gervais-Lambony (2003a) peuvent être extrêmement rapides. Lorsque j'ai commencé mes recherches en 1993, la question principale était évidemment celle de la fin de l'apartheid : révolution négociée et

démocratisation dominaient à juste titre les analyses (Adam & Moopley 1993 ; Sparks 1994). La présidence de Nelson Mandela a mis le pays sous le signe de la transition – gouvernement d’unité nationale –, de la réconciliation entre communautés²³ et de la réduction des inégalités (Cassin, Cayla, & Salazar 2004 ; Salazar 1998). Progressivement, ces thèmes se sont retirés du devant de la scène – en même temps que Mandela – pour être remplacés par l’introduction d’une politique économique plus néolibérale et génératrice d’inégalités (Williams & Taylor 2000 ; Narsiah 2002 ; Bond 2000), par une violence criminelle paroxystique²⁴ et par la révélation de l’ampleur de l’épidémie de VIH/SIDA (Amat-Roze 2003 ; Fassin 2004). La fin de la transition a été proclamée et son bilan tiré (Guillaume, Péjout, & Wa Kabwe-Segatti 2004 ; Pieterse, Meintjies, & Isandla Institute 2004). La question de la normalisation du cas sud-africain passe désormais par l’analyse de différents processus : mondialisation, métropolisation (Gervais-Lambony 2004), gouvernance (Dubresson & Jaglin 2008), décentralisation²⁵, etc. De pays en transition (très « post »), l’Afrique du Sud devient un pays émergent qui cherche à s’affirmer sur la scène politique et économique mondiale (Bost 2004).

L’éventail des nouvelles thématiques de recherche est donc large. Se renouveler thématiquement est donc relativement aisé mais ne doit à mon sens pas oublier que la situation sud-africaine contemporaine reste encore très marquée par son passé même si elle ne s’y réduit pas (Elder 2003), que le régime d’apartheid n’est tombé qu’il y a seize ans et que l’inertie spatiale rend toujours très visibles les inégalités raciales et sociales construites pendant des décennies. Les mentalités n’ont pas changé instantanément et la race reste toujours un élément central de la société sud-africaine²⁶ (Seekings 2008). Je garde donc le souci de la dimension historique des phénomènes imposé par l’objet – ce souci historique étant aussi, sans nul doute, un bénéfice de ma formation clavalienne.

Outre ces renouvellements thématiques imposés par le terrain et par ma volonté de garder un fort ancrage empirique, mes recherches témoignent de mon plaisir à braconner au-delà des limites disciplinaires, à « monter des coups » thématiques souvent grâce à des collaborations. Cette posture a commencé pendant mon terrain de thèse, en 1996-1997 : sa durée a grosso modo coïncidé avec les auditions des victimes de l’apartheid devant la Commission Vérité et Réconciliation présidée par Desmond Tutu. Suivant ces histoires atroces et la façon dont elles étaient narrées et interprétées (Krog 1998), j’ai été frappée par la rhétorique religieuse employée, comme si le langage du religieux, chose la mieux partagée entre les communautés sud-africaines, permettait seul de se parler d’un bord à l’autre, de donner sens à ce passé douloureux, de s’en extraire individuellement par le pardon et/ou une conversion profondément individuelle à la démocratie nouvelle. Grâce à une collaboration avec une amie angliciste,

²³ Aji, H., & M. Houssay-Holzschuch. 1997. La rhétorique de la réconciliation : presse et langage en Afrique du Sud. *Esprit* (5):90-107.

²⁴ La violence sud-africaine, *op. cit.*

²⁵ Giraut, F., S. Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Enjeux de mots: les changements toponymiques sud-africains. *L’Espace géographique* 37 (2):131-150.

²⁶ Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2009. A mall for all? Race and public space in post-apartheid Cape Town. *Cultural Geographies* 16 (3):351-379.

Hélène Aji (aujourd'hui professeure de poésie américaine à l'Université de Nanterre) et aux encouragements de Philippe-Joseph Salazar, j'ai pu mener à bien une analyse de ces phénomènes²⁷. L'actualité sud-africaine fournit des sujets d'articles en permanence : analyse de la littérature de la transition, des formes du religieux, adaptation de modèles urbains internationaux par le régime d'apartheid, études de quartiers emblématiques mobilisés par les mémoires urbaines, vote *Coloured* en faveur du Parti national de l'apartheid aux élections de 1996, violence, conception de la nature, changements toponymiques, interventions artistiques dans l'espace urbain, etc., pour ne citer que ceux que j'ai déjà traité depuis la fin de ma thèse. Il y en a bien d'autres, que je n'ai pas forcément le temps de travailler, seule ou avec d'autres. Si je traite certains de ces thèmes seule, je le fais souvent en collaboration, une pratique à la fois de recherche et d'écriture vers laquelle je me suis tournée après la thèse et que je propose souvent. Je l'avoue, j'aime cette manière de travailler à quatre ou six mains, dans un dialogue permanent et avec une véritable co-rédaction où aucun des auteurs n'est capable de reconnaître une phrase qui lui soit propre quand l'article est fini. Cela me permet de mettre en place des comparaisons²⁸ mais surtout d'aborder des thématiques plus loin de ma compétence ou, toujours, de m'initier à des approches disciplinaires autres, en bénéficiant du dialogue dans un échange que j'espère réciproque. Ainsi, écrire avec Hélène Aji m'a permis d'aborder plus sérieusement l'analyse du discours de la réconciliation (cf. note 26) ; avec Philippe Guillaume, de confronter Johannesburg et Cape Town sur des thématiques où nous nous retrouvons naturellement (cf. note 27) ; avec Sylvain Guyot et Frédéric Giraut de travailler sur les représentations de la Nature en Afrique du Sud puis sur les changements toponymiques²⁹ ; avec Emmanuelle Bonerandi d'explorer la notion de public ou les discours géographiques³⁰ ; avec Annika Teppo d'explorer l'anthropologie urbaine dans ses méthodes en même temps que les lieux du changement « par le bas » dans la ville³¹ ; avec Anne Volvey sur l'art urbain³². Plusieurs de ces collaborations fonctionnent toujours et me permettront de *go places* dans les années à venir.

²⁷ La rhétorique de la réconciliation, *op. cit.*

²⁸ Entre Cape Town et Delhi (Dupont, V. & M. Houssay-Holzschuch. 2005. Fragmentation and access to the city: Cape Town and Delhi in a comparative perspective. In *Reconfiguring Identities and Building Territories in India and South Africa*, eds. P. Gervais-Lambony, F. Landy and S. Oldfield, 277-314. Delhi: Manohar) ; entre Johannesburg et Cape Town (Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 2002. Territorial Strategies of South African Informal Dwellers. *Urban Forum* 13 (2):86-101 ; Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 1998. Du Township à la ville... Nouveaux chemins de l'identité urbaine des Noirs sud-africains. *Géographie et Cultures* (28):47-59).

²⁹ Par exemple, Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2005. La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud. *Annales. Histoire, Sciences sociales* juillet-août (4):695-717; Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Enjeux de mots: les changements toponymiques sud-africains. *L'Espace géographique* 37 (2):131-150

³⁰ Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2003. L'éloquence des cartes. De la défense du territoire national à la bataille de Bagdad. *Mots – Les langages du politique* (73):73-86 ; Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2006. Vivre ensemble : Le public au croisement espace/politique/société. In *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, eds. R. Séchet and V. Veschambre, 73-88. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

³¹ Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2009. A mall for all? Race and public space in post-apartheid Cape Town. *Cultural Geographies* 16 (3):351-379 ; Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo.

Cette apparente dispersion sur des « coups » thématiques comme au gré des rencontres amicales et scientifiques n'est pas pour autant passive. Je la conçoit plutôt comme le produit d'une posture de recherche à l'écoute, même à l'affût, de ce que mon terrain de jeu ou de chasse suggère. Cette posture choisie est liée structurellement aux temporalités rapides de mon objet de recherche et de ses changements sociétaux. Elle va aussi avec une pratique spatiale que j'ai adoptée sur le terrain, celle de l'observation de lieux spécifiques pour y capter la réalité qui change. Dans cette posture, préparation et réactivité sont plus importantes qu'un plan de bataille bien défini : je ne sais après tout quel gibier passera à ma portée, ni vers quelles directions ou jusqu'où je le suivrai. Pour filer encore un peu la métaphore : dans tout ce qui passe, il faut choisir quel gibier poursuivre, avec qui et avec quelles armes conceptuelles et méthodologiques. Dans ce choix, je sais que la dimension du *fun* est pour moi prépondérante : une recherche doit m'amuser profondément pour que je m'y lance – sous peine d'être d'emblée condamnée à être de faible qualité. Cela peut sembler paradoxal au vu de ce que j'évoquais plus haut de l'Afrique du Sud représentant pour moi un lieu de questions essentielles. Ce paradoxe n'est qu'apparent, c'est précisément celui qui fait tout l'intérêt des jeux dangereux...

Au final, mes recherches semblent se placer assez facilement dans trois grandes thématiques : constructions et recompositions territoriales, géographies urbaines et les espaces du vivre-ensemble.

Constructions et recompositions territoriales

Les chercheurs travaillant sur la question du territoire – dont Joël Bonnemaïson, qui a co-dirigé avec Paul Claval mon DEA et ma thèse – soulignent les difficultés de définition d'un terme largement galvaudé par l'usage (Bonnemaïson & Cambrézy 1996). L'expression d'espace approprié communément évoquée est finalement si riche qu'elle ouvre sur deux horizons de significations : l'un avant tout politique, l'autre culturel. Le premier de ses horizons insiste sur « l'espace borné de l'exercice de la souveraineté » (Giraut 2008, 60), celle du territoire westphalien, tandis que dans le second « l'appartenance au territoire relève de la représentation, de l'identité culturelle et non plus de la position dans un polygone » et le territoire est donc un espace culturel (Bonnemaïson & Cambrézy 1996, 8). Les dangers qui guettent ces deux approches sont symétriques : d'un côté, celui du territoire fondement de l'État-nation voire du nationalisme, que la postmodernité et ses réseaux déferaient ; de l'autre, une tentation culturaliste et communautariste et une notion se diluant dans un mot-valise finalement peu opératoire conceptuellement (Antheaume & Giraut 2005 ; Giraut 2005, 2008). En même temps, peu de géographes culturels

2010. Gugulethu, the becoming of a post-apartheid township? In *Annual Conference of the Association of American Geographers*. Washington.

³² Volvey, A. & M. Houssay-Holzschuch. 2009. La rue comme palette. Une Pietà sud-africaine, Soweto/Warwick, mai 2002, Ernest Pignon-Ernest. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims* Année 2007 (129-130, numéro spécial "Spatialités de l'art"):145-174.

contestent la dimension politique du lien territorial, et bien peu de géographes politistes nieraient la dimension identitaire et idéologique d'un territoire que tous s'accordent à analyser comme historiquement construit et socialement produit.

Au final, le cas sud-africain m'a permis de ne pas trancher entre ces deux approches, mais de les pratiquer alternativement ou de les confronter, en mettant au centre de mon analyse les relations de pouvoir (Giraut 2008 ; Gervais-Lambony 2003b). En effet, la dimension de contrôle politique et celle de l'identité culturelle apparaissent inextricablement liées dans la conception territoriale des Afrikaners (Salazar 1989). Ce que j'ai au départ appelé des mythologies territoriales s'ancrent dans les représentations religieuses d'une population se construisant en nation. Elles se définissent aussi en opposition à un Autre (l'Anglais ou l'Africain), qui est en concurrence pour la possession de l'espace, qu'il s'y trouve ou le convoite. Contrôler politiquement le territoire et ses frontières, en imposer d'autres pour maintenir à distance les « races » que l'on juge inférieures, imbrique très étroitement matériel et idéal, politique et culturel.

On l'a dit et redit, cette géographie de la distance identitaire et du contrôle politique se retrouvait à toutes les échelles de l'Afrique du Sud de l'apartheid. L'échelle nationale montre cette territorialisation par les réserves, naturelles³³ ou indigènes (les futurs bantoustans). Au sein des villes, par la division en quartiers racialement homogènes, séparés par des zones-tampons et dont le paysage reflète les « valeurs » du régime raciste (Davies 1981). La géographie de la voirie, les normes de construction en sont également dépendantes (cf. *infra*). En même temps, ces espaces imposés du contrôle social sont des espaces vécus par les populations qui tâchent de s'en accommoder³⁴. Les dimensions culturelles sont donc perpétuellement présentes, dans les discours modelant les pratiques des communautés au pouvoir comme dans le vécu des populations opprimées. Le territoire vu à travers le prisme sud-africain met donc en regard de manière particulièrement aiguë une approche stratégique et foucaldienne de contrôle et des braconnages tactiques, de survie dans le quotidien (de Certeau 1990). La brutalité d'un pouvoir à nu et l'enjeu de cette confrontation permanente y rendent inextricable mais limpide la combinatoire matériel/idéal qui fonde l'idée de territoire.

Mon approche a initialement été historique et généalogique, tentant de reconstruire les mythologies territoriales à partir de discours et de pratiques socio-spatiales³⁵. Depuis plusieurs années, je me suis plus attachée aux restructurations post-apartheid du pays et à l'émergence de nouvelles pratiques territoriales. J'ai pu les analyser grâce à de nouvelles collaborations : comme j'ai

³³ Giraut, F., S. Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2005. La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud. *Annales. Histoire, Sciences sociales* juillet-août (4):695-717.

³⁴ Houssay-Holzschuch, M. 1999. *Le Cap, ville sud-africaine : Ville blanche, vies noires*. Paris: L'Harmattan.

³⁵ Houssay-Holzschuch, M. 1996. *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*. Paris: Presses du CNRS; Houssay-Holzschuch, M. 1999. L'Afrique du Sud, ou la patrie utopique. In *Le Territoire, lien ou frontière ?*, *La Nation et le territoire*, eds. J. Bonnemaïson, L. Cambrézy & L. Quinty-Bourgeois, 83-101. Paris: L'Harmattan.

toujours été intégrée dans une équipe de recherche généraliste – le Laboratoire « Espace et Culture » de Paris IV pendant ma thèse, l'UMR 8504 Géographie-cités puis, à la faveur de la délocalisation de l'ENS Fontenay St Cloud à Lyon, l'UMR 5600 « Environnement, Ville, Société » - dont les membres travaillaient en majorité sur la France et l'Europe, j'ai ressenti le besoin de travailler collectivement entre sud-africanistes. La proximité géographique a joué en ma faveur, puisque j'ai pu commencer à travailler en 2003 avec Frédéric Giraut et Sylvain Guyot, tous deux alors en poste dans des universités grenobloises. Cette collaboration, poursuivie malgré leurs départs respectifs vers Genève et Limoges, m'a permis de travailler sur les recompositions territoriales sud-africaines d'après l'apartheid. Notre première recherche commune articulait l'approche généalogique et l'approche contemporaine, en analysant la façon dont la « Nature » est instrumentalisée dans la gestion du territoire en Afrique du Sud, de la période coloniale à nos jours³⁶. De fait, dans le cadre d'une ingénierie territoriale de la ségrégation coloniale puis de l'apartheid, la gestion de la Nature a été l'une des pièces maîtresses des dispositifs territoriaux et de l'idéologie qui les sous-tendait. Dans l'Afrique du Sud contemporaine, cette gestion territorialisée de la Nature constitue l'un des terrains privilégiés du « raccommodage » socio-spatial, et ceci à trois niveaux. Au niveau local avec le développement de formes participatives communautaires de gestion et d'appropriation qui ne vont pas sans poser de problème avec une municipalisation qui privilégie la démocratie représentative ; au niveau national avec un certain consensus autour de la promotion et la restauration d'un patrimoine naturel autochtone d'où l'on doit extirper les plantes allochtones ; et au niveau international avec la transformation des parcs frontaliers en des objets internationaux de développement, les *transfrontier peace parks*. Comme souvent, les marges et confins s'y trouvaient révélateurs, voire laboratoires des innovations territoriales (Antheaume & Giraut 2002). À l'occasion de cette recherche, nous avons également pu étendre nos analyses à l'ensemble du continent africain³⁷.

Depuis 2005, nous avons abordé de la même manière les changements toponymiques, en retraçant la généalogie des changements sud-africains contemporains et en élargissant ensuite l'analyse au-delà de la seule Afrique du Sud : notre cas de départ nous démontrait l'importance des débats géopolitiques – comme conflits de pouvoir sur des territoires – autour des noms de lieux. Renommer un tel territoire, c'est symboliquement mettre fin à la prise de possession coloniale et à la domination qui s'en est ensuivi. C'est aussi faire prendre espace – comme on dit prendre corps – à des histoires, des personnages, des récits occultés par cette domination ; en bref, donner la parole à une

³⁶ Giraut, F., & Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2004. Les parcs de la guerre aux parcs de la paix : enjeux et conflits des espaces protégés transfrontaliers en Afrique du Sud. In *Après les frontières, avec la frontière : quelles territorialités transfrontalières ?* Grenoble; 2005. La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud, *op. cit.* Voir aussi Guyot, S., & L. Mniki. 2008. Les parcs nationaux sud-africains, entre frontières raciales et « frontière environnementale » : Les nouveaux enjeux de la conservation de la nature sur la Wild Coast. In *Les parcs nationaux dans le monde*, eds. S. Héritier & L. Laslaz, 227-242. Paris: Ellipses.

³⁷ Giraut, F., S. Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2004. Les aires protégées dans les recompositions territoriales africaines. *L'Information géographique* (4): 340-368;

multiplicité de voix là où un régime à tendance totalitaire imposait une idéologie uniforme³⁸. Notre approche ancrée dans l'empirie sud-africaine s'est complétée d'une réflexion plus globale, touchant d'autres espaces et à visée théorique, que reflètent le dossier que nous avons coordonné dans *L'Espace géographique*³⁹ et le numéro spécial de *L'Espace politique*⁴⁰.

Approche historique ou contemporaine, appliquée au pays dans son ensemble⁴¹, à des objets ou des processus territoriaux, l'analyse des territoires sud-africains et de leurs recompositions me semble donc riche d'enseignements à portée plus générale voire théorique.

Géographies urbaines et culturelles

Mon terrain est un terrain urbain du Sud. Finalement, pour une chercheuse ayant grandi dans le rural profond des Préalpes françaises, c'est peut-être avant tout par choix d'exotisme... C'est aussi, bien sûr, du fait de l'importance des villes, ou plutôt de l'urbain, dans le monde contemporain (Paquot, Lussault, & Body-Gendrot 2000). En particulier, elles apparaissent bien classiquement comme des lieux de rencontres, d'opportunités, de brassage, d'échanges – ce qui dans le cas sud-africain présente évidemment des enjeux spécifiques (cf. tome 3).

J'aborde l'étude de la ville du Cap dans une perspective de géographie culturelle, sociale et politique. En France, ces sous-disciplines pour ne pas parler d'écoles, ont tendance à se distinguer. Et les géographes se définissant comme géographes du culturel sont finalement assez peu nombreux. Mon inscription dans ces thématiques s'est faite d'emblée et de deux manières.

Tout d'abord, mon premier terrain malgache⁴² m'avait forcée à reconsidérer ce qu'est une ville en fonction des valeurs et des pratiques de ses habitants – éléments que l'on peut provisoirement ranger sous l'étiquette de « culture ». En effet, Tuléar était-elle une ville par la seule vertu de son chiffre de population, pas connu avec beaucoup de précisions d'ailleurs, entre 100 000 et 200 000 habitants en 1991. Ou fallait-il faire entrer en compte d'autres éléments ? Les fonctions urbaines y apparaissaient bien pâles : quelques rares commerces, le seul cinéma fermé, un port ensablé, une industrie fantôme, juste l'administration

³⁸ Giraut, F., S. Guyot, & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Enjeux de mots: les changements toponymiques sud-africains. *L'Espace géographique* 37 (2):131-150. Voir aussi Guyot, S., & C. Seethal. 2007. Identity of place, places of identities: change of place names in post-apartheid South Africa. *South African Geographical Journal* 89 (1):55-63.

³⁹ Giraut, F., M. Houssay-Holzschuch, avec la collaboration de Sylvain Guyot. 2008. Au nom des territoires! Enjeux géographiques de la toponymie. *L'Espace géographique* 37 (2):97-105 ; Houssay-Holzschuch, M. 2008. *Nomen est omen*. Lectures des changements toponymiques. *L'Espace géographique* 37 (2):153-159.

⁴⁰ Giraut, F., & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Néotoponymie : formes et enjeux de la dénomination des territoires émergents. *L'Espace politique* (2):5-12, http://www.espacepolitique.org/documents/pdf/EP5_1_Intro.pdf.

⁴¹ Houssay-Holzschuch, M. 2010. Puissance émergente, nation adolescente: l'Afrique du Sud en 2010. *Echogéo*.

⁴² La cité sans la ville, *op. cit.*

d'une capitale de province et le Zaza Club. Les paysages semblaient urbains au premier regard : immenses artères au cordeau tracées par la colonisation sur des dunes de sables, îlots géométriques bordés de bâtiments en dur (la préfecture, le cinéma fermé, le magasin). Mais au centre même des ces îlots, au cœur symbolique de la ville, on découvrait en se faufilant entre deux murs un presque classique *tanana*, village avec ses cases de roseaux, ses animaux et ses pratiques traditionnelles. Le cas m'introduisait donc d'emblée à la notion d'urbanité, en la questionnant (Lévy 2000). Je choisis alors de résoudre le dilemme en demandant aux habitants leur avis : leurs pratiques, perceptions et valeurs appartenaient-elles plutôt au monde rural ou au monde urbain ? En d'autres termes, je répondais à la question de l'urbanité par celle de la citadinité (Gervais-Lambony 2001, 2003b ; Naciri 1985).

Ensuite, c'est bien évidemment l'encadrement de Paul Claval et de Joël Bonnemaison, en DEA puis en thèse, qui m'ont fait travailler la question. Que les croyances et les idéologies forment le territoire (cf. *supra*), cela se voyait dès la descente de l'avion – et même avant – au Cap (Foucher 1988) : les paysages urbains si aisément modélisables de la ville d'apartheid reflétaient avec la netteté de la force brutale qui s'y était déployée la hiérarchie des races pour le régime raciste. Ils incarnaient une véritable mise en scène de la distance. L'espace était le moyen privilégié (Christopher 1994) pour inscrire la différence dans la ville et dans les corps. Cette géographie, visible également à l'échelle nationale avec les bantoustans, se déclinait à chaque échelle. Les quartiers dévolus aux populations à surveiller – Noirs, *Coloureds* mais aussi pauvres Blancs, que l'ont cherchait à rendre moins pauvres et plus Blancs (Teppo 2004) - illustraient parfaitement une architecture panoptique. L'urbanisme de contrôle social⁴³ y fonctionnait à plein, entre zones tampons, miradors et versions dévoyées de la *neighbourhood unit* ou de la cité-jardin (Dagorn & Guillaume 2002). Les maisons elles-mêmes étaient construites en fonction de cette idéologie : les normes de construction (surface, adduction d'eau, type de toilettes ou de serrure) dépendaient de la race de la personne... :

« The South African standards are far from luxurious but, for the promotion of health and decency, they are being formed along correct lines.

Standards are dependent upon the person for whom they are prepared.

In South Africa, the non-European standard of space is about half that allowed in highly civilized countries." (CSIR, Cost of Urban Bantu Housing, 1954, cité dans Judin, Vladislavic, & Nederlands Architectuurinstituut 1998, 205-206)

J'analysais donc en ces termes la ville d'apartheid, sa genèse, ses formes et son espace vécu. Depuis 2000, cette recherche s'est progressivement infléchie, sous l'influence des travaux menés par l'équipe Géophile que j'avais rejointe ; j'ai alors commencé à explorer deux champs. En premier lieu, je me suis intéressée grâce à l'équipe et puis à d'autres chercheurs de l'UMR 56000 que nous avons rejoint, à la circulation des modèles et formes urbaines, que ce soit historiquement pour le cas des grands ensembles⁴⁴ puis de manière plus

⁴³ Ville blanche, vies noires, *op. cit.*

⁴⁴ Houssay-Holzschuch, M. 2004. Paradoxes et perversions : le township sud-africain. In *Le Monde des grands ensembles*, eds. A. Fourcaut & F. Dufaux, 242-253. Paris: Créaphys.

contemporaine avec l'urbanisme des communautés fermées et des *malls*⁴⁵. Les compétences des membres de Géophile permettent de confronter le modèle original, souvent mis au point en Europe occidentale, et la version socialiste du même modèle en Europe centrale et orientale. Le cas sud-africain ajoutait un décentrement supplémentaire, soulignant plus encore l'ampleur de la circulation des formes mais aussi leur adaptation aux contextes idéologiques (le socialisme en Europe de l'Est, la ségrégation et l'apartheid ici) comme la variété des usages et des significations données localement à ces formes. Le second champ auquel je me suis intéressée à et avec Géophile est celui de l'étude du changement social compacté (cf. tome 3, chapitre 2) et des formes fossilisées héritées des régimes précédents⁴⁶. La transition post-socialiste et la transition post-apartheid présentent en effet de nombreux points communs⁴⁷ et la comparaison à trois termes dans une optique de géographie sociale est riche d'enseignements⁴⁸. Enfin, mon approche actuelle s'intéresse principalement à ce devient la ville sud-africaine aujourd'hui, ne mobilisant les approches historiques que pour comprendre les héritages qui contraignent aujourd'hui les dynamiques urbaines⁴⁹.

L'approche de géographie culturelle que j'ai développée dans ma thèse et aussitôt après reprenait les axes définis par mes maîtres, Claval et Bonnemaïson, notamment en ce qui concerne la définition de la « culture » - ce mot indéfinissable (Mitchell 2000). Je n'ai donc d'emblée pas suivi l'option « basse » de la géographie culturelle, défendue entre autres par Boris Grésillon (2003). Il propose de restreindre la géographie culturelle à l'étude géographique des *faits culturels*. En pratique, cette approche conduit souvent à des définitions restreintes, voire élitistes de la culture, qui ne peuvent convenir au cas sud-africain. Je m'appuyais donc au départ sur la définition suivante, « haute », voire un tantinet impérialiste :

« La culture est la somme des comportements, des savoir-faire, des techniques, des connaissances et des valeurs accumulés par les individus durant leur vie et, à une autre échelle, par l'ensemble des groupes dont ils font partie. La culture est un héritage transmis d'une génération à la suivante. Elle a ses racines dans un passé lointain et qui plonge dans le territoire où ses morts sont ensevelis et où ses dieux se sont manifestés. Ce n'est pourtant pas un ensemble clos et figé de techniques et de

⁴⁵ A mall for all?, *op. cit.* ; Houssay-Holzschuch, M. & C. Vacchiani-Marcuzzo. 2009. Un morceau de territoire en quête de référence : le centre commercial dans les aires métropolitaines en Afrique du Sud. In *Les territoires à l'épreuve des normes : référents et innovations*, eds. S. Boujrouf, B. Antheaume, F. Giraut & P.-A. Landel, 129-146. Marrakech/Le Pradel: LERMA/CERMOSEM.

⁴⁶ Houssay-Holzschuch, M. 2002. Ségrégation, déségrégation, reségrégation dans les villes sud-africaines : le cas de Cape Town. *Historiens et Géographes* 379:31-38 ; Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2009. Crossovers: publicizing the post-apartheid city? In *3rd European Conference of African Studies*, ed. Panel 56: Fragmented and Fluid Urbanities organisé par C. HENTSCHEL. Leipzig, juin.

⁴⁷ Houssay-Holzschuch, M. 2009. Changement sociétal et transition politique en Afrique du Sud. In *Penser les espaces intermédiaires en Europe*, Lyon, 15-16 octobre.

⁴⁸ Vivre ensemble, *op. cit.*

⁴⁹ Belaidi, N., M. Berger, M. Houssay-Holzschuch & O. Ninot. (à paraître). Cape Town, périphéries post-apartheid. In *PERISUDS - numéro spécial de Grafigéo*, ed. J.-L. Chaléard. Paris ; Gugulethu, the becoming of a post-apartheid township?, *op. cit.*

comportements. Les contacts entre peuples de différentes cultures sont parfois conflictuels, mais ils constituent une source d'enrichissement mutuel. La culture se transforme aussi sous l'effet des initiatives ou des innovations qui fleurissent en son sein. » (Claval 1995, 46)

Dès lors, peu de choses sont exclues de ce champ de la géographie culturelle.

Je ne me reconnaissais cependant pas dans la géographie culturelle telle qu'elle était parfois pratiquée en France, compte tenu à la fois de mes problématiques de recherche et du contexte empirique dans lequel je les explore : outre une méfiance personnelle très ancrée pour les étiquettes, disciplinaires ou non, il me semblait que le cas sud-africain montrait la pertinence de la géographie culturelle dans le très contemporain, l'urbain et le politique, des domaines qui n'étaient pas toujours traités. Faisais-je alors de la « géographie sociale », représentative en cela d'un rapprochement des deux domaines effectué par leurs plus jeunes représentants comme l'analyse de Christine Chivallon⁵⁰ me l'apprit ultérieurement (2003) ? Finalement, une invitation à une conférence⁵¹ en 2004 me donna l'occasion de mettre mes idées au clair, en me faisant lire l'ouvrage de Don Mitchell, *Cultural Geography : a critical introduction* (2000), m'introduisant ainsi à une géographie culturelle anglophone, profondément politique voire politisée de manière radicale. La définition choisie y est presque nihiliste : « there is no such thing as culture ». Dans une perspective constructiviste, l'abstraction vide recouverte par le terme de culture ne se voit attribuer de sens que dans le jeu social, lorsque (et seulement aussi longtemps qu') il est contesté et objet de débat. Mitchell reprend ainsi l'analyse de Bruno Latour (1987) : « In other words, no one lives in a "culture"... before he or she clashes with others ». Dès lors, les géographes du culturel ne devraient pas se soucier de ce qu'est la culture, mais bien analyser la façon dont l'idée de culture opère au sein de la société, quels sont les acteurs impliqués et pour quel but. Voilà qui me plaisait plus, notamment par son côté ouvertement politique et m'a permis de développer des analyses sur les identités urbaines et de commencer à aborder la question des dynamiques post-apartheid (cf. tome 2). Incidemment, une telle posture de géographie culturelle permet de concilier les deux approches du territoire que j'ai décrites plus haut :

« Culture consists in practices, but is also a 'system of signification' (...) [It] is a way people make sense of the world (...) but it is also a system of power and domination. Culture is a means of differentiating the world, but it is also global and hegemonic. Culture is open and fluid, a 'text' () always open to multiple readings and interpretations, but it is something with causative power (...) and hence must be unitary and solid. (...) Culture is a level, or sphere, or domain, or idiom; but it is also a way of life. Culture is clearly language – or 'text' or 'discourse' – but it is also the social, material construction of such things as 'race' or 'gender'. Culture

⁵⁰ Merci à Emmanuelle Bonerandi pour m'avoir fait connaître ce texte ainsi que pour nos discussions sur ce sujet et le cours commun que nous y avons consacré.

⁵¹ Houssay-Holzschuch, M. 2004. La géographie culturelle, émergence et enjeux. In *L'histoire culturelle du contemporain*. Cerisy, 23-30 août. Cette communication fut publiée par la suite : Houssay-Holzschuch, M. 2005. La géographie culturelle, émergence et enjeux. In *L'Histoire culturelle du contemporain*, eds. L. Martin and S. Venayre, 237-247. Paris: Nouveau Monde Éditions et Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle.

(...) is politics, but it is also the both ordinary and the best that is thought and known. » (Mitchell 2000, 64)

Le courant de géographie culturelle anglophone est aujourd'hui celui dont je me sens le plus proche, par affinité personnelle comme par affinité scientifique entre ses thèmes de prédilection et ceux que je souhaite traiter, notamment parce qu'ils me semblent pertinents pour comprendre l'Afrique du Sud contemporaine et ses villes. Cela a évidemment aussi des conséquences sur les concepts que j'utilise, les auteurs qui m'influencent – qui écrivent majoritairement en anglais –, le ton et la dimension critique que j'essaie de développer. Ainsi, j'ai commencé à m'intéresser aux mémoires urbaines⁵², à leur instrumentalisation et à leurs recompositions actuelles⁵³, comme aux interventions artistiques dans l'espace urbain⁵⁴. Ces interrogations mêlent de fait analyse des discours, des pratiques et des lieux et, dans le contexte post-apartheid, m'ont amenée à réfléchir de manière plus systématique sur le vivre-ensemble.

Visible, invisible : les espaces du vivre-ensemble

L'inertie relative de l'espace juxtaposée aux rapides bouleversements politiques et sociaux m'a conduite depuis 2003 à assortir mes analyses de géographie urbaine d'autres réflexions sur les changements en cours dans les villes sud-africaines post-apartheid. Partant de ce constat empirique, assorti de la conviction à la fois théorique et politique que les individus, même défavorisés et pris dans des relations de pouvoir très dissymétriques, ont une action sur la ville⁵⁵, j'ai commencé à pister les lieux du changement, ceux où se brouillent les frontières qui ont longtemps divisé espace et société selon la race, la classe et le genre (cf. tome 3). Une analyse géographique de la ville postapartheid reste pertinente pour comprendre le changement social comprimé que connaît l'Afrique du Sud, à condition qu'elle change sa focale de l'analyse du *prisme des territoires* à celle du *prisme des côtoiements* – pour emprunter la formule de Bordreuil (2000). En d'autres termes, les lieux de résidence ne sont pas, ne peuvent pas être, les premiers lieux de changement et de déségrégation⁵⁶. Les

⁵² Houssay-Holzschuch, M. 1998. Espace métis, espace détruit, espace exemplaire : District Six, Cape Town. *Géographie et Cultures* (25):55-74 ; Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 2001. L'Amérique, entre rêve et dignité. Essai sur la réécriture d'une mémoire urbaine en Afrique du Sud. *Espaces et Sociétés* (107): 65-81.

⁵³ Houssay-Holzschuch, M. 2009. *Ghosts in the City*: Savoirs mémoriels dans le Cape Town post-apartheid. In *La Fabrique des savoirs en Afrique subsaharienne*. Paris, 13-15 mai 2009 ; 2009. "Living together in post-apartheid Cape Town? Nation-building in the times of globalization". In *American Association of Geographers' Conference 2009*, ed. Paper session "Educating the cosmopolitan citizen Negotiating memory and conflict in making democratic citizens" organized by Lynn STAEHELI & Daniel HAMMETT. Las Vegas.

⁵⁴ La rue comme palette, *op. cit.*

⁵⁵ Conviction empiriquement étayée dans Guillaume, P., & M. Houssay-Holzschuch. 2002. Territorial Strategies of South African Informal Dwellers. *Urban Forum* 13 (2):86-101 et Dupont, V., & M. Houssay-Holzschuch. 2005. Fragmentation and access to the city: Cape Town and Delhi in a comparative perspective. In *Reconfiguring Identities and Building Territories in and South Africa*, eds. P. Gervais-Lambony, F. Landy & S. Oldfield, 277-314. Delhi: Manohar.

⁵⁶ Fragmentation and access to the city, *op. cit.* ; Ségrégation, déségrégation, reségrégation dans les villes sud-africaines : le cas de Cape Town, *op. cit.* ; Houssay-Holzschuch, M. 2002. Ségrégation,

inégalités économiques croissantes et le règne du marché ne permettent pas au changement de balayer des structures spatiales en place depuis des décennies, voire des siècles. Les études « macro » des villes sud-africaines insistent en conséquence sur l'absence de réel changement et se désespèrent de la pauvreté croissante, que l'épidémie de VIH/SIDA ne fait qu'aggraver (Bond 2000 ; Fassin 2004).

Il ne s'agit pas de nier ou d'oblitérer cette réalité souvent tragique à l'analyse de laquelle je me suis consacrée dans la première moitié des années 2000⁵⁷, mais d'offrir un nécessaire contrepoint à cette vision du changement social dans les villes sud-africaines. Les Sud-Africains, malgré la pauvreté et l'oppression dont ils sont si souvent victimes, ont montré plus souvent qu'à leur tour qu'ils sont capables de relever collectivement de tels défis. Je suis donc convaincue qu'il faut aussi analyser des processus sociaux plus fluides ainsi que les lieux dans lesquels des individus de toutes origines se croisent, se rencontrent et interagissent, même de façon passagère. Des lieux dans lesquelles de nouvelles identités sont construites, négociant avec les anciennes frontières, les enjambant, voire les remettant en question.

Des frontières de toutes sortes se brouillent, dont l'étude nécessite un changement d'échelle d'analyse. Par exemple, la « race », définie par la loi sous l'apartheid, a heureusement perdu son caractère central. La signification identitaire des caractères phénotypiques est désormais modulée par des convictions politiques ou des comportements sociaux – voire de consommation. L'argot contemporain rend compte de ces évolutions en définissant les nouveaux types sociaux des « noix de coco » (noirs à l'extérieur – de peau ; blancs à l'intérieur – de valeurs), « Bounty » et « litchis ». Les frontières spatiales entre les quartiers qu'étaient les zones tampons se sont couvertes de logements sociaux. De tels exemples ambivalents sont légion : les frontières persistent, mais sont utilisées et interprétées de manière nouvelle à travers des pratiques quotidiennes (cf. tome 3).

Cartographier le changement dans les villes sud-africaines ne se limite pas à examiner les frontières sociales pour savoir si, et comment, elles se brouillent, mais aussi à identifier les espaces concrets où les citoyens se rencontrent, à tout le moins se côtoient. En d'autres termes, métaphoriques : une fois les frontières franchies, où est-on ? Cette coprésence est-elle simplement un événement aléatoire, incarne-t-elle une diversité significative, voire permet-elle l'interaction même fugitive en créant ce qu'Anderson (2004) a appelé un *cosmopolitan canopy* ?

Les espaces publics sont bien évidemment le premier lieu pour entamer

déségrégation, reségrégation ? Perspectives de recherche In *Rencontres scientifiques franco sud-africaines de l'innovation territoriale*. Avignon, Le Pradel, Grenoble, 22-28 janvier.

⁵⁷ Je l'ai évoquée dans Houssay-Holzschuch, M. 2002. La violence sud-africaine. Essai d'interprétation. *Études* 397 (7-8):43-52 et, de manière plus théorique, à travers la notion d'antimonde dans Houssay-Holzschuch, M. 2006. Antimonde. *Géographies sociales de l'invisible*, numéro spécial. *Géographie et Cultures* (57).

une telle enquête⁵⁸. Pendant longtemps, ils ont été strictement ségrégués : sous l'apartheid, la ségrégation raciale était légalement imposée et brutalement pratiquée sur les plages, par exemple. La coprésence de corps noirs et de corps blancs entre mer et soleil était interdite, de peur qu'une telle promiscuité n'entraîne des relations sexuelles interraciales (sea, sex and sun...). À l'époque de la transition, la violence criminelle et le sentiment paranoïde d'insécurité ont remplacé la discrimination légale mais les espaces publics sont restés ségrégués, voire ont été abandonnés. Cependant, le déclin et la privatisation des espaces publics traditionnels ne doivent pas être hâtivement interprétés comme une mort de l'espace public dans la mesure où de nouvelles formes socio-spatiales sont inventées. Les espaces privés de la consommation, comme les cafés branchés, les restaurants et les malls ont été transformés. Identifier au sein d'une ville très fortement ségréguée ces nouveaux espaces publics – publics socialement dans la mesure où ils accueillent un public divers (Joseph 1984) – ou publicisés est l'un de mes buts. Une telle approche n'est cependant pas naïve : dans une première étude d'un espace de mixité raciale⁵⁹, nous avons montré qu'une telle mixité génère de l'ambivalence et que les normes blanches (*norms of whiteness*) restent dominantes.

Plus récemment, j'ai commencé à analyser plus systématiquement une autre catégorie d'espaces parmi ces lieux du vivre ensemble, ceux de la construction nationale. Ils ont bien évidemment varié dans l'histoire⁶⁰, y compris la plus récente, au sein de la période post-apartheid. La transition politique est en effet aujourd'hui terminée⁶¹ et la vie de la nation sud-africaine se normalise. Cela inclut l'écriture d'une histoire commune à toutes les races et groupes sociaux⁶². La mémoire et les politiques mémorielles sont donc un problème crucial et des espaces spécifiques (Robben Island, District Six) sont classiquement instrumentalisés pour mettre en place une identité proprement sud-africaine⁶³. Identifier les lieux de mémoire de l'Afrique du Sud actuelle et leur fonctionnement permet de mieux comprendre la fondation culturelle de cette nouvelle démocratie, qui s'appuie lourdement sur une rhétorique religieuse et invente un véritable « sacré républicain » (Chidester, Dexter, & James 2004 ; Tutu 2004 ; Nora 1984 ; Agulhon 1988 ; Johnson 1995 ; Salazar 2002).

Ces analyses vont avec un double choix méthodologique : celui de l'analyse des discours, que j'ai privilégiée pendant un premier temps ; celui de l'analyse de pratiques sociales et spatiales individuelles, dans une perspective *bottom-up*, dans

⁵⁸ Les espaces publics dans les pays intermédiaires, *op. cit.* et Houssay-Holzschuch, M. & J. Vivet. 2009. Blurring the line: Privatisation and publicisation at the Victoria & Alfred Waterfront, Cape Town. In *Sécurisation des quartiers et gouvernance locale : Enjeux et défis pour les villes africaines (Afrique du Sud, Kenya, Mozambique, Namibie, Nigeria)*, eds. C. Bénéit-Gbaffou, S. Fabiyi & E. Peyroux, 269-288. Johannesburg / Paris: IFAS / Karthala.

⁵⁹ A mall for all?, *op. cit.*

⁶⁰ *Mythologies territoriales en Afrique du Sud*, *op. cit.*

⁶¹ La rhétorique de la réconciliation, *op. cit.* et Houssay-Holzschuch, M. 2008. Viva Madiba, Viva ! *Echogéo* (5).

⁶² Houssay-Holzschuch, M. 1999. Penser le passé, parler du passé : l'identité afrikaner chez Mark Behr et Antjie Krog. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims* 25 (99-100):157-168.

⁶³ Espace métis, espace détruit, espace exemplaire ; L'Amérique, entre rêve et dignité ; *Ghosts in the City*, *op. cit.*

laquelle je suis désormais engagée. Elles tendent vers une interprétation soulignant la signification politique de phénomènes comme le tourisme⁶⁴ ou l'art⁶⁵, et plus généralement, du fluide et du banal urbain.

*« Je sais qu'on dit « se disperser »,
comme si des morceaux de soi étaient projetés ici et là. »
(Ito Naga, Je Sais, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2006, p. 56).*

⁶⁴ Living together in post-apartheid Cape Town?, *op. cit.*

⁶⁵ La rue comme palette, *op. cit.*

Directions et responsabilités



Figure 8 : Directions, « Seen on campus »

Source : Jorge Cham, « Piled Higher and Deeper », 18 février 2009, <http://www.phdcomics.com/comics/archive.php?comid=1136>, accédé le 23 février 2009.

Depuis ma soutenance de thèse et surtout mon recrutement comme maître de conférences à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines (devenue ENS de Lyon au premier janvier 2010), j'ai fait l'apprentissage de responsabilités administratives (liées à la gestion de l'enseignement comme de la recherche, dans mon établissement ou au niveau national), éditoriales et pédagogiques.

La section de géographie de l'ENS LSH est en effet de taille restreinte : elle comptait à mon arrivée 7 enseignants-chercheurs permanents, 8 aujourd'hui. Les charges administratives sont donc réparties sur un petit nombre et chacun en prend sa part. Elles sont plus légères que dans un gros département universitaire – encore que certaines charges restent les mêmes quelque soit le nombre d'étudiants concernés.

Peu de temps après mon arrivée, j'ai tout d'abord été chargée conjointement des relations avec la bibliothèque et de l'épreuve de géographie tronc commun à l'écrit du concours d'entrée à l'ENS LSH. La première de ces charges, responsable pédagogique pour la bibliothèque en géographie (2000-2007), m'a permis de mieux connaître le fonctionnement du volet documentaire indispensable à l'enseignement comme à la recherche, que je connaissais très mal. J'ai pu donc, avec Danielle Roger alors conservatrice de la bibliothèque de l'ENS LSH et en suivant l'impulsion donnée par Emmanuelle Bonerandi, mettre en place une politique d'achat pour la géographie : suivi des parutions et requêtes pour commande, sélection des collections en achat systématique et des

abonnements de périodiques, évaluation du fonds et des manques résultant de la délocalisation, tri des atlas anciens, politique d'achat. La géographie en est du coup devenu première discipline acheteuse pendant plusieurs années. De plus, grâce au personnel de la bibliothèque et en particulier aux visites co-organisées avec Françoise Sigaud, nous avons cherché à rendre cette bibliothèque plus accessible, connue et utilisée par les étudiants. En outre, j'ai pu dépasser une vision proprement disciplinaire en siégeant comme membre de la Commission de bibliothèque de l'ENS LSH (2001-2006) et du Conseil de Coopération documentaire (2001-2006), instance réunissant les universités de Lyon II et Lyon III ainsi que l'ENS LSH pour la gestion de la bibliothèque de recherche commune aux trois institutions : une première expérience des relations inter-établissements au sein de ce qui allait devenir l'Université de Lyon.

Pour la période 2002-2007, j'ai succédé à Frédéric Dufaux dans la seconde charge administrative. Être « responsable » puis « coordinatrice » puis « correspondante » (la terminologie a changé, mais pas les missions) d'épreuve implique de constituer le jury de géographie d'écrit (environ trente personnes), de préparer trois sujets, trois questions possibles pour le programme de l'année suivante, coordonner la correction à laquelle il faut évidemment participer (250 dissertations de 5 h à corriger par personne au moment où j'ai commencé, environ 200 aujourd'hui du fait de l'élargissement du jury pour rendre les délais plus supportables), l'harmonisation des notes sur trois jurys et quelques 2500 copies, la rédaction du rapport et la réunion annuelle avec les enseignants de classes préparatoires. Outre la participation au jury de l'écrit (2000-2007), j'ai siégé dans le tandem du jury d'oral de géographie (option) de la filière Sciences économiques et sociales (2001, 2003-2005, 2007).

J'ai siégé comme membre de la commission de spécialistes de sciences humaines de l'ENS LSH (suppléante, 2001-2004 ; titulaire, 2005-2007) : cette commission regroupait historiens, économistes, sociologues, politistes et géographes, le jeu des titulaires et des suppléants permettant qu'une discipline recrutant pour un poste soit largement représentée. J'ai également siégé comme suppléante à la commission de spécialiste de l'Université Lyon II pour les sections CNU 23 et 24 (2004-2006). J'ai été vice-présidente du comité de sélection d'une chaire d'excellence CNRS/ENS de Lyon. Enfin, sur la période 2008-2010, mes charges administratives liées à l'enseignement à l'ENS de Lyon se sont alourdies puisque j'ai été responsable de la section de géographie (hors master) et membre *ex officio* du Conseil des études et de la Vie étudiante. Ce poste m'a amenée également à siéger comme vice-présidente du comité de sélection chargé de recruter un collègue sur une Chaire d'excellence CNRS/ENSL.

Ces charges administratives s'accompagnent d'un nombre croissant de directions d'étudiants. J'ai aujourd'hui dirigé ou co-dirigé 16 mémoires sur des thématiques comme les espaces publics, les communautés fermées, la ségrégation et déségrégation scolaire, la géographie culturelle, la géographie du religieux, l'Afrique du Sud, l'Afrique ou les villes du Sud. J'ai participé à 17 jurys de soutenance (maîtrise, Masters 1 et 2)⁶⁶. Je n'ai pas encore co-dirigé de thèse : le

⁶⁶ Voir la liste des sujets dans le CV joint (« Encadrement d'étudiants », p. 81)

faible nombre total de géographes à l'ENSL⁶⁷ et le système des allocations couplées leur permettant de financer leur recherche à l'université font qu'il y a peu de doctorants en géographie, et encore moins sur mes thématiques ou espaces privilégiés. J'ai néanmoins eu l'honneur de siéger à deux jurys de thèse, l'une portant sur les espaces publics, l'autre sur l'Afrique du Sud⁶⁸.

Mes responsabilités éditoriales collectives se passent sur trois fronts : celui de la géographie culturelle francophone d'un côté, puisque j'ai siégé pendant dix ans (1999-2009) au comité de rédaction de la revue *Géographie et Cultures* – je suis aujourd'hui membre du comité scientifique. Celui de la recherche sud-africaniste de langue anglaise de l'autre, comme *Associate Book Review Editor* de H-SAfrica⁶⁹ (depuis 2001), mailing-list « modérée » de H-Net, Michigan State University (USA). Enfin, les passerelles entre géographie francophone et géographie anglophone me semblent importantes à développer. J'y contribue à H-SAfrica, puisque j'y suis chargée en particulier des ouvrages en français et du domaine de la géographie, mais surtout dans le comité de rédaction de *justice spatiale* / *spatial justice* (<http://jssj.org/>), depuis septembre 2009 et comme co-éditrice et editrice francophone d'*ACME : An International E-Journal for Critical Geographies* (<http://www.acme-journal.org/>), depuis mai 2009.

En ce qui concerne l'organisation de la recherche en train de se faire, ma contribution se situe à plusieurs niveaux.

Le premier, informel, n'est pas le moins efficace : j'ai ainsi mis en place depuis 2003 un petit groupe de recherche sud-africaniste en Rhône-Alpes, dont les membres permanents sont Frédéric Giraut et Sylvain Guyot.

Dans le cadre du programme « Métropolisation, espaces marginalisés et gouvernance territoriale », axe 2 du Contrat de Plan Etat-Région - Sciences Sociales et Humaines - Groupe Géographie, « Recompositions spatiales, identités et cohésion en Europe », dirigé par Martin VANIER (Université de Grenoble I), Franck SCHERRER (IUL), Lydia COUDROY de LILLE (Université Lyon II) et Emmanuelle BONERANDI (ENS LSH), j'ai co-organisé plusieurs journées d'études entre 2004 et 2006 :

- avec Franck SCHERRER (IUL-Lyon 2), « Gouvernance », 10 juin 2004. Sylvia Kaczmarek (U. de Lodz, Pologne), Alain Dubresson (Paris X-Nanterre) et Gilles Novarina (UG) y étaient invités.
- avec Emmanuelle BONERANDI (ENS LSH), « Espaces publics, acteurs et politiques culturelles », 21 janvier 2005. Philippe Chaudoir (IUL), Christine Detrez (sociologue, ENS LSH), Boris Grésillon (U. Provence)

⁶⁷ Les promotions varient entre 4 (promotion 1998) une douzaine (promotion 2006 et 2007), et comptent le plus souvent 8 à 10 géographes, auxquels s'ajoutent désormais les étudiants auditeurs.

⁶⁸ Bruno SABATIER, *La publicisation des espaces de consommation privés. Les complexes commerciaux récréatifs en France et au Mexique*, Thèse de géographie sous la direction de Marie Christine Jaillat et de Jérôme Monnet, Université de Toulouse II Le Mirail, 13 juin 2006. Nicolas PÉJOUT, *Contrôle et contestation. Sociologie des politiques et modes d'appropriation des technologies de l'information et de la communication en Afrique du Sud post-apartheid*, Thèse de socio-économie du développement sous la direction de Jean Copans, École des hautes études en sciences sociales, 25 juin 2007.

⁶⁹ <http://www.h-net.org/~safrica/>.

Grégory Monteil (doctorant, ENS LSH), Jean-Yves Toussaint et Monique Zimmermann (INSA Lyon) y ont contribué.

- avec Frédéric GIRAUT (Grenoble I), « Recompositions territoriales et nouvelles frontières administratives : 2^e séance, éclairages extra-européens », 20 mai 2005. Kevin Cox (Ohio State U., USA) et Éran Razin (The Hebrew University of Jerusalem, Israel) étaient invités

J'ai participé au comité d'organisation de deux colloques internationaux traitant d'histoire et d'épistémologie de la géographie. Le premier, dont l'initiative a été lancée par Isabelle Lefort et Philippe Pelletier (Lyon 2), portait sur *Élisée Reclus et nos géographies, Textes et prétextes* et s'est tenu à Lyon du 7 au 9 septembre 2005. Le second, dont Anne Volvey, Yann Calbérac et moi avons lancé l'idée, traitait du terrain en géographie : *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*⁷⁰ (Arras, 18-20 juin 2008). Ses actes sont en cours de publication.

J'ai participé à des programmes de recherche, y prenant progressivement plus de responsabilité. J'ai été en particulier membre du comité de coordination (2003-2005) du programme « Privatisation of security in sub-Saharan African cities (Johannesburg, Cape Town, Durban, Lagos, Kano, Ibadan, Nairobi, Maputo, Windhoek): urban dynamics and new forms of governance », dirigé par Philippe Guillaume puis Elisabeth Peyroux (programme de l'Institut Français d'Afrique du Sud, en collaboration avec l'IFRA-Ibadan et l'IFRA-Nairobi). Je dirige aujourd'hui le chantier Cape Town et suis co-responsable, avec Martine Berger et Émile Le bris, de l'axe « Les divisions sociales en périphérie » du programme « Périphéries urbaines au Sud (PERISUDS) », dirigé par Jean-Louis Chaléard (UMR 8586 PRODIG), ANR n°Suds-07-046 (2007-2010). Je dirige également l'axe « demande sociale » de l'ANR « Dynamiques et médiations des savoirs géographiques (MEDIAGEO) », dirigé par Isabelle Lefort (UMR 5600 EVS), Programme Blanc SHS (2009-2012). J'ai enfin dirigé le projet « Les espaces publics dans les pays intermédiaires », ACI Jeunes Chercheurs n°JC2069 (2003-2007) et entame la réalisation du programme « Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid », financé Institut Universitaire de France pour 2009-2014.

Enfin, j'ai siégé dans des conseils nationaux : comme membre nommé du Conseil scientifique des instituts de recherche du pôle Afrique (Institut français d'Afrique du Sud, Institut français de recherche en Afrique — Ibadan et Nairobi, Centre français d'études éthiopiennes) au Ministère des Affaires étrangères (2004-2008, 2009-aujourd'hui). Et comme membre élue (SNESUP) au Comité national de la recherche scientifique, section 39, lors de la mandature 2004-2008.

*« prix et palmarès
chacun doit avoir le sien
comme quoi le coup*

⁷⁰ <http://terrain.ens-lsh.fr/>. Les actes du colloque sont disponibles en ligne sur le site HAL-SHS, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/TERRAIN/fr/>.

*de la verroterie marche
encore
je préfère
mouvoir toute pierre
à la recherche de
la profération oblique »*
JaKo, 2008, Détours, www.jakothèque.net.

Braconnages et décalages



Figure 9 : L'Afrique des colères

Source : Sebastião Salgado, affiche de l'exposition « L'Afrique des colères » (Angola 1975), Ferney, 1977.

Au final, j'identifie en me penchant sur mon itinéraire scientifique jusqu'ici une sérieuse (?) tendance au braconnage, en fonction des opportunités qui se présentent. Et une série de décalages, qui, bien que pas toujours confortables, me permettent de progresser. Ces décalages et décentrement – encore une fois instruments d'optique pour reprendre la formule d'Appadurai citée plus haut - soulignent la nécessité de situer les savoirs géographiques, de les spatialiser en cartographiant une géographie du savoir, voire de provincialiser dans un projet postcolonial le savoir occidental, ou plutôt les savoirs occidentaux⁷¹.

⁷¹ Houssay-Holzschuch, M. & O. Milhaud. 2008. Provincialism: Does French geography matter? In *RGS-IBG Annual Conference, Geographies of in/difference: whose geographies matter?* (PYGYWG (2) session, organised by Kye ASKINS and Jo NORCUP, London, August 27-29. London.

Hors du pré carré colonial : niche écologique et braconnage

Le premier de ces décalages est que travailler sur l'Afrique du Sud, pays étranger, du Sud et anglophone – pour aller vite – me pose d'emblée dans une position relativement marginale par rapport au *mainstream* de la géographie française. Une simple analyse des sujets de thèse sur les dernières décennies le prouve : la majorité des recherches porte sur l'espace français. Les travaux sur l'étranger se focalisent essentiellement sur l'Europe et sur l'Afrique francophone. Les travaux africanistes français⁷², historiquement, se sont d'abord intéressés à la géographie rurale des pays francophones, puis à la géographie urbaine des pays francophones. Ce n'est que dans les années 1980 que les chercheurs ont commencé à explorer l'Afrique anglophone – principalement l'Afrique orientale dont le Kenya, ainsi que le Zimbabwe –, s'appuyant notamment sur le réseau des centres de recherche français à l'étranger du Ministère des affaires étrangères. L'Afrique du Sud, alors sous le coup de sanctions internationales du fait de l'apartheid, ne s'est ouverte qu'au début des années 1990⁷³. Trouver des interlocuteurs experts ès Afrique du Sud, pour mener des discussions scientifiques voire monter des projets, est donc plus difficile. Cette difficulté est celle de tous les chercheurs travaillant sur les aires culturelles hors de France : nous sommes en général isolés dans notre choix de terrain au sein de notre établissement de rattachement. En conséquence, nous bénéficions moins de la mutualisation des ressources : en période de nécessaires priorités budgétaires, il est légitime que la documentation achetée, par exemple, soit choisie parce qu'elle sert au plus grand nombre. Cela est accentué, dans mon cas, par une affectation dans un établissement de province : la plupart des équipes « aires culturelles » et leurs bibliothèques sont à Paris. Pour rompre cet isolement, j'ai donc à la fois mis en place, avec Frédéric Giraut et Sylvain Guyot, un groupe de recherche sud-africaniste alors rhône-alpin, dont la productivité scientifique est un succès⁷⁴. Je me suis également insérée par les thèmes dans mon équipe de recherche lyonnaise (cf. *supra*) : plus qu'au titre d'un sempiternelle comparaison des lieux étudiés avec l'Afrique du Sud, dont ma présence est finalement la seule justification, travailler sur des notions comme l'antimonde, le vivre-ensemble ou le public est plus fécond⁷⁵. En particulier, cela me permet de recadrer les débats scientifiques autour de « l'exception » ou du « modèle » sud-africain (cf. tome 3). Certes, l'apartheid a dessiné un espace très spécifique. Certes, la « pauvreté du plus grand nombre » pour reprendre une si juste formule de Michel Rochefort

⁷² Volvey, A., M. Houssay-Holzschuch, K. Bennafla, E. Rodary, Y. Déverin & I. Surun. 2005. *L'Afrique*. Paris: Atlande.

⁷³ On peut citer la mission exploratoire de Roland Waast pour le compte de l'ORSTOM en 1992 ou la création de l'Institut Français d'Afrique du Sud en mai 1995.

⁷⁴ Publications sur les aires protégées, puis sur la toponymie (voir tome 2) : Les aires protégées dans les recompositions territoriales africaines ; Les parcs de la guerre aux parcs de la paix ; La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud ; Au nom des territoires ! Enjeux géographiques de la toponymie ; Enjeux de mots Néotoponymie : formes et enjeux de la dénomination des territoires émergents, *op. cit.*

⁷⁵ C'est avec Emmanuelle Bonerandi que j'ai surtout publié dans ce cadre : L'éloquence des cartes ; Vivre ensemble : Le public au croisement espace/politique/société, *op. cit.* Elle a également contribué, avec Xavier Richard ("L'antimonde de la demande d'asile : figures, échelles et discours", pp. 29-48) au numéro spécial de *Géographie et Cultures* consacré à l'Antimonde" que j'ai dirigé (2006, n°57).

(2000), rend malaisée la comparaison Nord/Sud – même si cela est de moins en moins vrai (Dufaux & Gervais-Lambony 1994 ; Dureau & Dupond 2000). Certes, la violence sud-africaine n'est en rien comparable au sentiment d'insécurité que l'ont peut ressentir dans les villes françaises. Et pourtant... À quoi sert d'étudier un pays s'il est incomparable (Détienne 2000), d'avoir un modèle si ce n'est pour le confronter à d'autres réalités – on en revient à l'idée du laboratoire ? J'ai pu en conséquence apprécier l'utilité d'être insérée simultanément et sur le moyen terme au moins dans deux types de structures de recherche (institutionnalisées ou non) : l'une sur le territoire étudié, l'autre sur les thèmes. Cependant, il reste que collaborer comme j'aime à le faire avec d'autres chercheurs sud-africanistes, français ou européens, est une entreprise nécessitant une certaine logistique : cela implique forcément des missions pour les rencontrer et travailler ensemble, donc une fois de plus des financements spécifiques et des contraintes logistiques et familiales. Mais ces dispositifs de recherche complémentaires (thème/espace) correspondent bien à mes pratiques de recherche. En outre, je préfère travailler de manière collective mais dans des dispositifs souples, en petites équipes d'égaux, sur un projet déterminé et limité dans le temps.

Lorsque j'ai entamé des recherches sur l'Afrique du Sud en 1993, fort peu de chercheurs français, et encore moins de géographes, y étaient présents. Bien évidemment, les sanctions internationales avaient isolé depuis longtemps le pays de l'apartheid. Les chercheurs – souvent parisiens ou bordelais – travaillant sur ce pays devaient donc faire avec, ou plutôt sans : le terrain était difficile d'accès, d'un point de vue pratique comme d'un point de vue éthique. Cela était d'autant plus vrai que bien des chercheurs français publiant sur l'Afrique du Sud le faisaient avec des sympathies plus ou moins ouvertes pour le mouvement anti-apartheid, ce qui ne les rendait pas *persona grata* auprès du régime. De plus, les recherches françaises sur l'Afrique, en géographie comme dans d'autres disciplines, ont tendance à se concentrer sur les anciennes colonies (pour le cas de la géographie à l'époque où je commençais mes recherches, voir Knafo 1997). Relative proximité, facilité linguistique, existence de réseaux de recherches, accords de coopération et possibilité de financement contribuaient à cette situation.

La fin des sanctions a créé un véritable appel d'air, dont bien des jeunes chercheurs français ont profité : géographes et géographes des villes se sont particulièrement bien placés⁷⁶, profitant de l'ouverture créée par Philippe Gervais-Lambony, alors déjà maître de conférences à Nanterre après sa thèse comparant Lomé et Harare (Gervais-Lambony 1994). Il a mis en place le versant recherche de l'Institut Français d'Afrique du Sud (IFAS), qui constitue depuis un soutien majeur à la recherche. De mon côté, j'ai bénéficié de l'effet d'aubaine provoqué par Joël Bonnemaïson et ai pu partir sur le terrain assez vite pour pouvoir soutenir – à ma connaissance du moins – à la fois la première thèse

⁷⁶ Philippe Guillaume, Hélène Mainet-Valleix, Claire Bénit-Gbaffou, Marianne Morange, David Blanchon, Sylvain Guyot, Stéphane Vermeulin, Céline Vacchiani-Marcuzzo font ainsi partie de cette première vague.

française de sciences sociales post-apartheid et la seconde thèse de géographie sur Cape Town⁷⁷ - la première ayant été écrite par John Western (1981).

L'effet d'aubaine d'être parmi les premiers français présents sur un champ qui s'ouvrait a été redoublé par l'intérêt que soulevait l'Afrique du Sud de la révolution négociée dans la presse comme dans les revues de sciences sociales. J'ai donc bénéficié d'une relative absence de concurrence – en nombre et non en qualité ! – et d'opportunités de publications : les principales revues de géographie (*L'Espace géographique*, *Hérodote*, mais aussi *Géographie et Cultures* ou les *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*) ont ainsi fait paraître des numéros spéciaux « Afrique du Sud » dans la seconde moitié des années 1990 et j'ai souvent été conviée à y participer⁷⁸. Enfin, le petit groupe des géographes travaillant sur l'Afrique du Sud, qui s'est progressivement élargi, a su éviter les querelles intestines : des liens amicaux nous unissent et nous travaillons ensemble plutôt que de nous faire concurrence – ce qui n'avait rien d'évident et est à mettre au crédit de Philippe Gervais-Lambony et de Benoît Antheaume qui ont mis en place cette manière de fonctionner. Qu'ils en soient ici remerciés.

Travailler hors du pré carré colonial, d'autant plus que le champ est relativement neuf, offre donc de réelles opportunités. On devient rapidement une interlocutrice reconnue (faute de mieux) et une chercheuse publiante. J'ai aussi pu mener en franc-tireur des explorations hors des frontières et des thématiques privilégiées par la géographie en semblant légitime, puisque traitant du même espace : j'ai ainsi travaillé seule ou en collaboration sur les discours politiques de la réconciliation⁷⁹, sur la littérature sud-africaine⁸⁰ ou sur la violence⁸¹.

Néanmoins, cette position de niche écologique sur une aire culturelle à l'intérieur de la géographie française, n'est pas sans risque : elle pousse à publier sur des thématiques sur lesquelles on est moins compétent. Je ne sais si j'ai su éviter tous les pièges que cela comporte, mais j'ai tenté, aussi souvent que possible, de rendre moins périlleuses ces explorations en m'assurant de collaborations pertinentes. De plus, se cantonner à sa niche écologique rend plus difficile de renouveler ses analyses, d'autant que se rendre sur le terrain pour de longues périodes est malaisé. Enfin, dans le cas qui me concerne, le chercheur français se sent souvent en porte-à-faux, pour les raisons évoquées plus haut : nous pouvons difficilement jouer à jeu égal – et donc publier à jeu égal – avec les chercheurs sud-africains, qui nous dominent sur le plan local (leur terrain est à

⁷⁷ Le Territoire volé, *op. cit.*

⁷⁸ Guillaume, P., and M. Houssay-Holzschuch. 1998. Du Township à la ville... Nouveaux chemins de l'identité urbaine des Noirs sud-africains. *Géographie et Cultures* (28):47-59 ; Houssay-Holzschuch, M. 1999. Penser le passé, parler du passé : l'identité afrikaner chez Mark Behr et Antjie Krog. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims* 25 (99-100):157-168 ; Houssay-Holzschuch, M. 1999. Les Métis dans la nouvelle Afrique du Sud : étude de deux problèmes identitaires. *L'Espace géographique* (2):135-147.

⁷⁹ Aji, H., and M. Houssay-Holzschuch. 1997. La rhétorique de la réconciliation : presse et langage en Afrique du Sud. *Esprit* (5):90-107.

⁸⁰ Penser le passé, parler du passé, *op. cit.*

⁸¹ Houssay-Holzschuch, M. 2002. La violence sud-africaine. Essai d'interprétation. *Études* 397 (7-8):43-52.

portée) comme global (de par leur insertion et leurs réseaux). La tentation de rester confortablement au sein de son sous-système disciplinaire (la géographie française et francophone) pour rentabiliser sa niche est parfois grande mais conduit bien évidemment à des impasses scientifiques.

Se tourner vers une plus grande théorisation est une issue possible. D'un côté, une telle orientation scientifique résout les difficultés d'accès au terrain distant, même si elle constitue souvent un pis-aller par rapport à une norme de terrain empruntée à l'ethnographie telle qu'on la rêve. De l'autre, elle permet de progresser sur le plan de la réflexion thématique. C'est sans doute ce que j'ai cherché à faire en travaillant sur les espaces publics⁸², en m'efforçant de garder fort ancrage empirique,.

L'Autre de la géographie française : quel langage, quelle théorie ?

Le décalage existant dans mon choix de terrain recouvre un décalage plus profond : travaillant sur l'Afrique du Sud, je suis plongée dans une autre langue, une autre littérature scientifique, une autre tradition disciplinaire – voire une autre discipline, les frontières disciplinaires étant bien souvent des constructions nationales. Je n'ai pas fini de mesurer l'ampleur de ce décalage, de ce *gap* et de ses conséquences sur mes pratiques et mes choix scientifiques. Comme je le narrai plus haut (cf. chapitre « Itinéraires »), je l'ai identifié dès mes premiers jours de terrain en Afrique du Sud, en 1994, lorsqu'on m'a demandé de me définir comme marxiste, ou féministe, ou poststructuraliste. Au-delà de la rigidité et imperméabilité de ces casiers théoriques, qui témoignait plus de la lecture que les Sud-Africains au sortir de leur isolement faisaient des discussions de langue anglaise que des subtilités du débat réel, de telles catégories me confrontaient à des différences d'approches parfois radicales. Ma première réaction, classique, a été celle d'un rejet : non, je ne rentrais pas et ne souhaitais pas rentrer dans ces cases. Oui, j'avais lu Foucault, Barthes et Lefebvre, et en version originale, s'il vous plaît, pas en *digest* du style *Foucault for dummies* ou *Derrida for beginners* ! Bref, une lecture méfiante de la *French theory* telle qu'elle a été constituée outre-Manche et outre-Atlantique (Cusset 2003). J'ai donc retrouvé le fonctionnement « en parallèle » des géographies françaises et anglophones, tel que Chivallon *et al.* (Chivallon, Ragouet, & Samers 1999) le décrivent : elles semblaient ainsi tendre vers des situations d'incommunicabilité, que ce soit par ignorance l'une de l'autre, par difficultés à traduire les concepts et leur histoire ou par leur rapport au moment postmoderne.

Pourtant, les auteurs que je lisais persistaient à utiliser ces références et cadres théoriques – de façon souvent pertinente par rapport à la thématique étudiée. En France, la mode était alors plutôt au rejet, parfois méprisant, de ces approches qui n'ont été discutées (non adoptées pour autant) que plus tard par les géographes français tout d'abord autour de Paul Claval dans *Géographie et Cultures* et ailleurs (Varii Auctores 1999 ; Staszak *et al.* 2001), puis dans *l'Espace*

⁸² Houssay-Holzschuch, M. 2007. Les Espaces publics dans les pays intermédiaires. Paris: Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, rapport d'ACI.

géographique (Varii Auctores 2004). Les reproches qu'adressaient les Français à de telles approches me semblaient souvent infondés : ils les méconnaissaient ou les rejetaient en faisant acte d'autorité culturelle et linguistique au nom d'une lecture normative des auteurs de la *French theory*, comme s'il n'y avait pas plusieurs lectures et utilisations possibles d'un texte. Pis, on les rejetait parfois sans même les discuter, en les taxant d'un « approches à l'anglo-saxonne » forcément péjoratif, alliant perfide Albion et impérialisme américain, que de mon terrain sud-africain je trouvais fort réducteur, sinon ethnocentrique. Après tout, ces approches, je les évoquais avec des géographes sud-africains d'origine indienne. Anglophones, ils le sont ; anglo-saxons, certainement pas / *God forbid* ! Chercheurs afrikaners ou chercheurs européens (allemands et finlandais) les pratiquaient également.

Réciproquement, il était alors difficile de faire passer en anglais et dans les cadres conceptuel de la géographie anglophone les concepts sur lesquels je travaillais, comme ceux de territoire ou d'espace vécu (Debarbieux 2000). Les auteurs francophones qui les avaient travaillés étaient complètement inconnus, à l'exception de mon directeur de thèse, Paul Claval, qui m'a montré par l'exemple la fécondité des passages entre disciplines, langues et traditions géographiques nationales (Claval 1996).

Ces discordances pointent une autre expérience de mondes parallèles, ceux-là scientifiques, avec leurs langues, leurs notions et concepts, leurs auteurs. L'empan disciplinaire lui-même change, comme la définition de la discipline ou l'intensité avec laquelle on défend ses frontières : le lapidaire « Ce n'est pas de la géographie ! » que Denise Pumain rappelle dans sa contribution au volume d'hommages à Bonnemaïson (Guillaud, Seysset, & Walter 1998), a découragé plus d'un géographe des générations me précédant. Plus inquiétant peut-être, je le retrouve chez les étudiants : « c'est cela que je veux faire, mais est-ce que c'est de la géographie ?? ». C'est un souci que n'ont pas, à ma connaissance, les géographes de langue anglaise. Le savoir a donc une géographie, culturelle et politique, qui le structure en profondeur. Il est évidemment situé et cette situation est mise à mal par les circulations, d'idées et de personnes (Krichewsky et al. 2007)

Vu d'Afrique du Sud, le tableau qui apparaît peut être profondément perturbant pour un géographe français : le débat scientifique planétaire se fait surtout en anglais – un état de fait ou une perspective accentuée par l'appartenance de l'Afrique du Sud au monde anglophone –, dans le contexte de relations de pouvoir dissymétriques. Il y a des géographies exclues et/ou auto-exclues : un fait que les Latino-Américains, puis quelques Européens mais pas de Français à ma connaissance, ont dénoncé depuis quelques années (voir entre autres Gutierrez & Lopez-Nieva 2001 ; Braun et al. 2003). La maîtrise de la langue anglaise, les normes de l'écriture scientifique qui diffèrent d'une culture à l'autre, les cadres théoriques anglophones qu'il faut connaître en dépit des rapides effets de mode et dans lesquels ils faut s'inscrire, l'hégémonie US/UK⁸³ pesant sur les

⁸³ L'expression US/UK me paraît plus juste que celle d' « anglo-saxonne » (à distinguer clairement d'anglophone), car prenant mieux en compte à la fois la dimension nationale des phénomènes (par exemple la structuration nationale des systèmes de recherche) et l'hétérogénéité

comités de rédaction et les évaluateurs d'article qui agissent comme de véritables *gatekeepers of knowledge*, tout cela contribue à exclure les géographes français, parmi d'autres.

Dans ce tableau, la géographie française est finalement peut-être plus provinciale que vraiment marginale⁸⁴ - même si un récent comptage de l'Association des géographes américains déplorait que les contributions françaises et allemandes ne constituent plus que 1 % des publications dans les principaux journaux⁸⁵. En effet, de par sa forte tradition nationale, son identité ancrée et son dynamisme ancien - l'esprit de Vidal, sans doute... -, elle est au centre d'un sous-système, structuré autant par la langue que par les échanges. Elle a (encore) ses dépendants, souvent dans l'ancien empire colonial africain et ses marges/marches actives lui permettant de dialoguer avec l'Autre anglophone - géographie québécoise et suisse ayant depuis longtemps rempli ce rôle (Claval 1998, 439). Elle s'est largement renouvelée par le dialogue interdisciplinaire, avec l'urbanisme, la sociologie, l'anthropologie etc. En bref, elle a peut-être assez d'atout aujourd'hui pour pouvoir reconsidérer les possibilités de dialogue avec les autres géographies, même de langue anglaise (Fall & Rosière 2008).

Travaillant en Afrique du Sud, menant des enquêtes en anglais auprès de populations xhosa⁸⁶ et collaborant avec des géographes de langue anglaise - ou une anthropologue de langue finnoise, mais avec laquelle je communique évidemment en anglais - mais ancrée dans la géographie française par ma formation, mes institutions de rattachement, mon enseignement et l'essentiel de mes publications, dois-je choisir un camp, dois-je choisir une langue ? La question se pose différemment au fil de la carrière, mais elle se pose d'emblée et je n'en ai pas eu conscience assez vite. Un doctorant doit évidemment adapter sa stratégie de publication à son objectif professionnel. S'il souhaite intégrer l'université française, il doit évidemment avoir la reconnaissance de ses pairs, qu'il ne peut obtenir sans publier en français, dans des revues francophones et - cela est implicite - dans un cadre théorique francophone. S'il souhaite passer par l'étranger, que ce soit pour un post-doc ou un poste plus permanent, sa stratégie de publication doit privilégier les articles en anglais. Dans un monde idéal, il doit évidemment faire les deux, mais l'investissement linguistique et théorique que cela suppose est énorme et une telle position n'est que rarement soutenable. Dès lors, et compte tenu de la concurrence sur les postes académiques ici et ailleurs, que faire ? Quel monde scientifique choisir ?

interne de ces pays : qualifier un Britannique d'origine indienne, un *Native American* ou un Irlandais du Nord d'Anglo-Saxon me paraît pour le moins glissant... (voir aussi Staszak et al. 2001, en particulier la note 1)

⁸⁴ Houssay-Holzschuch, M., and O. Milhaud. 2008. Provincialism: Does French geography matter? In *RGS-IBG Annual Conference*, August 27-29. London, "Geographies of in/difference: Whose geography matters?", Panel Session (PyGyWG (2)) organised by Kye Askins & Jo Norcup.

⁸⁵ Calculés par facteur d'impact, donc avec évidemment un fort biais US/UK.

⁸⁶ Ma pratique du xhosa, rouillée par le manque de terrain de longue durée et une faible pratique en France, m'a permis de mener les parties fermées de mon questionnaire de thèse, mais mon niveau de langue était déjà bien trop insuffisant pour que je puisse comprendre les réponses aux questions ouvertes.

Au début de ma carrière, j'ai choisi inconsciemment l'option francophone, largement poussée par les opportunités de publication que m'offraient les revues françaises et freinée par mon incompétence linguistique et théorique pour entrer dans le monde de la publication anglophone. Plus tard, j'ai plusieurs fois tenté de passer à l'anglais, sans beaucoup de succès⁸⁷ : temps manquant dans un emploi du temps d'enseignant-chercheur-mère de famille, niveau d'exigence élevé des revues qui rejetaient mes soumissions, temps manquant à nouveau pour reprendre mes textes. En même temps, publier en français sur l'Afrique du Sud me paraît parfois futile : les autres géographes sud-africanistes sont peu nombreux et j'entretient avec eux des liens amicaux. Pourquoi ne pas simplement « se téléphoner et se faire une bouffe » pour discuter de nos idées ? Et l'immense majorité des chercheurs analysant la situation sud-africaine travaille en anglais et n'a pas accès (matériel et/ou linguistique) aux publications en français. Sur un pareil sujet, publier en anglais est un incomparable instrument de dialogue scientifique et apparaît aussi comme un choix pour une « exclusion minimale » de l'auteur comme des lecteurs potentiels (cf. Encadré 5) : c'est aussi le choix que font désormais plusieurs de mes camarades géographes sud-africanistes. Pour commencer à y parvenir de mon côté⁸⁸, il m'a fallu investir un long temps de lecture – notamment grâce à une année de délégation CNRS à Syracuse University (NY, USA), en grande partie passée en bibliothèque - et d'apprentissage pratique, passant par des communications en anglais dans des conférences et séminaires, des comptes-rendus de lecture ou un travail régulier dans l'atelier d'écriture en anglais mis en place depuis 4 ans à l'ENSL. Il reste qu'il est difficile en pratique de maintenir l'équilibre entre ces deux mondes de la géographie, tant les problématiques et les notions diffèrent de l'une à l'autre.

Encadré 5 : « Choisir l'anglais, c'est choisir l'exclusion minimale » - Philippe Van Parijs

UNION EUROPEENNE - Avec l'élargissement, l'usage du français recule dans les institutions européennes - Philippe Van Parijs, professeur à l'Université catholique de Louvain

« Choisir l'anglais, c'est choisir l'exclusion minimale »

Au cœur de toute la dynamique linguistique se trouve l'interaction de deux micromécanismes, qui se renforcent l'un l'autre. Le premier est le principe du « maximin » ou maximisation du minimum communicationnel. Cela signifie que lorsque plusieurs personnes de langues différentes sont appelées à communiquer, la langue choisie est celle pour laquelle la connaissance minimale de tous est la meilleure. Dans les écoles européennes de Bruxelles, la connaissance moyenne du français est certainement plus élevée que celle de l'anglais, mais une partie des élèves ne connaissent pas le

⁸⁷ Malgré tout, une paire de textes en anglais ont pu être publiés, largement grâce à des collaborations : Guillaume, P., & M. Houssay-Holzschuch. 2002. Territorial Strategies of South African Informal Dwellers. *Urban Forum* 13 (2):86-101; Dupont, V., & M. Houssay-Holzschuch. 2005. Fragmentation and access to the city: Cape Town and Delhi in a comparative perspective. In *Reconfiguring Identities and Building Territories in and South Africa*, eds. P. Gervais-Lambony, F. Landy & S. Oldfield, 277-314. Delhi: Manohar.

⁸⁸ A Mall for All?, *op. cit.*

français, alors que tous connaissent plus ou moins l'anglais. Choisir l'anglais, c'est choisir le principe d'exclusion minimale.

Source : Philippe Van Parijs, 2004, « Choisir l'anglais, c'est choisir l'exclusion minimale », Propos recueillis par Thomas Ferenczi et Arnaud Leparmentier, *Le Monde*, 17 février, p. 6,
[http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/etes/documents/2004i_Langues\(LM\).pdf](http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/etes/documents/2004i_Langues(LM).pdf), accédé le 24 octobre 2008.

En conséquence, je travaille maintenant dans ce que Raffestin (1980, 94) appelle la schizoglossie, aggravée de schizochorologie et schizochronie, avec l'anglais et le français « se partageant les espaces et les temps d'utilisation ». Soulignons une fois encore que cela a une dimension politique, puisque cette situation prend place dans le cadre de relations de pouvoir dissymétriques, donc d'inégalités. Mais rester sur ce point, c'est oublier que la richesse générée par la pratique de plusieurs langues : « [j]e sais que parler une deuxième langue, c'est comme avoir une porte de sortie derrière chez soi »⁸⁹. Idéalement, il faudrait casser cette confrontation binaire entre français et anglais, entre le national identitaire et le *globspeak* hégémonique, en réfléchissant de manière non bilingue mais véritablement plurilingue. Les allers-retours entre langues (et donc conceptions du monde - ou *Weltanschauungen* pour insister sur ce point) ouvrent des horizons de signification. Il ne s'agit pas d'une simple question de traduction entre systèmes de signification : il faut faire le deuil de la traduction parfaite (Ricoeur 2004), travailler continûment à traduire l'intraduisible (Cassin 2004) et jouer des interstices nés de la croisée des langues (Helms, Lossau, & Oslender 2005 ; Wilson 2010)⁹⁰.

Vers une géographie postcoloniale ?

Cette série de décalages me pousse à m'interroger plus avant sur la géographie comme savoir situé (D'Alessandro-Scapari 2005). Comme les études postcoloniales l'ont souligné depuis longtemps, "Europe works as a silent referent" dans les sciences sociales et les humanités (Chakrabarty 2000, 28), à commencer tout simplement par ce qu'est la science, un projet scientifique ou la figure même du chercheur. Les approches, concepts et notions dont nous nous servons ont un point d'origine dans l'espace et dans le temps. Il ne s'agit pas pour autant de remplacer l'eurocentrisme par un nativisme naïf : Chakrabarty rappelle que les universaux hérités des Lumières restent indispensables, notamment pour développer des analyses critiques sur les questions de société. Néanmoins, les pratiques scientifiques existantes sont marquées par leur lieu d'origine et cette empreinte reste trop souvent ininterrogée. En particulier, comme géographes, nous devrions être plus attentifs à la géographie de nos pratiques scientifiques. Par exemple, la plupart des concepts dont nous nous servons ont été développés en Occident et testés sur des situations occidentales.

⁸⁹ Ito Naga, *Je Sais*, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2006, p. 14.

⁹⁰ J'ai développé ces questionnements grâce à et avec Olivier Milhaud dans *Provincialism: Does French geography matter?*, *op. cit.*

Les cas de Los Angeles et de Chicago, voire de Londres, Paris ou de la Ruhr sont devenus des modèles dans les études urbaines et c'est à cette norme que nous mesurons les phénomènes. La notion d'espace public est également un produit de l'Occident, des ancêtres mythiques que sont l'agora et le forum, aux places des villes italiennes de la Renaissance ou aux pratiques de l'urbanisme moderne (Varii Auctores 2001).

Travailler en hors d'Occident, dans une société postcoloniale et dans une autre langue, me force à interroger tout cela. Est-il légitime de transférer les concepts d'une langue à l'autre, d'un espace à l'autre, d'une aire culturelle à l'autre ? Est-ce pertinent scientifiquement ? Je crois que oui, dans la mesure où l'inconfort généré est un puissant stimulant pour penser, par décentrement successifs du regard⁹¹. Cette idée rejoint le projet développé par Jenny Robinson (2003) qui propose une série de tactiques et de pratiques pour développer une géographie proprement postcoloniale, ou, en d'autres termes, véritablement cosmopolite.

Elle suggère en premier lieu de rendre explicite ce qui a trait à la situation (« acknowledging location », p. 277). Cette situation est d'abord celle du chercheur, à situer dans l'espace et dans le temps, mais pas uniquement. Le chercheur doit également se situer dans sa société de départ et dans la société étudiée (Landy 2004). Le chercheur a

- Une « race » - qui peut être perçue, voire définie différemment entre sa société et celle qu'il étudie – et un phénotype ;
- Une classe sociale – qui change elle aussi en fonction des sociétés et des interlocuteurs. J'arrive en Afrique du Sud à la fois Crésus par rapport aux personnes que j'enquête dans les townships et relativement pauvre par rapport aux collègues sud-africains, dont le niveau de vie et les ressources de recherche sont supérieures aux nôtres.
- Un genre, qui, quand il est féminin, met parfois en porte-à-faux par rapport aux valeurs de la société étudiée (ce peut être aussi le cas pour l'orientation sexuelle).
- Une nationalité, qui lui permet de ne pas s'impliquer totalement dans la société étudiée, voire d'être évacué si la situation tourne mal mais aussi le place sous un soupçon permanent d'ingérence voire de néocolonialisme.

Tout cela place le chercheur au cœur de complexes relations de pouvoir et de vulnérabilités et cela inclue ses relations au monde universitaire local (Jazeel 2007), particulièrement développé en Afrique du Sud. Cela comprend en outre de prendre en compte la situation du pays étudié, avec ses relations avec l'Occident et avec la France dont je suis issue – et qui y conditionnent la légitimité de mon intervention scientifique, ses fragilités, ses non-dits qu'il peut être impossible d'aborder comme ses *no-go areas*.

Enfin, je l'ai déjà évoqué, *acknowledging location* doit aussi se faire pour les approches et concepts utilisés. La confrontation d'une notion occidentale et des

⁹¹ Houssay-Holzschuch, M. 2007. Urban fragmentation and Public Spaces: De-centering the Gaze. Department of Social Policy and Urban Studies, University of Helsinki.

situations non occidentales peut d'ailleurs être riche d'enseignement : c'est ce que l'équipe réunie dans l'ACI « Espaces publics dans les pays intermédiaires » que j'ai dirigée⁹² a fait, travaillant d'un côté la notion même pour la redéfinir en fonction des contextes et allant identifier sur le terrain les lieux qui, en Corée du Sud, en Chine, en Turquie, au Mexique ou en Afrique du Sud, correspondait aux pratiques sociales de l'espace public à l'occidentale.

Robinson propose ensuite de rapprocher les études du développement et les études portant sur les aires culturelles (« Reincorporating area studies and development studies », p. 278). En particulier, il s'agit de mettre fin à l'opposition entre géographes du/sur le Nord comme produisant le théorique, géographes des/sur les Suds travaillant l'empirique. C'est oublier que le Nord est aussi une aire culturelle, qui produit sa propre géographie régionale. C'est oublier aussi que les études sur les Suds sont capables de produire d'importantes innovations conceptuelles exportables dans les analyses du Nord. Il est aussi nécessaire de rappeler cela dans les formations que nous dispensons à nos étudiants⁹³.

Il s'agit aussi de porter un regard critique sur les études « aires culturelles » telles qu'elles ont été classiquement pratiquées. Le *découpage* du monde qu'elles ont mis en place a lui aussi une origine – une pensée largement coloniale, s'appuyant sur les notions conjointes de culture et de civilisation pour définir et délimiter de manière essentialiste un Autre qui n'en peut mais. Comme le rappelle férocement J.K. Gibson-Graham,

“The empirical elaboration of ‘the area’ was framed by a blatant exoticism and an only slightly less blatant Eurocentrism.” (Gibson-Graham 2004, 408)

L'existence d'aires culturelles devient alors une prophétie auto-réalisatrice, entretenue notamment par des institutions de recherche. La réflexion contemporaine propose de les remplacer par des « anti-area studies », qui observeraient

“practical, everyday ways in which people experience and deal with the unsettling effects of global economic change in a number of very different sites throughout the world”. (Morris-Suzuki 2000, 21)

À nouveau, c'est bien ce que j'ai tenté de faire dans l'ACI, ajoutant aux atouts des traditionnelles études « aires culturelles » (l'attention à la diversité et à la différence) des questionnements intégrant les hybridités postcoloniales, tout en comparant différentes aires dans une approche pluridisciplinaire (géographie et anthropologie). Je prolonge aujourd'hui ce projet sur la question de la spatialité de la publicité grâce à des collaborations nouvelles engagées pendant mon année aux USA.

Il faut ensuite se confronter à la littérature locale, aux universitaires et aux structures locales de recherche (« engaging with regional scholarship », p. 279). J'ai évoqué plus haut les difficultés de ces collaborations, qui, avec l'Afrique du Sud, se font finalement sur un pied d'inégalité inattendu. Je me contenterai donc ici d'évoquer la liste des douze commandements donnée par Hugh Clout pour

⁹² Les Espaces publics dans les pays intermédiaires, *op. cit.*

⁹³ C'est l'un des buts poursuivis par le séminaire de master « Villes, territoires et mondialisations » que je co-anime avec Éric Verdeil depuis 2004 (master « Systèmes territoriaux, développement durable et aide à la décision », ENSL).

faire de la recherche dans un pays étranger (cf. Encadré 6) : je n'ai pas encore rempli toutes les cases – les dernières sont les plus longues à accomplir et n'arrivent que tard dans la carrière – mais le garde comme *vademecum*.

Encadré 6 : Faire de la recherche dans un pays étranger - Hugh Clout

Utilisant le texte de l'article de Mead datant de 1963⁹⁴, le contenu de son ouvrage récent⁹⁵, et les activités de toute sa très longue carrière, on peut identifier une douzaine d'éléments nécessaires pour la recherche dans un 'autre' pays, et certainement avant d'être adopté par ce pays. Ici, nous avons douze, plutôt que dix, commandements, pour emprunter un vocabulaire biblique. Mead nous dit :

- 1) - Faire sa recherche dans un autre pays n'est pas une décision à prendre sans réflexion profonde. Travailler sur – et dans – un autre pays exige des coûts financiers (souvent pas remboursés) et nécessite des absences, quelque fois prolongées, de chez soi. Très souvent il y a des périodes de solitude personnelle. Comme l'Américain Paul Starrs (2001) explique, « Fieldwork with family » est totalement différent d'un projet entrepris seul.
- 2) La question linguistique est fondamentale. Il faut lire la documentation nécessaire pour travailler dans un autre pays et s'exprimer dans la langue – les langues – appropriée(s). Il faut apprécier et la littérature de ce pays étranger et sa musique ; un point que John Kirkland Wright indique dans son *Human Nature in Geography* (1966, p. 23).
- 3) Il faut lire les publications des géographes – et des membres d'autres disciplines – sur leur propre pays ; c'est à dire les périodiques, les manuels, les thèses et autres ouvrages.
- 4) Etudier, même aimer, les cartes contemporaines – et historiques – du pays choisi sont indispensables.
- 5) Il faut être familier avec les institutions de recherche et d'enseignement supérieur dans ce pays choisi.
- 6) Se mettre en contact fréquent avec ses professeurs et ses chercheurs est une obligation.
- 7) Visiter le pays, le plus souvent que possible, est un sine qua non.
- 8) Publication sur la géographie de ce pays dans les périodiques géographiques est nécessaire – d'abord dans son propre pays, mais ensuite sans les revues du pays d'adoption.
- 9) Il faut devenir membre des sociétés géographiques de ce pays d'adoption.
- 10) Après quelques temps, il faut participer dans les comités scientifiques et comités de lecture de ces sociétés.
- 11) Il faut obtenir au moins un diplôme académique dans le pays d'adoption, un doctorat par préférence.
- 12) Il faut participer dans les jurys doctoraux et de HDR, et d'être invité à donner son avis sur les candidats pour promotion à des chaires d'université.

Source : Hugh Clout, 2008, « Vers une adoption de la France », communication au colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, juin 2008. Disponible sur HAL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/view_by_stamp.php?label=SHS&halsid=tv9bthepakgp95ev4qgn8ea0&action_todo=view&id=halshs-00358928&version=1.

⁹⁴ Mead, W.R. (1963) 'The adoption of other lands: experiences in a Finnish context', *Geography*, 48, 241-254.

⁹⁵ Mead, W.M. (2007), *Adopting Finland*, Helsinki, Hakapaino Oy.

Robinson appelle ensuite à agir sur les conditions de production et de circulation du savoir (« Transforming the conditions of the production and circulation of knowledge », p. 280), ce qui dans mon cas renvoie notamment aux questions de publications (en français et en anglais) évoquées plus haut. Il ne s'agit pas uniquement de tenter de publier dans les principales revues lues par les sud-africanistes (donc de langue anglaise) et d'encourager les étudiants que je dirigerai à faire de même, mais aussi de faire circuler en France les travaux des Sud-Africains⁹⁶ comme de rendre compte en anglais des recherches qui se font en France sur l'Afrique du Sud⁹⁷.

Robinson appelle enfin de ses vœux une recherche véritablement cosmopolite (« Towards a cosmopolitan scholarship »). Un noble but... !

*« chevauché du dragon
avec lucy dans le ciel
album de famille
photos cautérisées
the dark side of the spoon
et je trouve ça drôle »*

JaKo, 2008, Détours, www.jakothèque.net.

⁹⁶ Une tâche à laquelle Philippe Gervais-Lambony, Frédéric Giraut et Alain Dubresson se sont notamment attachés.

⁹⁷ C'est le rôle que je remplis comme *Associate Book Review Editor* de H-SAfrica (<http://www.h-net.org/~safrica/>), liste de diffusion modérée appartenant au réseau H-Net, basé à l'Université du Michigan : je suis chargée de faire faire en anglais des comptes-rendus d'ouvrages écrits en français sur l'Afrique australe, pour publication en ligne. Cela implique souvent de traduire les textes mais permet de diffuser les travaux francophones, d'autant que le choix de la publication en ligne avec peu de contraintes de longueur permet des comptes-rendus complets.

Annexe : CV

CURRICULUM VITAE

Maître de conférences en géographie, Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines (ENS LSH, <http://www.ens-lsh.fr/>, Lyon) depuis le 1^{er} septembre 2000.

Membre de l'Institut Universitaire de France, 2009-2014.

État civil

Née le 12 juillet 1970 à Paris XV

Mariée le 31 juillet 1993 à Nicolas Holzschuch, trois enfants (nés en 1999, 2002 et 2005)

Adresse personnelle :

27 rue Sidi Brahim, 38100 Grenoble

tel. : 06 42 59 82 27

Adresse professionnelle :

École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines

15, parvis Descartes, 69366 Lyon cedex 7

tel. : 04 37 37 61 58

e-mail: Myriam.Houssay-Holzschuch@normalesup.org

Page web: [http://www.ens-lyon.eu/73516614/0/fiche pagelibre](http://www.ens-lyon.eu/73516614/0/fiche_pagelibre)

Diplômes acquis

- Thèse de géographie, « Le Territoire volé, une géographie culturelle des quartiers noirs de Cape Town (Afrique du Sud) », sous la direction de MM. Paul CLAVAL et Joël BONNEMAISON†, Paris IV, décembre 1997. Mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité. Outre Paul Claval (Université de Paris IV Sorbonne), le jury était composé d'Alain Dubresson (Université de Paris X Nanterre) et Patrick Harries (University of Cape Town, Afrique du Sud), rapporteurs ; John Western (University of Syracuse, USA) ; Roland Pourtier (Université Paris I Panthéon-Sorbonne), président.
 - o DEA de géographie mention TB, Université de Paris IV, 1994
 - o Maîtrise de géographie mention TB, Université de Paris I, 1992
 - o Licence d'histoire, Université de Paris I, 1992
- Agrégation de géographie, 1993.
- Ancienne élève de l'ENS-Ulm, section des lettres, groupe S lettres et sciences sociales (1990-1994).

Postes et fonctions occupés avant la maîtrise de conférences

- Allocataire monitrice à l'Université Lyon II (1994-1996)

- Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'Université de La Rochelle (1997-1998), de Reims (1998-1999) et de Paris IV (1999-2000)

Activités pédagogiques

Comme maître de conférences en géographie

En poste à l'ENS Lettres et Sciences Humaines (Lyon), devenue École Normale Supérieure de Lyon en janvier 2010, depuis septembre 2000 (192 heures équivalent TD / an)

Préparation au concours de l'agrégation (géographie et histoire)

- Cours « Nourrir les hommes », 2008-2010
- Cours sur « L'Afrique », 2003-2005
- Cours sur « Limites et discontinuités et leurs implications spatiales », 2002-2004.
- Cours sur « Déterminisme, possibilisme, approche systématique : la causalité en géographie », 2001-2002
- Cours sur « Les très grandes villes », 2000-2001
- Cours de préparation à l'oral : leçons de hors-programme et commentaire de documents géographiques pour géographes et historiens (2000-)

Encadrement élèves ENS hors agrégation :

- Niveau licence (1^e année) :
 - Stages d'initiation à la recherche avec préparation par des cours pratiques et généraux (2000-2005)
 - Cours « Histoire et épistémologie de la géographie » (2003-2009), 21hCM/an
 - Co-organisation des conférences « Remue-ménages : géographies en question » avec Emmanuelle BONERANDI (ENS LSH), 2001-2003.
- Niveau master (2^e et 4^e année), outre les directions de mémoires :
 - Cours « Villes, territoires, mondialisations » avec Éric VERDEIL (CNRS) commun aux masters « Systèmes territoriaux, Développement durable et Aide à la décision » (ENS-LSH) et « Villes et Sociétés » (Institut d'Urbanisme de Lyon, Université Lyon II), <http://eric.verdeil.site.voila.fr/seminaireG11.htm>, 2004—
 - Cours « Études africaines », avec Pascale Barthélémy et Cécile van den Avenne, cours optionnel pour les masters de l'ENS LSH, 2008-.
 - Organisation du séminaire « Lectures en Sciences sociales », commun aux sections d'économie, de géographie, d'histoire et de sociologie (2004-2006), <http://cedille.ens-lsh.fr/lectures/> puis co-organisation.

En complément :

- Cours « Afrique du Sud, pays émergent ? », CAPES/agrégation et licence 3 de géographie, Université de Savoie, 2007.
- Cours d'introduction « Afrique », CAPES/agrégation, IUFM de Besançon, 2004.
- Cours sur les « villes africaines » et « Afrique australe », préparation CAPES/agrégation externe, Université Lyon II et IUFM de Besançon, 2004-2005. Préparation agrégation interne, Rectorat de Lyon, 2006-7
- Chargée de cours à l'IUFM de La Réunion (préparation CAPES/agrégation, « Les très grandes villes dans le monde »), 30 heures CM, 2000-2002.
- Formation continue pour les personnels du Ministère des Affaires Étrangères appelés à partir en Afrique australe, 2001.

Cours à l'université (1994-2000)

Cours magistraux, éventuellement associés à des travaux dirigés

Géographie, science sociale, Licence de géographie, Université de Reims, 1998.

Initiation à la géographie politique et culturelle, DEUG de géographie, Université de Reims, 1998.

Initiation à la géographie humaine, DEUG de géographie et non-spécialistes, Université de Reims, 1998.

Travaux dirigés

Introduction à la géographie urbaine, DEUG de géographie, Université de Paris IV, 1999.

Introduction à la géographie économique, DEUG de géographie, Université de Paris IV, 1999.

Introduction à la géographie culturelle, DEUG de géographie, Université de Paris IV, 1999.

L'Océan Indien, licence de géographie, Université de Paris IV, 1999.

Géographie humaine, DEUG de géographie et d'histoire, Université de Reims, 1998 ; Université de La Rochelle, 1997 et Université Lyon II 1994-1996.

Géographie régionale de la France, DEUG de géographie et d'histoire, Université Lyon II 1994-1996.

Statistiques et cartographie, DEUG de géographie, Université Lyon II 1994-1996.

Activités administratives liées à l'enseignement à l'ENS LSH

Responsable de la section de géographie (2008-2010). Membre *ex officio* du Conseil des études et de la Vie étudiante. Membre *ex officio* du comité de pilotage de *Géoconfluences* (<http://geoconfluences.ens-lsh.fr/>) pour la même période.

Responsable pédagogique pour la bibliothèque en géographie (2000-2007)

Membre de la Commission de bibliothèque de l'ENS LSH (2001-2006)

Membre du Conseil de Coopération documentaire (Lyon II, Lyon III, ENS LSH), (2001-2006)

Membre de CEDILLE, Cellule d'Edition et de Diffusion des Initiatives en Ligne sur L'Ecole et sur l'Extérieur, ENS LSH (2003-2004)

Membre suppléant de la commission de spécialistes de sciences humaines, ENS LSH (2001-2004) et de l'Université Lyon II pour les sections CNU 23 et 24 (2004-)

Membre titulaire de la commission de spécialistes de sciences humaines, ENS LSH (2005-). Vice-présidente du comité de sélection « Chaire d'excellence » CNRS-ENSL (2010).

Coordinatrice de l'épreuve commune de géographie à l'écrit du concours d'entrée de l'ENS LSH (2002-2007)

Participation à des jurys

Membre du jury d'entrée à l'ENS LSH, pour l'épreuve commune de géographie à l'écrit (2000-2007, 2009-).

Membre du jury d'oral, option géographie, filière Sciences économiques et sociales, ENS LSH (2001, 2003-2005, 2007).

Membre du jury de recrutement des chargés de recherche et des directeurs de recherche du CNRS au titre de la section 39 du Comité national (2005-2008).

Activités de recherche

Structures d'accueil de la recherche

Rattachement principal depuis septembre 2000 : centre BioGéophile (<http://w1.ens-lsh.fr/labo/geophile/>, ENS LSH, Lyon, dirigé par Lydia Coudroy de Lille), UMR 5600 Environnement, Villes et Sociétés (<http://cassiopee.univ-lyon3.fr/umr5600/>).

Rattachement secondaire :

UMR 8586 PRODIG (<http://prodig.univ-paris1.fr/>) depuis l'automne 2009.

UMR TEMPS « Territoires du Sud et mondialisation » (ENS-Ulm, IRD), 2000-2004

Mobilité géographique

Délégation CNRS auprès de l'UMR 8586 PRODIG, 2007-2008

Visiting Research Scholar, Department of Geography, Maxwell School, University of Syracuse (USA), 2007-2008

Conseils scientifiques et expertise

Membre élue (SNESUP) au Comité national de la recherche scientifique, section 39, 2004-2008

Membre du Conseil scientifique des instituts de recherche du pôle Afrique (Institut français d'Afrique du Sud, Institut français de recherche en Afrique — Ibadan et Nairobi, Centre français d'études éthiopiennes), 2004-2008, 2009-
Expertise de projets de thèse pour allocation doctorale : région Bretagne (2006), ENS-Ulm (2009)

Expertise de projets ANR (2006)

Directeur de recherche pour l'année de stage d'Olivier ORAIN, CR2 stagiaire au CNRS (2006-2007).

Activités éditoriales

Co-éditrice, ACME : *An International E-Journal for Critical Geographies* (<http://www.acme-journal.org/>), mai 2009-

Membre du comité de rédaction de *justice spatiale* \ *spatial justice* (<http://jssj.org/>), septembre 2009-

Membre du comité de rédaction (1999-2008), puis du comité scientifique (2009-) de *Géographie et Cultures*, <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=revue&no=17>, (1999-2008).

Ancienne responsable de la diffusion de la revue (1999-2000).

Membre du Comité scientifique de *Noroi*s (2009-)

Associate Book Review Editor, H-SAfrica (mailing-list « modérée » de H-Net, <http://www.h-net.org/~safrica/>), Michigan State University (USA), chargée en particulier des ouvrages en français et du domaine de la géographie, 2001-Évaluation d'articles pour *Annales de Géographie*, *Antipode*, *Autrepart*, *Cahiers de géographie du Québec*, *Carnets de géographes*, *Cultural Geographies*, *Cybergéo*, *EchoGéo*, *Géocarrefour*, *Geografiska Annaler B*, *Géographie et Cultures*, *justice spatiale*/*spatial justice*, *L'Espace politique*, *Mappemonde*, *Political Geography*, *Revue Tiers Monde*, *Traces*.

Direction de programmes de recherches

« Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid », programme Institut Universitaire de France, 2009-2014.

« Les espaces publics dans les pays intermédiaires », ACI Jeunes Chercheurs n°JC2069 (2003-2007).

Participation à des programmes de recherche

« Dynamiques et médiations des savoirs géographiques (MEDIAGEO) », dirigé par Isabelle Lefort (UMR 5600 EVS), Programme Blanc SHS. Responsable du chantier « Demande sociale ». 2009-2012.

« Périphéries urbaines au Sud (PERISUDS) », dirigé par Jean-Louis Chaléard (UMR 8586 PRODIG), ANR n°Suds-07-046. Responsable du chantier Le Cap, co-responsable avec Martine Berger (Paris I) de l'axe « Divisions sociales » (2007-2010).

« Privatisation of security in sub-Saharan African cities (Johannesburg, Cape Town, Durban, Lagos, Kano, Ibadan, Nairobi, Maputo, Windhoek): urban dynamics and new forms of governance », dirigé par Elisabeth PEYROUX (programme de l'Institut Français d'Afrique du Sud, en collaboration avec l'IFRA-Ibadan et l'IFRA-Nairobi). Membre du comité de coordination (2003-2005)

« Métropolisation, espaces marginalisés et gouvernance territoriale », axe 2 du Contrat de Plan Etat-Région - Sciences Sociales et Humaines - Groupe Géographie, « Recompositions spatiales, identités et cohésion en Europe », dirigé par Martin VANIER (Université de Grenoble I), Franck SCHERRER (IUL), Lydia COUDROY de LILLE (Université Lyon II) et Emmanuelle BONERANDI (ENS LSH). Organisation de plusieurs journées d'études. 2004-2006.

« Référents historico-culturels et environnementaux dans les recompositions territoriales sud-africaines, françaises et marocaines », programme CORUS (Coopération pour la Recherche Universitaire et Scientifique) du Ministère des

Affaires étrangères, coordonné en France par Frédéric GIRAUT (Université de Grenoble I). 2003-2007

« Territoires et identités en Inde et en Afrique du Sud, une perspective comparée » dirigé par Ph. GERVAIS-LAMBONY et F. LANDY (Paris X), 1999-2001.

Autres responsabilités de recherche

Responsable de l'axe de recherche « Habiter en métropole », centre Géophile (2002-2004)

Responsable du groupe de travail « Afrique du Sud », associant des chercheurs de Rhône-Alpes (2003-)

Encadrement d'étudiants

Participation à des jurys de thèse

Nicolas PÉJOUT, *Contrôle et contestation. Sociologie des politiques et modes d'appropriation des technologies de l'information et de la communication en Afrique du Sud post-apartheid*, Thèse de socio-économie du développement, École des hautes études en sciences sociales, 25 juin 2007. Autres membres du jury : Jean COPANS, Université de Paris-V (directeur de thèse), Annie CHENEAU-LOQUAY, CNRS, Centre d'Etude d'Afrique Noire et Dominique DESJEUX, Université de Paris-V (rapporteurs), Souheil MARINE, Digital Bridge Manager, Alcatel-Lucent et Jacques SAPIR, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (président). Mention très honorable avec les félicitations à l'unanimité.

Bruno SABATIER, *La publicisation des espaces de consommation privés. Les complexes commerciaux récréatifs en France et au Mexique*, Thèse de géographie, Université de Toulouse II Le Mirail, 13 juin 2006. Autres membres du jury : Jérôme MONNET, UTM, et Marie-Christine JAILLET-ROMAN, CNRS, (co-directeurs), Jean-Pierre BONDUE, Lille I, Bernard BRET, Lyon III (rapporteurs), Jean REMY, Louvain la Neuve, et Emmanuel EVENO (UTM, président). Mention très honorable avec les félicitations.

Direction et co-direction de mémoires

16 directions et co-directions de mémoires (thématiques : espaces publics, communautés fermées, ségrégation et déségrégation scolaire, géographie culturelle, géographie du religieux, Afrique du Sud, Afrique, villes du Sud).

Marguerite DESCAMPS, *Le Camino francés entre Burgos et Léon : une voie sacrée du développement ?*, mémoire de M1, mention B, ENSL, juin 2010.

Hélène BALAN, *Les activités informelles dans Paris : petites perturbations humaines des normes urbaines en cœur de métropole occidentale*, mémoire de M2 co-dirigé avec Jean-Fabien Steck, mention TB, ENSL / Université Paris-Nanterre, juin 2010.

Julien MIGOZZI, *Le rugby scolaire à Cape Town. Territoires sportifs et spatialités contemporaines : un jeu entre ségrégation et transformation*, mémoire de M1 co-dirigé avec Jean-Pierre Augustin, mention TB, ENSL, juin 2010.

Thomas RADOVCIC, *Le tourisme au Cap*, Université Paris I, M1, co-dirigé avec Martine Berger, soutenance prévue en septembre 2010.

Hélène FROGNEUX, *Le township tourism*, Université Paris I, M2 co-dirigé avec Maria Gravari-Barbas, en cours.

Marine SUTEAU, *Blikkiesdorp, Cape Town*, Université Paris I, M2 co-dirigé avec Jean-Marie Théodat, soutenance prévue en septembre 2010.

Marine SUTEAU, *Recompositions urbaines au Cap. Le quartier d'habitat social de Delft South*, mémoire de M1 mention B, Université Paris I, Septembre 2009.

Benoît LEMONNIER, *Fils du Ciel(s) et Hommes Intègres : l'Empire du Milieu ? Étude géopolitique de la relation triangulaire Chine Populaire-Taiwan-Burkina Faso et des pratiques commerciales burkinabè*, mémoire de M1 mention TB, ENS LSH, Septembre 2009.

Hélène FROGNEUX – *Déségrégation des espaces publics dans la ville post-apartheid : l'exemple des plages du Cap, en Afrique du Sud*, mémoire de M1, mention TB, Université de Paris I, juin 2009.

Marion DONARS – *Le vignoble autour du Cap, entre mondialisation et renouveau post-apartheid*, mémoire de M1, mention TB, Université de Paris I, 26 juin 2009.

Violette O'ZOUX, *Mécanismes et modes d'insertion spatiale de la « nouvelle économie » à Bangalore*, mémoire de M1, ENS LSH, en co-direction avec Ludovic Halbert (CNRS), mention TB, septembre 2007.

Claire DUBUS, *Territoires de la musique et culture mondialisée à Dar es Salaam (Tanzanie)*, mémoire de M2 mention TB, en codirection avec Philippe Gervais-Lambony, ENS-LSH et Université de Paris X-Nanterre, juin 2007.

Frédéric DEJEAN, *Géographie des nouvelles formes religieuses : les pentecôtismes lyonnais*, mémoire de M2 mention TB, ENS-LSH et Université de Paris VIII, en codirection avec Hervé Vieillard-Baron, juin 2007..

Laetitia OLIVESI, *L'école sud-africaine: un espace entre ségrégation et mixité. Espace scolaire et enjeux urbains au Cap*, mémoire de 2^e année de master, mention TB, ENS LSH, juillet 2006.

Erina SIROY, *Les gated communities appliquées au cas sud-africain : l'exemple de Steenberg Golf Estate au Cap*, mémoire de 1^{ère} année de master, mention B, Lyon II, septembre 2005.

Eve-Line BRENET, *Les espaces publics au Cap. Étude de deux cas sud-africains, Company's Garden et Cavendish Square*, mémoire de 1^{ère} année de master, mention TB, Lyon II, septembre 2005.

Jeanne VIVET, *Espaces publics et urbanité : pratiques, perceptions et politiques de l'espace public à Dakar*, mémoire de maîtrise de géographie mention TB, en codirection avec Karine BENNAFLA, Université Lumière Lyon II, juillet 2003.

Participation à des jurys de maîtrise, DEA et Master

17 participations à des jurys de soutenance (maîtrise, Masters 1 et 2).

Flaminia PADDEU, *La nature dans les villes américaines : le cas de Central Park au prisme des paradigmes culturels*, Mémoire de M2 dirigé par Cynthia Ghorra-Gobin, ENSL, juin 2010.

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL, *Tôkyô renaissance : puissance et soutenabilité*, mémoire de M2 dirigé par Philippe Pelletier (Lyon II), ENSL, février 2010.

Léo KLOECKNER, *L'usage de l'image dans la ville : l'exemple de Shanghai*, mémoire de M1 dirigé par Thierry Sanjuan, ENS LSH, juin 2009.

Eloïse LIBOUREL, *Géopolitique de l'aménagement du territoire au Cambodge : Enjeux et impacts du nouvel aéroport international de Sihanoukville*, mémoire de M1 dirigé par Thierry Sanjuan, Université de Paris I, juin 2009.

Pascale NEDELEC, *Las Vegas sur scène et en coulisse : une ville à inventer*, mémoire de M2 dirigé par Sonia Lehman-Frisch (Paris X), ENS LSH, juin 2009.

Marie GIBERT, *La rue dans ses choix de développement à Ho Chi Minh Ville*, mémoire de M2 dirigé par Thierry Sanjuan (Paris I), ENS LSH, juin 2009.

Isabelle GREIG, *De la nation au village : échelles et territoires de l'ethnicité au Ghana*, mémoire de M2 dirigé par Jean-Louis Chaléard (Paris I) et Géraud Magrin (CIRAD), ENS LSH, juin 2009.

Laura PEAUD, *Entre continuité scientifique et révolution épistémologique : La fabrique de la géographie sous la plume d'Alexander von Humboldt*, mémoire de M1 dirigé par Isabelle Lefort (Lyon 2), ENS LSH, juin 2009.

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL, *Tokyo Disney Resort : urbanité et territorialité nouvelle dans la baie de Tokyo*, mémoire de M1 dirigé par Philippe Pelletier (Lyon II), ENS LSH, juin 2007.

Julie HERNANDEZ, *The City that care forgot? Résilience culturelle des espaces et des populations à la Nouvelle-Orléans, deux ans après le passage de l'ouragan Katrina*, mémoire de M2 dirigé par Christian Montès (Lyon II), ENS LSH, juin 2007.

Laure GEHANT, *Les enfants des rues de Tananarive. Actions en leur faveur et stratégies de survie*, mémoire de M1 dirigé par Lydia Coudroy de Lille (Lyon II), Université Lumière Lyon II, septembre 2006.

Jacques ENAUDEAU, *La filière migratoire Burkina Faso – Côte d'Ivoire. Reconfigurations et enjeux face à la crise ivoirienne*, mémoire de M1 dirigé par Philippe Gervais-Lambony, ENS LSH et University Paris X Nanterre, septembre 2006.

Jeanne VIVET, *Migrations forcées et processus de citadinisation: les deslocados de la guerre à Maputo (Mozambique)*, mémoire de M2 dirigé par Philippe Gervais-Lambony, ENS LSH and Université Paris X Nanterre, juin 2006.

GIBERT Marie, *Des espaces sacralisés, appropriés, à réinventer. Pour une géographie des espaces publics de la cité de Katmandou*, mémoire de M1 dirigé par Thierry Sanjuan (Paris I), ENS LSH, juin 2006.

NÉDÉLEC Pascale, *Le Mall à Washington, DC, un haut-lieu de la nation américaine*, mémoire de M1 dirigé par Christian Montès (Lyon II), ENS LSH, juin 2006.

Clémence HÉBERT, *Addis-Abeba, ville moderne ? La mixité sociale à l'épreuve de la modernisation*, mémoire de maîtrise de géographie, dirigé par Karine Bennafla et Bezunesh Tamru, Université Lumière Lyon II, septembre 2004.

Julie HERNANDEZ, *African Connection. Réseaux transnationaux et contexte urbain : les immigrants francophones d'Afrique de l'Ouest à New York*, mémoire de maîtrise de géographie, dirigé par Christian Montès, Université Lumière Lyon II, septembre 2004.

Sékolène DÉBARRE, *Alkent, une gated community alaturka ? Conditions d'application d'un modèle américain en Turquie*, mémoire de maîtrise de géographie, dirigé par Lydia Coudroy de Lille, Université Lumière Lyon II, juillet 2004.

Julie LE GALL, *Regards sur le commerce équitable : le séchage des ananas et son impact sur le développement au Bénin et au Togo*, mémoire de maîtrise de géographie, dirigé par Karine Bennafla, Université Lumière Lyon II, juillet 2003.

Autres activités de recherche

Membre du comité d'organisation du colloque « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (<http://terrain.ens-lsh.fr/>), Arras, 18-20 juin 2008.

Membre du comité d'organisation du colloque *Élisée Reclus et nos géographies, Textes et prétextes*, Lyon, 7-9 septembre 2005.

Fellow, Centre for Rhetoric Studies, University of Cape Town (2004-2005)

Organisation de journées d'études pour le programme CPER « Métropolisation, espaces marginalisés et gouvernance territoriale », ENS LSH :

- avec Frédéric GIRAUT (Grenoble I), « Recompositions territoriales et nouvelles frontières administratives : 2^e séance, éclairages extra-européens », 20 mai 2005.
- avec Emmanuelle BONERANDI (ENS LSH), « Espaces publics, acteurs et politiques culturelles », 21 janvier 2005.
- avec Franck SCHERRER (IUL), « Gouvernance », 10 juin 2004.

Membre du séminaire « Géographie et aires culturelles », organisé par Thierry SANJUAN (Université de Paris I), 2000-2003.

Sociétés savantes

Membre de l'Association of American Geographers

Liste des publications

Ouvrages et édition scientifique

1. Houssay-Holzschuch, M. ed. 2010. *Dossier Afrique du Sud*, dossier spécial d'Echogéo, <http://echogeo.revues.org/index11295.html>, à paraître en septembre 2010.
2. Giraut, F. & M. Houssay-Holzschuch eds. 2008. *Néotoponymie : formes et enjeux de la dénomination des territoires émergents*, numéro spécial de *L'Espace politique* (<http://espacepolitique.revues.org/index124.html>), n°5, 2/2008.
3. Giraut, F. & M. Houssay-Holzschuch eds. 2008. *Dossier Toponymie*, dossier special de *L'Espace géographique*, 2008 (n°2).
4. Houssay-Holzschuch, M. ed. 2006. *Antimondes : Espaces en marges, espaces invisibles*, numéro spécial de *Géographie et Cultures*, n°57, printemps 2006.
5. Volvey, A., M. Houssay-Holzschuch, K. Bennafla, E. Rodary, Y. Déverin & I. Surun. 2005. *L'Afrique*. Paris: Atlande.
6. Houssay-Holzschuch, M. 1999. *Le Cap, ville sud-africaine : Ville blanche, vies noires*. Paris: L'Harmattan. Cet ouvrage est tiré, après réécriture, de ma thèse [91].
7. Houssay-Holzschuch, M. 1996. *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*. Paris: Presses du CNRS. Cet ouvrage tiré, après réécriture, de mon DEA [92].

Journaux à comité de lecture

8. Houssay-Holzschuch, M. 2010. Puissance émergente, nation adolescente: l'Afrique du Sud en 2010. *Echogéo* [1].
9. Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2009. A mall for all? Race and public space in post-apartheid Cape Town. *Cultural Geographies* 16 (3):351-379.
10. Volvey, A. & M. Houssay-Holzschuch. 2009. La rue comme palette. Une Pietà sud-africaine, Soweto/Warwick, mai 2002, Ernest Pignon-Ernest. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims Année 2007* (129-130, numéro spécial "Spatialités de l'art"):145-174.

11. Giraut, F. & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Néotoponymie : formes et enjeux de la dénomination des territoires émergents. *L'Espace politique* (2):5-12 (<http://espacepolitique.revues.org/index161.html>) [2].
12. Giraut, F., M. Houssay-Holzschuch & avec la collaboration de Sylvain Guyot. 2008. Au nom des territoires! Enjeux géographiques de la toponymie. *L'Espace géographique* 37 (2):97-105, [3].
13. Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2008. Enjeux de mots: les changements toponymiques sud-africains. *L'Espace géographique* 37 (2):131-150, [3].
14. Houssay-Holzschuch, M. 2008. *Nomen est omen*. Lectures des changements toponymiques. *L'Espace géographique* 37 (2):153-159, [3].
15. Houssay-Holzschuch, M. 2006. Antimonde. Géographies sociales de l'invisible - introduction du numéro spécial. *Géographie et Cultures* (57):3-8, [4].
16. Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2005. La Nature, les territoires et le politique en Afrique du Sud. *Annales. Histoire, Sciences sociales* juillet-août (4):695-717.
17. Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2003. L'éloquence des cartes. De la défense du territoire national à la bataille de Bagdad. *Mots – Les langages du politique*, numéro spécial « Les Discours de la guerre », dirigé par Michel SENELLART et Jean-Claude ZANCARINI, (73):73-86. Cet article est une réécriture du séminaire [78].
18. Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 2002. Territorial Strategies of South African Informal Dwellers. *Urban Forum*, numéro spécial « Informal Settlements in South Africa : case studies of contemporary processes », dirigé par Marie HUCHZERMEYER, Witwatersrand University, 13 (2):86-101.
19. Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 2001. L'Amérique, entre rêve et dignité. Essai sur la réécriture d'une mémoire urbaine en Afrique du Sud. *Espaces et Sociétés*, numéro spécial « Les Etats-Unis : un modèle urbain ? », dirigé par Jean-François STASZAK, (107): 65-81.
20. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Sociabilité, solidarité : culture, identité et vie urbaine dans les quartiers noirs du Cap. *Cybergeo : European Journal of Geography* 95 (Colloque "Les problèmes culturels des grandes villes", 8-11 décembre 1997), <http://cybergeo.revues.org/index4894.html>. Cet article reprend la communication [68].
21. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Les Métis dans la nouvelle Afrique du Sud : étude de deux problèmes identitaires. *L'Espace géographique* (2):135-147.

22. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Penser le passé, parler du passé : l'identité afrikaner chez Mark Behr et Antjie Krog. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, numéro spécial « Espace et littérature en Afrique du Sud » coordonnée par Philippe GUILLAUME et François-Xavier FAUVELLE (99-100):157-168.
23. Guillaume, P. & M. Houssay-Holzschuch. 1998. Du Township à la ville... Nouveaux chemins de l'identité urbaine des Noirs sud-africains. *Géographie et Cultures* (28):47-59.
24. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Espace métis, espace détruit, espace exemplaire : District Six, Cape Town. *Géographie et Cultures* (25):55-74.
25. Houssay-Holzschuch, M. 1997. Mother City : une géographie historique de Cape Town, de la colonisation européenne à la veille de la ségrégation (1652-1900). *Clio en Afrique* (3), <http://newsup.univ-mrs.fr/wclio-af/>. Des éléments de cet article sont repris dans [6].
26. Houssay-Holzschuch, M. 1994. La Cité sans la ville : Tuléar, sud-ouest de Madagascar. *Géographie et Cultures* (11):63-84.

Autres journaux

27. Houssay-Holzschuch, M., P. Nédélec, J. Hernandez, A. Maupin & M. Tillous. 2009. Géographies sur tapis vert : l'AAG 2009 à Las Vegas. *Les Cafés géographiques*, May 3,1 (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1600).
28. Houssay-Holzschuch, M. 2008. Viva Madiba, Viva ! *Echogéo* (5).. (<http://echogeo.revues.org/index6163.html>).
29. Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2004. Les aires protégées dans les recompositions territoriales africaines. *L'Information géographique*, numéro spécial « Afrique » coordonné par Denis RETAILLÉ, (4): 340-368.
30. Houssay-Holzschuch, M. 2002. Ségrégation, déségrégation, reségrégation dans les villes sud-africaines : le cas de Cape Town. *Historiens et Géographes* 379:31-38.
31. Houssay-Holzschuch, M. 2002. La violence sud-africaine. Essai d'interprétation. *Études* 397 (7-8):43-52.
32. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Le Cap après l'apartheid. *Newtown Zebra* (13):10--11 du supplément recherche.
33. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Espace imposé, espace assumé : perceptions des lieux dans les townships du Cap. *Newtown Zebra* (10):8-9 du supplément recherche.

34. Aji, H. & M. Houssay-Holzschuch. 1997. La rhétorique de la réconciliation : presse et langage en Afrique du Sud. *Esprit* (5):90-107.

Contribution à des ouvrages collectifs ou actes de colloques publiés

35. Houssay-Holzschuch, M. & J. Vivet. 2009. Blurring the line: Privatisation and publicisation at the Victoria & Alfred Waterfront, Cape Town. In *Sécurisation des quartiers et gouvernance locale : Enjeux et défis pour les villes africaines (Afrique du Sud, Kenya, Mozambique, Namibie, Nigeria)*, eds. C. Bénit-Gbaffou, S. Fabiyi & E. Peyroux, 269-288. Johannesburg / Paris: IFAS / Karthala.
36. Houssay-Holzschuch, M. & C. Vacchiani-Marcuzzo. 2009. Un morceau de territoire en quête de référence : le centre commercial dans les aires métropolitaines en Afrique du Sud. In *Les territoires à l'épreuve des normes : référents et innovations*, eds. S. Boujrouf, B. Antheaume, F. Giraut and P.-A. Landel, 129-146. Marrakech/Le Pradel: LERMA/CERMOSEM. Ce chapitre reprend la communication [55].
37. Houssay-Holzschuch, M. 2008. Géographies de la distance : terrains sud-africains. In *Carnets de terrain. Pratiques géographiques et aires culturelles*, ed. T. Sanjuan, 181-195. Paris: L'Harmattan. Ce chapitre a été écrit à partir du séminaire [79].
38. Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2006. Vivre ensemble : Le public au croisement espace/politique/société. In *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, eds. R. Séchet and V. Veschambre, 73-88. Rennes: Presses Universitaires de Rennes. Ce chapitre reprend la communication [58] sélectionnée pour publication puis retravaillée.
39. Houssay-Holzschuch, M. 2005. La géographie culturelle, émergence et enjeux. In *L'Histoire culturelle du contemporain*, eds. L. Martin and S. Venayre, 237-247. Paris: Nouveau Monde Éditions et Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle. Ce chapitre reprend la communication [60].
40. Dupont, V. & M. Houssay-Holzschuch. 2005. Fragmentation and access to the city: Cape Town and Delhi in a comparative perspective. In *Reconfiguring Identities and Building Territories in India and South Africa*, eds. P. Gervais-Lambony, F. Landy and S. Oldfield, 277-314. Delhi: Manohar. Ce chapitre reprend la communication [66] et a également été publié en français [42].
41. Houssay-Holzschuch, M. 2004. Paradoxes et perversions : le township sud-africain. In *Le Monde des grands ensembles*, eds. A. Fourcaut and F. Dufaux, 242-253. Paris: Créaphys. Ce chapitre a été réécrit à partir de la

communication [65].

42. Dupont, V. & M. Houssay-Holzschuch. 2003. Fragmentation et accès à la ville : une étude comparative entre Le Cap et Delhi. In *Espaces arc en ciel: identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*, eds. P. Gervais-Lambony, F. Landy and S. Oldfield, 271-304. Paris: Karthala. Ce chapitre reprend la communication [66] et a également été publié en anglais [40].
43. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Le Pouvoir, l'Afrique et la ville : la géographie humaine sud-africaine. In *Géographie et Liberté, Mélanges en hommage à Paul Claval*, eds. J.-R. Pitte and A.-L. Sanguin, 469--478. Paris: L'Harmattan.
44. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Les littoraux de la Péninsule du Cap (Afrique du Sud), ou de la géopolitique à l'économie. Étude de cas, avec cartes et documents. In *Les Espaces littoraux dans le monde*, eds. L. Marrou and I. Sacareau, 83--103. Paris: Ophrys.
45. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Espace de contrôle, espaces de subversion : les townships sud-africains. In *Le Voyage inachevé... à Joël Bonnemaison*, eds. D. Guillaud, M. Seysset and A. Walter, 401-406. Paris: ORSTOM/UMR PRODIG.
46. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Le même drapeau que les John Frum : églises de Sion en Afrique du Sud. In *B. comme Big Man, Hommage à Joël Bonnemaison, numéro spécial Graphigéo*, 83--88: PRODIG.
47. Houssay-Holzschuch, M. 1999. L'Afrique du Sud, ou la patrie utopique. In *Le Territoire, lien ou frontière ?*, *La Nation et le territoire*, eds. J. Bonnemaison, L. Cambrézy and L. Quinty-Bourgeois, 83-101. Paris: L'Harmattan. Ce chapitre reprend la communication [69].

Conférences internationales

48. Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2010. Gugulethu, the becoming of a post-apartheid township? In *Annual Conference of the Association of American Geographers*, session « Post-apartheid geographies » organisée par Belinda Dobson. Washington. Les contributions de cette session sont en cours de soumission pour un numéro spécial du *Canadian Journal of African Studies*.
49. Houssay-Holzschuch, M. 2009. Changement sociétal et transition politique en Afrique du Sud. In *Penser les espaces intermédiaires en Europe*, Lyon, 15-16 octobre.
50. Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2009. Crossovers: publicizing the post-apartheid city? In *3rd European Conference of African Studies*, ed. Panel

- 56: Fragmented and Fluid Urbanities organisé par C. HENTSCHEL. Leipzig, juin.
51. Houssay-Holzschuch, M. 2009. *Ghosts in the City: Savoirs mémoriels dans le Cape Town post-apartheid*. In *La Fabrique des savoirs en Afrique subsaharienne*. Paris, 13-15 mai.
52. Houssay-Holzschuch, M. 2009. "Living together in post-apartheid Cape Town? Nation-building in the times of globalization". In *American Association of Geographers' Conference 2009*, ed. Paper session "Educating the cosmopolitan citizen Negotiating memory and conflict in making democratic citizens" organized by Lynn STAEHELI & Daniel HAMMETT. Las Vegas.
53. Houssay-Holzschuch, M. & O. Milhaud. 2008. Provincialism: Does French geography matter? In *RGS-IBG Annual Conference, Geographies of in/difference: whose geographies matter?* (PYGYWG (2) session, organised by Kye ASKINS and Jo NORCUP, London, August 27-29. London.
54. Teppo, A. & M. Houssay-Holzschuch. 2007. Mall for All? The Case of the Victoria & Albert Waterfront in Cape Town, South Africa. In *International Sociological Association Workgroup RC21 Conference*. Vancouver, 22-25 août.
55. Vacchiani-Marcuzzo, C. & M. Houssay-Holzschuch. 2006. Un morceau de territoire en quête de référence : le centre commercial dans les aires métropolitaines en Afrique du Sud. In *Premières rencontres internationales Les Territoires à l'épreuve : décentralisation et dévolutions, Réseau CORUS « Les recompositions territoriales et leurs référents »*. Marrakech, 9-11 novembre. Cette communication a été publiée (chapitre [36]).
56. Vanier, M. & M. Houssay-Holzschuch. 2006. Impératifs et ambivalences, synthèse de l'axe 3 « Politique d'aménagement du territoire et dynamique locale ». In *Premières rencontres internationales Les Territoires à l'épreuve : décentralisation et dévolutions, Réseau CORUS « Les recompositions territoriales et leurs référents »*. Marrakech, 9-11 novembre.
57. Houssay-Holzschuch, M. 2005. Un espace commun ? Espaces publics, pratiques citadines et construction sociétale dans l'Afrique du Sud post-apartheid. In *Symposium « Regards croisés sur les villes africaines », Xe congrès de l'Association internationale de recherche interculturelle*. Alger, 2-6 mai.
58. Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2004. Vivre ensemble : Le public au croisement espace/politique/société. In *Espaces et sociétés aujourd'hui. La géographie sociale dans les sciences sociales et dans l'action*. Rennes, 21-22 octobre. Cette communication a été sélectionnée pour publication dans les actes du colloque (chapitre [38]) et est également disponible sur

http://www.univ-lemans.fr/lettres/eso/evenements/resumes_10_2004.html.

59. Houssay-Holzschuch, M. & A. Teppo. 2004. Public spaces and urbanity in the South African City: The Case of Cape Town. In *Poland-South Africa Second Symposium, Poland and South Africa: Two Rhetorical Models for Participatory Citizenship in Post-Totalitarian Cultures*. Cape Town, 27-30 September.
60. Houssay-Holzschuch, M. 2004. La géographie culturelle, émergence et enjeux. In *L'histoire culturelle du contemporain*. Cerisy, 23-30 août. Cette communication a été publiée (chapitre [39]).
61. Giraut, F., S. Guyot & M. Houssay-Holzschuch. 2004. Les parcs de la guerre aux parcs de la paix : enjeux et conflits des espaces protégés transfrontaliers en Afrique du Sud. In *Après les frontières, avec la frontière : quelles territorialités transfrontalières ?* Grenoble, 2 et 3 juin. Actes sur CD-ROM.
62. Houssay-Holzschuch, M. 2003. Violence and Urban Dynamics: Perspectives from Cape Town. In *Security, Urban Dynamics and Privatisation of Space in sub-saharan African Cities (Cape Town, Ibadan, Lagos, Johannesburg, Nairobi, Maputo, Windhoek)*. Johannesburg (Institut Français d'Afrique du Sud, en collaboration avec l'IFRA-Ibadan et l'IFRA-Nairobi), 23-25 avril.
63. Houssay-Holzschuch, M. 2002. Territoires sud-africains : la mémoire et l'enjeu du politique. In *Rencontres scientifiques franco sud-africaines de l'innovation territoriale*. Avignon, Le Pradel, Grenoble, 22-28 janvier.
64. Houssay-Holzschuch, M. 2002. Ségrégation, déségrégation, reségrégation ? Perspectives de recherche In *Rencontres scientifiques franco sud-africaines de l'innovation territoriale*. Avignon, Le Pradel, Grenoble, 22-28 janvier, disponible sur <http://iga.ujf-grenoble.fr/territoires/index.htm>.
65. Houssay-Holzschuch, M. 2001. Le township sud-africain, refus du grand ensemble ou grand ensemble horizontal ? In *Journée d'étude « Les grands ensembles à l'épreuve du comparatisme*. Lyon, 25 octobre. Cette communication a été publiée (chapitre [41]).
66. Dupont, V. & M. Houssay-Holzschuch. 2001. Fragmentation and access to the city: Cape Town and Delhi in a comparative perspective. In *Spaces, Territories and Identities in South Africa and India, a comparative perspective*. Nanterre, 29-30 novembre. Cette communication a donné lieu à publication en anglais [40] et en français [42].
67. Houssay-Holzschuch, M., S. Nourrissat & S. Oldfield. 2000. Social and Spatial Polarisation in post-apartheid Woodstock. In *Workshop « Identities*

- and territories in India and South Africa*. University of Cape Town, Le Cap, octobre.
68. Houssay-Holzschuch, M. 1997. Sociabilité, solidarité : culture, identité et vie urbaine dans les quartiers noirs du Cap. In *Les approches culturelles en géographie*, conférence de l'UGI, Paris, 8-11 décembre. Cette communication a été publiée (article [20]).
 69. Houssay-Holzschuch, M. 1995. L'Afrique du Sud, ou la patrie utopique. In *Le Territoire, lien ou frontière ?* Paris, 2-4 octobre. Cette communication a été publiée (chapitre [47]).

Autres conférences, séminaires et interventions

70. Houssay-Holzschuch, M. 2009. Cape Town, périphéries post-apartheid. In *Séminaire du LADYSS*. Paris, 23 octobre
71. Houssay-Holzschuch, M. 2008. Décentrer le regard sur les espaces publics. In *Séminaire Art, espaces publics, identités, équipe Géophile*. Lyon, 18 décembre.
72. Houssay-Holzschuch, M. 2008. Public spaces and places of memory in post-apartheid South Africa. In *Geography Department Colloquium*. Syracuse University, Syracuse (NY), April 9.
73. Houssay-Holzschuch, M. 2008. The post-apartheid City in Perspective: International Comparisons, Urban Margins and Public Spaces. Department of Geography and Environmental Science, University of Fort Hare (Alice, South Africa), February 7.
74. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Post-Apartheid South Africa: A Cultural Geography. In *World Cultures*, intervention au cours de Don Mitchell. Department of Geography, University of Syracuse (NY), November 19.
75. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Urban fragmentation and Public Spaces: De-centering the Gaze. Department of Social Policy and Urban Studies, University of Helsinki, April 11.
76. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Espaces publics au Cap, de l'apartheid au post-apartheid. Séminaire Afrique australe (EHESS, Paris VII, Paris V), 28 février.
77. Houssay-Holzschuch, M. & C. Vacchiani-Marcuzzo. 2003. L'Afrique du Sud, une exploration du lointain. Séminaire interne de l'UMR Géographie-cités, "Le proche et le lointain : quelles distances à son objet de recherche?", Paris, 27 mai.

78. Bonerandi, E. & M. Houssay-Holzschuch. 2003. La géographie et la ligne bleue des Vosges : une lecture spatiale de la guerre. Séminaire "Penser la guerre" de J.C. ZANCARINI et M. SENELLART, ENS LSH, Lyon, avril. Ce séminaire été publié après réécriture (article [17]).
79. Houssay-Holzschuch, M. 2003. Terrain miné : la violence sud-africaine et le chercheur. séminaire SGAC (Géographie et aires culturelles), Paris I/PRODIG, Paris, février. Ce séminaire a été publié (chapitre [37]).
80. Houssay-Holzschuch, M. 2003. Interface nature/société : une question culturelle ? DEA Lyon II- Lyon III, cours de Jean VARLET, janvier.
81. Houssay-Holzschuch, M. 2001. Ségrégation et déségrégation au Cap. séminaire Formation à la recherche en Afrique noire d'Alain GASCON et J.-C. PENRAD, EHESS, février.
82. Houssay-Holzschuch, M. 2000. Ethnicité, pluriethnicité, multiculturalisme. Séminaire du laboratoire Espace et Cultures organisé par Louis DUPONT, Université de Paris IV, Paris, mars.
83. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Identités urbaines. Séminaire "Gestion et inventions urbaines" de Jean-Luc PIERMAY, Laboratoire Image et Ville, Université de Strasbourg I, mars.
84. Houssay-Holzschuch, M. 1999. A Cultural Geography of Cape Town's African Townships. Interdisciplinary Seminar organisé par Simon BEKKER, Sociology and Anthropology Department, University of Stellenbosch (South Africa), février.
85. Houssay-Holzschuch, M. 1999. Le territoire des villes sud-africaines. Séminaire "Villes, Réseaux, Territoires" de Marcel BAZIN, DEA « Histoire, Espaces, Civilisations », Université de Reims Champagne Ardennes, janvier.
86. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Compétition pour le territoire dans l'Afrique du Sud post-apartheid. séminaire "Formation à la recherche en Afrique noire" d'Alain GASCON et J.-C. PENRAD, EHESS, Paris, mars.
87. Houssay-Holzschuch, M. 1998. Le réflexe identitaire : églises de Sion en Afrique du Sud. Séminaire "Mondialisation" de Jacques LEVY, DEA "Histoire, Espaces, Civilisations", Université de Reims Champagne Ardennes, janvier.
88. Houssay-Holzschuch, M. 1997. *Don't go there!* : faire du terrain dans les townships. Séminaire Jeunes Chercheurs organisé par Philippe GERVAIS-LAMBONY, Institut Français d'Afrique du Sud, Johannesburg, 1^{er} juillet.

Rapports de recherche et mémoires

89. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Les Espaces publics dans les pays intermédiaires. Paris: Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, rapport de l'Action Concertée Incitative Jeunes Chercheurs n°JC2069, octobre.
90. Coetzee, J. K., M. Houssay-Holzschuch & C. O'Reilly. 1999. Experiencing Space and Place in Grahamstown's informal settlements. In *Research Report Series* Grahamstown, South Africa: Institute of Social and Economic Research, Rhodes University (Grahamstown, Afrique du Sud), August.
91. Houssay-Holzschuch, M. 1997. Le Territoire volé, une géographie culturelle des quartiers noirs de Cape Town (Afrique du Sud). Thèse de géographie sous la direction de Paul CLAVAL et Joël BONNEMAISON, Université de Paris IV-Sorbonne, Paris., Paris IV, décembre 1997. Mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité. Thèse publiée (ouvrage [6]).
92. Houssay-Holzschuch, M. 1994. Les Espaces sud-africains : représentations et affrontements. DEA de géographie mention TB sous la direction de Paul CLAVAL et Joël BONNEMAISON, Université Paris IV - Sorbonne. Mémoire publié (ouvrage [7]).
93. Houssay, M. 1992. Crise urbaine et ruralité : le cas de Tuléar, sud-ouest de Madagascar. Maîtrise de géographie mention TB sous la direction de Roland POURTIER, Université Paris I - Sorbonne.

Recensions d'ouvrages

94. Houssay-Holzschuch, M. 2010. La ville par les pratiques habitantes. *L'Espace géographique* (2):186-188.
95. Houssay-Holzschuch, M. 2009. De l'espace public aux régimes de publicité, compte-rendu de Lynn A. STAÉHELI, Don MITCHELL, 2007, *The People's Property? Power, Politics, and the Public*, New York, Routledge, pour les *Annales de Géographie*, numéro spécial « Justice spatiale » sous la direction de Philippe Gervais-Lambony, Janvier-Avril 2009, n°665-666, pp. 176.
96. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Guide de l'étudiant européen en sciences sociales : une géographie pratique des savoirs, compte-rendu de L. (Krichewsky et al. 2007)
97. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Vivre à Tananarive, compte rendu de Catherine FOURNET-GUÉRIN, 2007, *Vivre à Tananarive : géographie du*

- changement dans la capitale malgache*, Paris, Karthala, pour *Géographie et Cultures*, 2007, n°63, pp. 133-134.
98. Houssay-Holzschuch, M. 2007. Compte-rendu de BERRY-CHIKHAOUI Isabelle, DEBOULET Agnès, ROULLEAU-BERGER Laurence (éds.), 2007, *Villes internationales. Entre tensions et réactions des habitants*, Paris, La Découverte. Liens-socio, (http://www.liens-socio.org/article.php3?id_article=2254), octobre.
 99. Houssay-Holzschuch, M. 2006. Compte-rendu du film *Tsotsi* (Gavin HOOD, 2005) pour les Cafés géographiques (http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=939), octobre.
 100. Houssay-Holzschuch, M. 2006. Compte-rendu de Nicolas HOSSARD et Magdalena JARVIN (éds), 2005, *C'est ma ville ! De l'appropriation et du détournement de l'espace public*, Paris, L'Harmattan, pour le site Liens-socio (http://www.liens-socio.org/article.php3?id_article=829), janvier.
 101. Houssay-Holzschuch, M. 2006. Ville et sécurité : questions franco-américaines, compte-rendu de G. BILLARD, J. CHEVALIER et F. MADORÉ, 2005, *Ville fermée, ville surveillée. La sécurisation des espaces résidentiels en France et en Amérique du Nord*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pour les *Annales de Géographie*, 649, 2006, p. 317.
 102. Houssay-Holzschuch, M. 2006. « Espaces domestiques », compte-rendu de Béatrice COLLIGNON, Jean-François STASZAK (éds), 2004, *Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter*, Paris, Bréal, pour *Géographie et Cultures*, 53, printemps, p. 135-137.
 103. Houssay-Holzschuch, M. 2004. « Un dictionnaire culturel de l'habitat et du logement », compte-rendu de Marion SEGAUD, Jacques BRUN, Jean-Claude DRIANT (ss la dir.), 2002, *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, pour *Géographie et Cultures*, 52, hiver, p. 139-140.
 104. Houssay-Holzschuch, M. 2002. « Les espaces publics à l'heure globale », compte-rendu de Cynthia GHORRA-GOBIN (éd.), 2001, *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, pour *Géographie et Cultures*, 42, été, p. 133-134.
 105. Houssay-Holzschuch, M. 2002. « Être jeune dans les sociétés du Sud », compte-rendu de René COLLIGNON et Mamadou DIOUF (éds.), 2001, *Les jeunes : hantise de l'espace public dans les sociétés du Sud ?*, numéro spécial de *Autrepart*, n°18, Éditions de l'Aube & IRD, pour *Géographies et Cultures*, 41, printemps, p. 134-135.

106. Houssay-Holzschuch, M. 2001. Compte-rendu anglais et français de Dominique DARBON (éd.), 1999, *L'après-Mandela. Enjeux sud-africains et régionaux*, Paris, Karthala, pour H-Safrica, avril.
107. Houssay-Holzschuch, M. 2001. "Reassessing the past(s)", compte-rendu de Thiven REDDY, 2000, *Hegemony and Resistance: Contesting identities in South Africa*, Aldershot, Ashgate, pour H-Safrica, février (<http://www.h-net.org/reviews/showrev.cgi?path=21807983220930>).
108. Houssay-Holzschuch, M. 2000. « La géographie sociale, entre la globalisation et le sujet », compte-rendu de Benno WERLEN, 1997, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*, t. 2 « Globalisierung, Region und Regionalisierung », Stuttgart, Franz Steiner Verlag, pour *Géographie et Cultures*, 34, été, p. 139-140.
109. Houssay-Holzschuch, M. 1999. « "Il n'y a que la terre qui leur appartient" : la vie d'un paysan noir en Afrique du Sud », compte rendu de Charles VAN ONSELEN, 1996, *The Seed is Mine: The Life of Kas Maine, a South African Sharecropper, 1894-1985*, Cape Town, David Philip, pour *Géographie et Cultures*, 32, hiver, p. 136-138.
110. Houssay-Holzschuch, M. 1999. « Pouvoirs et société dans les villes d'Afrique australe, ou la gestion urbaine est-elle possible...? », compte rendu de Philippe GERVAIS-LAMBONY, Sylvie JAGLIN et Alan MABIN (éds), 1999, *La Question urbaine en Afrique australe, perspectives de recherches*, Paris, IFAS-Karthala, collection « Hommes et Sociétés », pour *Géographie et Cultures*, 30, été, p. 132-134.
111. Houssay-Holzschuch, M. 1998. « La Loi et le territoire : des bantoustans aux nouvelles provinces sud-africaines », compte rendu de Raphaël PORTEILLA, 1998, *Le nouvel Etat sud-africain : des bantoustans aux provinces (1948-1997)*, Paris, L'Harmattan, collection « Afrique australe », pour *Géographie et Cultures*, 28, hiver, p. 124-126.
112. Houssay-Holzschuch, M. 1998. « Structures urbaines, villes sud-africaines », compte rendu de Ron J. DAVIES (éd.), 1996, *Contemporary City Structuring: International Geographical Insights*, Cape Town, IGU Commission on Urban Development and Urban Life et Society of South African Geographers, pour *Géographie et Cultures*, 28, hiver 1998, p. 119-121.

Publications à caractère pédagogique

113. Houssay-Holzschuch, M. 2006. La leçon de géographie hors-programme. In *Préparer les épreuves. La Géographie au CAPES et aux agrégations*, ed. V. Moriniaux, 200-221. Paris: Éditions du Temps.

114. Houssay-Holzschuch, M. 2001. Morphologie des très grandes villes. In *Les très grandes villes*, ed. M.-A. Gervais-Lambony, 39-42. Paris: Atlande. 39-42.
115. Houssay-Holzschuch, M. 1996. La méthodologie de la fiche de lecture. In *Feuilles de géographie*, V, 19.
116. Houssay, M. & M. Houssay-Holzschuch. 1996. La formation du territoire français ; initiation aux chorèmes. In *Feuilles de géographie*, V, 20.

Sous presse / En préparation

117. Houssay-Holzschuch, M. *Espaces publics dans les pays intermédiaires*. Édition et coordination d'un ouvrage collectif tiré de l'ACI Jeunes chercheurs dont je suis responsable (rapport [89]). Éditeur pressenti : Bréal.
118. Houssay-Holzschuch, M. "Ghosts in the City: Savoirs mémoriels dans le Cape Town post-apartheid", texte repris de [51] en cours de soumission à *Genèses*.
119. Houssay-Holzschuch, M., Don Mitchell, and Lynn Staeheli. (soumis), "Looking beyond the Familiar in Public Space Research", *Political Geography*.
120. Volvey Anne, Calbérac Yann, Houssay-Holzschuch Myriam, coordination d'un numéro thématique "Terrains de géographes" pour les *Annales de géographie*, parution prévue en 2011.
121. Belaidi, N., Berger, M., Houssay-Holzschuch, M. et Ninot, O. (à paraître): Cape Town, périphéries post-apartheid. In Chaléard, J.-L. (éd.), *PERISUDS - numéro spécial de Grafigéo*, Paris.

Diffusion de la recherche & vulgarisation

- Interview sur l'Afrique du Sud et la Coupe du Monde pour *Mag2Lyon*, avril 2010.
- Interview sur les viols correctifs en Afrique du Sud pour *Causette*, avril 2010.
- Interview à France Info pour la sortie du film *Invictus* de Clint Eastwood, 13 janvier 2010.
- Participation au débat introductif de « Afrique du Sud, l'arc-en-ciel de la gravité » de Michel POMAREDE, France Culture, 23-27 juillet 2007.
- Entretien donné à *Deutsche Welle* sur le congrès de l'ANC, 27 juin 2007.

- Animation avec Cécile VAN DEN AVENNE (sociolinguiste, ENS LSH) et Christian LALLIER (réalisateur et enseignant cinéma, ENS LSH) de la séance Jean ROUCH *Les Maîtres fous* du Mois du documentaire, ENS LSH, 26 novembre 2004.
- Entretien donné à *Deutsche Welle*, la chaîne internationale de télévision allemande, sur le résultat des élections sud-africaines d'avril 2004.
- Animation avec F. GIRAUT et R. NAVARRO d'un Café géographique, « Faut-il chercher la Renaissance africaine à la ville ou à la campagne ? », Grenoble, décembre 2003.
- « Adéquation entre un espace et une idéologie », entretien donné à Cécile VAN DEN AVENNE, *Café Verre, publication poétique et documentaire autour de la vie au quotidien à Marseille*, 2003, n°14, p. 19-25.
- Animation d'un Café géographique de Lyon sur le thème de la ségrégation, mars 2002.
- Animation avec Ph. GERVAIS-LAMBONY, Ph. GUILLAUME et Cl. BENIT d'un Café géographique sur l'Afrique du Sud, Paris, 1999.
- « Les cartes mentales, une technique pour l'analyse géographique », *La Semaine de la Science*, Université de Paris IV-Sorbonne, Paris, 18 octobre 1999.
- Participation à une émission de RFI (réalisée par Maria MALAGARDIS) sur Le Cap, la ville d'apartheid, 1997.

Langues pratiquées : anglais, allemand

Références

- Adam, H. & K. Moopley. 1993. *The Negotiated Revolution, Society and Politics in post-apartheid South Africa*. Johannesburg: Jonathan Ball.
- Agulhon, M. 1988. *Histoire vagabonde*. Paris: Gallimard.
- Amat-Roze, J.-M. 2003. L'infection à VIH/sida en Afrique subsaharienne, propos géographiques. *Hérodote* (111):117-155.
- Anderson, E. 2004. The Cosmopolitan Canopy. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science* 595:14-31.
- Antheaume, B. & F. Giraut. 2002. Les marges au cœur de l'innovation territoriale ? Regards croisés sur les confins administratifs (Afrique du Sud, France, Maroc, Niger, Togo...). *Historiens & Géographes* (379):39-58.
- eds. 2005. *Le territoire est mort, Vive les territoires !* Paris: Éditions de l'IRD.
- Appadurai, A. 1996. *Modernity at Large, Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Asmal, K., L. Asmal & R. S. Roberts. 1996. *Reconciliation through truth : a reckoning of apartheid's criminal governance*. Cape Town: David Philip Publishers, in association with Mayibue Books, University of the Western Cape.
- Badstuebner, J. 2008. Rape and the Tikoloshe: Sexual Violence and Fear in a South African Township. *The Australasian Review of African Studies* XXIX (1&2):26-34.
- Besteman, C. L. 2008. *Transforming Cape Town*. Berkeley: University of California Press.
- Bond, P. 2000. *Cities of Gold, Townships of Coal: Essays on South Africa's New Urban Crisis*. New Jersey: Africa World Press.
- Bonnemaison, J. 1981. Voyage autour du territoire. *L'Approche culturelle en géographie, numéro spécial de L'Espace géographique* 10 (4):249-262.
- . 1986. *Les Fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel du Vanuatu*. Paris: ORSTOM.
- Bonnemaison, J. & L. Cambrézy. 1996. Le lien territorial : entre frontières et identités. *Géographie et Cultures* (20):7-18.
- Bordreuil, J.-S. 2000. La ville desserrée. In *La ville et l'urbain - l'état des savoir*, eds. T. Paquot, M. Lussault and S. Body-Gendrot, 169-182. Paris: La Découverte.
- Bost, F. 2004. Les investissements directs étrangers, révélateurs de l'attractivité des territoires à l'échelle mondiale. *M@ppemonde* 75 (3).
- Braun, B., D. Vaiou, O. Yiftachel, H. Sakho, S. Chaturvedi, J. Timár & C. Minca. 2003. Guest editorials. *Environment & Planning D: Society & Space* 21 (1):131-168.
- Brink, A. 1976. *An Instant in the Wind*. London: W.H. Allen.
- . 1978. *Rumours of rain : a novel*. 1st ed. New York: Morrow.
- . 1993. *Adamastor*. Paris: Stock.
- Bureau, L. 1997. *Géographie de la nuit*. Montréal (Québec): Hexagone.

- Cassin, B. 2004. *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*. Paris: Le Robert : Seuil.
- Cassin, B., O. Cayla & P.-J. Salazar eds. 2004. *Vérité, Réconciliation, Réparation*. Paris: Seuil.
- Chakrabarty, D. 2000. *Provincializing Europe: postcolonial thought and historical difference*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.
- Chatterton, P. & R. Hollands. 2003. *Urban nightscapes : youth cultures, pleasure spaces and corporate power*. London ; New York: Routledge.
- Chidester, D., P. Dexter & W. G. James. 2004. *What holds us together : social cohesion in South Africa*. Pretoria / London: Human Sciences Research Council / Global.
- Chivallon, C. 2003. Une vision de la géographie sociale et culturelle en France. *Annales de géographie*, (634):646-657.
- Chivallon, C., P. Ragouet & M. Samers. 1999. *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve [sic] postmoderne*. Talence: Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Christopher, A. J. 1994. *Atlas of Apartheid*. Johannesburg: Witswatersrand University Press.
- City of Cape Town. 2007. Crime in Cape Town: 2001 - 2006: Strategic Development Information and GIS Department, Janet Gie and Craig Haskins.
- Claval, P. 1995. *La Géographie culturelle*. Paris: Nathan.
- . 1996. *La géographie comme genre de vie : un itinéraire intellectuel*. Paris: L'Harmattan.
- . 1998. *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*. Paris: Nathan-Université.
- Coetzee, J. M. 1990. *Age of Iron*. London: Secker & Warburg.
- Cusset, F. 2003. *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris: La Découverte.
- D'Alessandro-Scapari, C. 2005. *Géographes en brousse. Un métissage spatial entre discours et pratiques*. Paris: L'Harmattan.
- Dagorn, R. & P. Guillaume. 2002. Howard et les pervers : une utopie sud-africaine. *Historiens & Géographes* (379):115-124.
- Davies, R. J. 1981. The spatial formation of the South African city. *GeoJournal* Sup. Iss., 2:59--72.
- de Certeau, M. 1990. *L'invention du quotidien*. Paris: Folio Gallimard.
- Debarbieux, B. 2000. Le territoire : histoires en deux langues, a bilingual (his-)tory of territory. In *Discours scientifiques et contextes culturels. Géographies françaises et britanniques à l'épreuve postmoderne*, eds. C. Chivallon, P. Ragouet and M. Samers, 33-46. Bordeaux: Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Détienne, M. 2000. *Comparer l'incomparable*. Paris: Seuil.
- Dubresson, A. & S. Jaglin. 2008. *Le Cap après l'apartheid : gouvernance métropolitaine et changement urbain*. Paris: Karthala.
- Dubresson, A., J.-Y. Marchal & J. P. Raison. 1994. *Les Afriques au sud du Sahara*. Paris: Belin/Reclus.

- Dufaux, F. & P. Gervais-Lambony eds. 1994. *Afrique noire, Europe de l'Est : Regards croisés*. Paris: Karthala.
- Dureau, F. & V. Dupond eds. 2000. *Métropoles en mouvement, une comparaison internationale*. Paris: Anthropos & IRD.
- Elder, G. S. 2003. *Hostels, sexuality, and the apartheid legacy : malevolent geographies*. Athens, Ohio: Ohio University Press.
- Fall, J. & S. Rosière. 2008. On the limits of dialogue between Francophone and Anglophone political geography. *Political Geography* 27 (7):713-716.
- Fassin, D. ed. 2004. *Afflictions. L'Afrique du Sud, de l'apartheid au sida*. Paris: Karthala.
- Foucher, M. 1988. *Fronts et frontières, un tour du monde géopolitique*. Paris: Fayard.
- Gervais-Lambony, P. 1994. *De Lomé à Harare : le fait citoyen. Images et pratiques des villes africaines*. Paris/Nairobi: Karthala/IFRA.
- . 1997. *L'Afrique du Sud et les États voisins*. Paris: Armand Colin.
- . 2001. La citoyenneté, ou comment un mot peut en cacher d'autres.... In *Vocabulaire de la ville : notions et références*, ed. E. Dorier-Apprill, 92-108. Paris: Éditions du Temps.
- . 2003a. Afrique du Sud, les temps du changement. *Hérodote* (111):81-98.
- . 2003b. *Territoires Citadins: Quatre Villes Africaines*. Paris: Belin.
- . 2004. Mondialisation, métropolisation et changement urbain en Afrique du Sud. *Vingtième siècle* 1 (81):57-68.
- Gibson-Graham, J. K. 2004. Area studies after poststructuralism. *Environment & Planning A* 36 (3):405 – 419.
- Giraut, F. 2005. *Fabriquer des territoires. Utopies, modèles et projets*. Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris I, Paris.
- . 2008. Conceptualiser le territoire. *Historiens & Géographes* (403):57-68.
- Grésillon, B. 2003. *Berlin, métropole culturelle*. Paris: Belin.
- Griselin, M. 1988. *Huit femmes pour un pôle : la première expédition polaire féminine*. Paris: Albin Michel.
- Guillaud, D., M. Seysset & A. Walter eds. 1998. *Le Voyage inachevé... à Joël Bonnemaison*. Paris: ORSTOM / UMR PRODIG.
- Guillaume, P. 2001. *Johannesburg, Géographies de l'exclusion*. Paris: Karthala - IFAS.
- . 2004. La violence urbaine à Johannesburg. Entre réalités et prétexte. *Geographica Helvetica* (Heft 3):188-198.
- Guillaume, P., N. Péjout & A. Wa Kabwe-Segatti eds. 2004. *L'Afrique du Sud dix ans après, transition accomplie ?* Paris: IFAS-Karthala.
- Gutierrez, J. & P. Lopez-Nieva. 2001. Are international journals of human geography really international? *Progress in Human Geography* 25 (1):53-69.
- Hancock, C. 2004. L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste. In *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, ed. C. Bard, 167-176. Angers: Presses de l'Université d'Angers.
- Hélias, P. J. 1975. *Le cheval d'orgueil : mémoires d'un Breton du pays bigouden*. Paris: Plon.

- Helms, G., J. Lossau & U. Oslender. 2005. Einfach sprachlos but not simply speechless: language(s), thought and practice in the social sciences. *Area* 37 (3):242-250.
- Herrenschmidt, J.-B. 1998. Hommage à un Big Man. *Graphigéo* (4).
- Hoerner, J.-M. 1987. Contribution géographique à l'étude du sous-développement régional du Sud-Ouest de Madagascar. Thèse de géographie, Université d'Aix-Marseille III, Aix-Marseille.
- Hyndman, J. 2009. Balancing work and life: A geography of parental leave. *Geoforum* 40 (1):2-4.
- Iziko Museums of Cape Town., E. Bedford & South African National Gallery. 2004. *A decade of democracy : South African art, 1994-2004 : from the permanent collection of Iziko : South African National Gallery*. Wetton, Cape Town, South Africa: Double Storey Books ; Iziko Museums of Cape Town.
- Jazeel, T. 2007. Awkward geographies: Spatializing academic responsibility, encountering Sri Lanka. *Singapore Journal of Tropical Geography* 28 (3):287-299.
- Johnson, N. C. 1995. Cast in Stone: monuments, geography, and nationalism. *Environment and Planning D: Society and Space* 13 (1):51-65.
- Joseph, I. 1984. *Le Passant considérable, Essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris: Méridiens.
- Judin, H., I. Vladislavic & Nederlands Architectuurinstituut. 1998. *Blank-- : architecture, apartheid and after*. Rotterdam/New York: NAI / Distributor, D.A.P./Distributed Art Publishers.
- Knafou, R. ed. 1997. *L'état de la géographie : autoscopie d'une science*. Paris: Belin.
- Krichewsky, L., O. Milhaud, L. Pettinaroli & M. Scot eds. 2007. *ERASMUS, Guide de l'étudiant européen en sciences sociales. Sociologie - Géographie - Histoire*. Paris: Belin.
- Kroeber, T. 1968. *Ishi. Testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*. Paris: Plon.
- Krog, A. 1998. *Country of my Skull*. Johannesburg: Random House.
- Landy, F. 2004. Itinéraire scientifique. Le choix difficile entre aire culturelle et approche thématique. Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris X Nanterre, Nanterre.
- Latour, B. 1987. *Science in Action : How to Follow Scientists and Engineers Through Society*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Lévi-Strauss, C. 1955. *Tristes tropiques*. Paris: Plon.
- Lévy, J. 1995. *Egogéographies : matériaux pour une biographie cognitive*. Paris: L'Harmattan.
- . 2000. *Le Tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*. Paris: Belin.
- Malan, R. 1990. *My Traitor's Heart, Blood and Bad Dreams: A South African explores the Madness in his Country, his Tribe and Himself*. London: The Bodley Head.
- Malaurie, J. 1989. *Les derniers rois de Thulé : avec les Esquimaux polaires, face à leur destin*. 5e éd. rev. et augm. [de] Et après? Retours à Thulé et d'un dossier "Débats et Critiques" ed. [Paris]: Plon.
- Mbembe, A. 2001. *On the postcolony*. Berkeley: University of California Press.

- Mbembe, A. & S. Nuttall. 2004. Writing the World from an African Metropolis. *Public Culture* 16 (3):347-372.
- Mitchell, D. 2000. *Cultural geography: a critical introduction*. Oxford ; Malden, Mass.: Blackwell Publishers.
- Monosson, E. 2008. *Motherhood, the elephant in the laboratory : women scientists speak out*. Ithaca: ILR Press/Cornell University Press.
- Morris-Suzuki, T. 2000. Anti-Area Studies. *Communal/Plural: Journal of Transnational & Cross-Cultural Studies* 8:9-23.
- Murphy, R. F. 1990. *Vivre à corps perdu. Le témoignage et le combat d'un anthropologue paralysé*. Paris: Plon.
- Naciri, M. 1985. Regards sur l'évolution de la citoyenneté au Maroc. Tours: Université de Tours, URBAMA.
- Narsiah, S. 2002. Neoliberalism and privatisation in South Africa. *GeoJournal* 57:3-13.
- Nora, P. 1984. *Les Lieux de mémoire*. Paris: Gallimard.
- Otter, S. 2007. *Khayelitsha. uMlungu in a Township*. Cape Town: Penguin.
- Paquot, T., M. Lussault & S. Body-Gendrot. 2000. *La ville et l'urbain : l'état des savoirs*. Paris: Découverte.
- Paton, A. 1955. *Pleure ô pays bien-aimé*. Paris: Albin Michel.
- Pieterse, E. A., F. Meintjies & Isandla Institute. 2004. *Voices of the transition : the politics, poetics and practices of social change in South Africa*. Sandtown: Heinemann.
- Raffestin, C. 1980. *Pour une géographie du pouvoir*. Paris: Librairies techniques.
- Raison, J.-P. 1984. *Les Hautes terres de Madagascar et leurs confins occidentaux : enracinement et mobilité des sociétés rurales*. Paris / Bondy: Karthala / ORSTOM.
- Ricoeur, P. 2004. *Sur la traduction*. Paris: Bayart.
- Robinson, J. 2003. Postcolonialising Geography: Tactics and Pitfalls. *Singapore Journal of Tropical Geography* 24 (3):273-289.
- Rochefort, M. 2000. *Le Défi urbain dans les pays du Sud*. Paris: L'Harmattan.
- Rose, G. 1993. *Feminism and geography : the limits of geographical knowledge*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Salazar, P.-J. 1989. *L'Intrigue raciale, essai de critique anthropologique : l'Afrique du Sud*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- . 1998. *Afrique du Sud, la révolution fraternelle*: Hermann.
- . 2002. *An African Athens : rhetoric and the shaping of democracy in South Africa*. Mahwah, N.J.: Lawrence Erlbaum Associates.
- Seekings, J. 2008. The continuing salience of race: Discrimination and diversity in South Africa. *Journal of Contemporary African Studies* 26 (1):1 - 25.
- Sparks, A. 1994. *Tomorrow is Another Country: The Inside Story of South Africa's Negotiated Revolution*. Johannesburg: Struik.
- Staszak, J.-F., B. Collignon, C. Chivallon & C. Hancock eds. 2001. *Géographies Anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*. Paris: Belin.
- Tahca Ushte & R. Erdoes. 1977. *De mémoire indienne. La vie d'un sioux voyant et guérisseur*. Paris: Plon.
- Talayasva, D. C. 1959. *Solei hopi*. Paris: Plon.

- Teppo, A. 2004. *The Making of a Good White. A Historical Ethnography of the Rehabilitation of Poor Whites in a Suburb of Cape Town*. Helsinki: University of Helsinki.
- Thesiger, W. 1993. *Le Désert des déserts*. Paris: Plon.
- . 2005. *Les Arabes des marais. Tigre et Euphrate*. Paris: Plon.
- Turnbull, C. 1987. *Les Iks. Survivre par la cruauté*. Paris: Plon.
- Tutu, D. 2004. *Amnistier l'apartheid. Travaux de la Commission Vérité et Réconciliation*. Paris: Seuil.
- Varii Auctores. 1999. La postmodernité, visions anglophones et francophones. *Géographie et Cultures* (31).
- . 2001. L'espace public. *Géocarrefour* 76 (1).
- . 2004. Débat : Le postmodernisme en géographie. *L'Espace géographique* (1):6-37.
- Vernant, J.-P. 1981. *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris: F. Maspero.
- Vernant, J. P. & P. Vidal-Naquet. 1981. *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*. Paris: F. Maspero.
- Victor, P. É. 1948. *Apoutsiak, le petit flocon de neige; histoire esquimau racontée et illustrée*. Paris: Flammarion.
- Watterson, B. 2005. *The complete Calvin and Hobbes*. 1st ed. Kansas City, Mo.: Andrews McMeel Pub.
- Western, J. 1981. *Outcast Cape Town*. Cape Town: Human & Rousseau.
- Williams, P. & I. Taylor. 2000. Neoliberalism and the Political Economy of the 'New' South Africa. *New Political Economy* 5 (1):21-40.
- Wilson, L. 2010. Intimate dialogue can move us forward. *Cape Times*, July 30.

Table des figures

Figure 1 : <i>Apoutsiak le petit flocon de neige</i>	5
Figure 2 : Répartition hommes-femmes selon les disciplines au CNRS, 1987-2006.	15
Figure 3 : Chemin, quartier de Betaritarike, Tuléar (Madagascar).....	17
Figure 4 : Malcolm PAYNE, <i>Rorschach Test</i> , 1999.	23
Figure 5 : le bulletin de vote de 1994.	29
Figure 6 : Les élections de 1994 en images.....	30
Figure 7 : Affiche de l'exposition « Streets ».....	39
Figure 8 : Directions, « Seen on campus ».....	53
Figure 9 : L'Afrique des colères.....	59

Table des encadrés

Encadré 1 : Amy Biehl.....	9
Encadré 2 : « What a Working Woman Needs : A Wife » - Lisa Belkin	12
Encadré 3 : Le terrain sud-africain	31
Encadré 4 : Ambivalences de la recherche en Afrique du Sud.	33
Encadré 5 : « Choisir l'anglais, c'est choisir l'exclusion minimale » - Philippe Van Parijs	66
Encadré 6 : Faire de la recherche dans un pays étranger - Hugh Clout	70

Table des matières

Itinéraires.....	5
Remerciements	17
Afrique du Sud.....	23
Démocratisation et transition : temporalités d'un terrain.....	25
Que vais-je faire dans cette... ..	31
Thématiques	39
Constructions et recompositions territoriales.....	42
Géographies urbaines et culturelles	45
Visible, invisible : les espaces du vivre-ensemble.....	49
Directions et responsabilités	53
Braconnages et décalages	59
Hors du pré carré colonial : niche écologique et braconnage.....	60
L'Autre de la géographie française : quel langage, quelle théorie ?	63
Vers une géographie postcoloniale ?	67
Annexes	73
CURRICULUM VITAE	75
État civil.....	75
Diplômes acquis.....	75
Postes et fonctions occupés avant la maîtrise de conférences.....	75
Activités pédagogiques.....	76
Comme maître de conférences en géographie	76
Préparation au concours de l'agrégation (géographie et histoire)	76
Encadrement élèves ENS hors agrégation :	76
En complément :	77
Cours à l'université (1994-2000).....	77
Cours magistraux, éventuellement associés à des travaux dirigés.....	77
Travaux dirigés	77
Activités administratives liées à l'enseignement à l'ENS LSH	77
Participation à des jurys	78
Activités de recherche.....	79
Structures d'accueil de la recherche	79
Mobilité géographique.....	79
Conseils scientifiques et expertise.....	79
Activités éditoriales	79
Direction de programmes de recherches	80
Participation à des programmes de recherche	80
Autres responsabilités de recherche	81
Encadrement d'étudiants	81
Participation à des jurys de thèse	81
Direction et co-direction de mémoires.....	81

Participation à des jurys de maîtrise, DEA et Master	83
Autres activités de recherche	84
Sociétés savantes.....	85
Liste des publications.....	86
Ouvrages et édition scientifique	86
Journaux à comité de lecture	86
Autres journaux	88
Contribution à des ouvrages collectifs ou actes de colloques publiés	89
Conférences internationales	90
Autres conférences, séminaires et interventions.....	93
Rapports de recherche et mémoires.....	95
Recensions d'ouvrages.....	95
Publications à caractère pédagogique	97
Sous presse / En préparation	98
Diffusion de la recherche & vulgarisation	98
Références.....	101
Table des figures	107
Table des encadrés.....	107
Table des matières	109